U d'/of OTTAWA
39003002534831

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES :

4 sur papier de Chine.
6 — chamois.
190 — de Hollande.

CAEN. — TYP. GOUSSIAUME DE LAPORTE.

POÉSIES PROFANES

DE

CLAUDE DE MORENNE

ÉVÊQUE DE SÉEZ

1601-1606

SUIVIES DE SA SATIRE : REGRETS ET TRISTES LAMENTATIONS DU COMTE DE MONGOMMERY, ETC.

Publiées et Annotées

PAR L. DUHAMEL

Élève de l'École Impériale des Chartes.

CAEN

LE GOST-CLÉRISSE, ÉDITEUR,

RUE ÉCUYÈRE, 36.

1864

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1647
.M6A7
1864

AVIS DE L'ÉDITEUR

Le volume que nous offrons aux bibliophiles et aux amateurs de notre vieille poésie est tiré d'un manuscrit in-4° de quatre-vingt-six feuillets actuellement en notre possession.

Après avoir parcouru ce manuscrit, d'une écriture fort belle, signé C. DE MORENNE, PARISIEN, *et portant la date de* 1584, *nous l'avons comparé avec les œuvres imprimées de l'auteur. Jusque-là Claude de Morenne n'était guère connu que par ses* Quatrains moraux *et ses* Cantiques spirituels, *dont les exemplaires sont devenus fort rares, sinon introuvables (Voir* Notice, *p.* 25 *et* 26*). Les poésies qui suivent le mettent au rang de Baïf, de Gilles Durand de La Bergerie, de Remy Belleau et de Philippes Desportes. — Une satire de sa jeu-*

nesse : Regrets et tristes lamentations du comte de Mongommery, etc., *termine le volume. C'est également une pièce devenue fort rare : elle se compose de seize feuillets petit in-8° et ne se trouve guère que dans quelques bibliothèques privilégiées. Espérons qu'on nous approuvera de l'avoir reproduite.*

Aux bibliophiles, aux amis de notre vieille littérature de nous dire si nous nous sommes trompés en comptant sur leurs suffrages.

Caen, ce 10 juin 1864.

CET EXEMPLAIRE A ÉTÉ IMPRIMÉ

POUR

M. TOUSSAINT.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Les Poésies que nous publions ont un triple intérêt: elles sont, en grande partie, inédites; elles sont amoureuses et leur auteur est un évêque; elles datent d'une époque très-étudiée et très-calomniée par certains écrivains. Pour les comprendre, les apprécier et les juger, il est intéressant, sinon nécessaire, de savoir d'où elles viennent, quel fut le caractère de leur auteur, quelle a été sa vie.

Claude de Privas de Morenne, évêque de Séez (1601-1606), deuxième du nom de

Claude[1], naquit à Paris vers 1550, d'une famille ancienne et honorable. A peine sorti de l'enfance, il se sentit porté vers les études théologiques. D'une imagination vive, ardente, enfant de Paris, il se laissa probablement plutôt séduire, dans les premiers temps, par les discussions et les querelles qui agitaient la Sorbonne que guider par une vocation bien déterminée. Nous en avons presque la preuve. En 1574, alors qu'il n'était pas encore docteur, il composa sur la mort de Montgommery tout un poëme où se révèlent les qualités de la jeunesse et l'esprit de croisade dont on était animé contre les protestants. C'est à cette même époque, apparemment, qu'il composa les poésies légères que nous avons sous les yeux. Cependant il prit goût à des études sérieuses; il conquit brillamment ses degrés,

---

[1] *Histoire des Évêques de Séez*, par LAUTOUR-MONTFORT. Cet ouvrage, comme quelques autres que nous citons, nous a été indiqué par M. BLIN, prosecrétaire de l'évêché de Séez. Il a usé, à notre égard, d'une complaisance et d'une urbanité dont nous le remercions cordialement ici. Avec de pareils hommes, la lumière ne sera jamais mise sous le boisseau.

devint docteur en théologie avant 1577, et se distingua par une éloquence qui devait plus tard le conduire aux honneurs et à la fortune. C'est pendant ces années d'étude et de travail qu'il connut le fameux René Benoist, docteur régent de la faculté de Paris, confesseur de Marie Stuart, curé de Saint-Eustache, prédicateur de Henri IV; soutien dévoué, ardent, infatigable de ce prince! Le maître et l'élève eurent toujours, comme nous le verrons plus tard, des relations suivies. Il est même probable que ce professeur qui, malgré les haines qui commençaient à s'élever contre lui, conservait une grande autorité, ne fut point étranger à la nomination de son protégé à l'une des cures de Paris.

Parmi ceux qui nous parlent de Claude de Morenne, tous ne sont point d'accord sur la première position qu'il occupa. Les uns veulent qu'il ait été d'abord curé de Saint-Gervais [1], d'autres nient complétement ce

---

[1] Claud. Robertus, in episcopis Sagiens. *Ibidem*, in additionibus.

fait [1]; d'autres prétendent qu'il a d'abord été curé de Saint-Merry, puis de Saint-Gervais [2]. Un autre veut qu'il ait successivement occupé ces deux postes [3]; d'autres prétendent enfin qu'il fut simplement curé de Saint-Merry [4]. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que s'il fut curé de Saint-Gervais, c'était avant de l'être à Saint-Merry. Pendant le siége de Paris, en effet, tandis que les plus véhéments prédicateurs de la Ligue, le jésuite Commolet, le curé Boucher exerçaient leur violence, nous voyons parmi leurs victimes et ceux qui furent chassés de la capitale, Benoist, curé de Saint-Eustache, et son ami Claude de Morenne, CURÉ DE SAINT-MERRY [5].

---

[1] LAUTOUR-MONTFORT, *Hist. des Évêques de Séez.*

[2] *Histoire ecclésiastique de Séez*, par le P. MARIN PROUVÈRE.

[3] DUMONSTIER, *Neustria christiana*, B. I. M^es N°s 10049-10050. Fonds latin.

[4] *Gallia christiana*, tom. XI, pag. 703.—*Pouillé du diocèse de Séez.*—GILLES BRY DE LA CLERGERIE, *Catalog. des Évêques de Séez.*—MORÉRI, *Dict. hist.*, tom. VII, pag. 777.

[5] MEZERAY, *Hist. de France*, tom. III.

Cet exil qui, du reste, ne fut pas de longue durée, commença la fortune de notre curé, tout en inaugurant aussi les douloureuses épreuves qui troublèrent sa vie. De ce jour, il comptait dans Benoist un ami dévoué et dans Henri IV un puissant protecteur. S'il se repentit pendant quelque temps des opinions qui l'avaient fait condamner par ses collègues, les événements vinrent le rassurer. Lorsqu'en 1593, en effet, le roi, fatigué de combattre une puissance qu'il ne pouvait vaincre, se décida à embrasser le catholicisme, il écrivit de Mantes le 9 juin à Benoist [1]. Dans cette lettre, il le prie de se rendre près de lui pour discuter les dogmes de la religion catholique, et il ajoute : « *Mesme que vous prepariés à cest effet aucuns de vostre collége que vous cognoistrés avoir la crainte de Dieu et estre accompagnez d'esprit doux et aimant le bien et le repos de mes subjets.* »

---

[1] Berger de Xivrey, *Recueil des lettres missives de Henri IV*, tom. III, p. 798.

Ces hommes d'esprit doux et aimant le bien, ce furent Claude de Morenne et Aimar de Chavagnac, curé de Saint-Sulpice [1]. Mais on sait combien un pareil honneur était dangereux. Il ne suffisait point d'avoir été mandés par le roi, il fallait encore obtenir des ligueurs l'autorisation de se rendre à Saint-Denis et ce n'était point chose commode. Benoist et ses compagnons vont trouver Mayenne et lui montrent les lettres du roi; Mayenne les renvoie au légat qui les menace de l'excommunication s'ils font ce voyage [2]. Benoist, bravant cette menace et la Ligue tout entière, part néanmoins pour Saint-Denis avec ses compagnons. Le roi y arrive le 22 juillet [3]. Le 23, les trois curés commencent à discuter devant lui. Dans plusieurs conférences dont la première dure huit heures, ils éclaircissent ses derniers doutes; de Morenne surtout se fait remar-

---

[1] *Mémoires journaux de Pierre de l'Estoille.* Collect. Petitot, tom. XLVI.

[2] *Ibidem,* passim.

[3] Mezeray, *Hist. de France,* tom. III.

quer par son éloquence, sa parole facile et persuasive. Le roi est converti ; il abjure le 25 juillet ! La cérémonie s'accomplit en présence de Claude de Morenne, de ses collègues [1], d'une foule de prélats, d'abbés, de curés et de grands seigneurs du royaume !

Pendant que ces choses se passent à Saint-Denis, la Ligue ne se tient point pour battue. Elle redouble ses attaques, elle lance ses traits les plus acérés contre les ecclésiastiques qui l'ont bravée. Mais, eux, forts de leur succès, de l'appui du roi et du peuple de Paris, osent non-seulement rentrer, mais demandent à démontrer à leurs ennemis qu'ils se sont simplement acquittés d'un devoir. On leur répond par les injures et les violences. Leurs vies même ne sont plus en sûreté. Un certain Guarinus surtout les accable d'accusations calomnieuses et de grossières insultes [2]. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces luttes si curieuses

---

[1] Fleury, *Hist. ecclésiastique*, tom. XXXVI, pag. 463 et sequent.

[2] Pierre de l'Estoille, *Mém. journaux*.

d'ailleurs, mais ce que nous tenions à constater, c'est la part active que prit Claude de Morenne à la conversion d'Henri IV. A quels dangers, à quelles tribulations ne fut-il pas en butte ! Avec quelle fermeté il persista dans ses opinions, avec quelle persévérance infatigable il poursuivit, à travers tant d'obstacles, une œuvre si dangereuse et si difficile !

Le succès couronna les efforts de ces hommes courageux et ce fut justice. Sous quelque bannière qu'il marche, on aime à voir le dévouement lutter contre les obstacles, mais on aime surtout à le voir reconnu et honoré d'une légitime récompense par ceux qu'il sert. Si l'on en croit un document de l'époque [1], les trois curés restèrent près du roi après son abjuration. Ils devinrent prédicateurs ordinaires de Henri IV, ce qui ne les empêcha pas de conserver leurs cures. C'était là une première récompense. Dans cette nou-

---

1 *Dialogue du Maheustre et du Manant*, f° 22, recto de l'édit. originale de 1594.

velle position, Claude de Morenne se dévoua plus que jamais au triomphe de la cause royale. Il prononça plusieurs discours dans l'un desquels [1] nous lisons ce passage : « Honorez et craignez vostre roy, priez Dieu « pour sa santé et prospérité! Souvenez-vous « à tout propos des belles paroles que dit « Senèque escrivant à l'empereur Néron, « lorsqu'il parle du bien qui vient à tout le « peuple de la conservation du prince, etc., etc. » Dans d'autres, notre auteur engage les bons catholiques de Paris à soutenir le roi [2]. Il se justifie dans un autre d'avoir assisté à sa conversion et d'avoir quitté pour une pareille tâche son bien-aimé troupeau [3].

Tant de dévouement, tant de zèle pour une cause dont le principal soutien portait la couronne de France, ne devaient point rester sans une éclatante récompense. Henri IV

---

[1] Imprimé dans *les Mémoires de la Ligue,* tom. VI, pag. 27.

[2] Père Le Long, *Bibliothèq. de la France,* tom. II, pag. 350, 19495.

[3] *Ibidem,* pag. 351, 19496.

n'était point ingrat envers ceux-là surtout qui travaillaient à lui concilier les sympathies de ses sujets et à fonder sur des bases inébranlables son autorité toujours croissante. Devenu catholique par raison d'État plutôt que par persuasion, il n'en conserva pas moins une reconnaissance féconde pour ceux qui l'avaient aidé « *à faire le saut périlleux.* » Nuls n'y avaient plus contribué que de Morenne et ses compagnons. C'était peu de les combler d'honneurs à sa cour, d'écouter volontiers leurs sermons, de les retenir quelquefois à sa table. Il rêva plus que cela pour eux! Proportionnant la récompense aux services rendus, il commença par Benoist qu'il nomma en 1594 évêque de Troyes, mais qui ne put jamais obtenir ses bulles et fut obligé de renoncer à cet évêché en 1604.

De Morenne fut plus heureux. Il y avait alors sur le siége épiscopal de Séez, en Normandie, un homme d'une grande vertu, observateur rigoureux des canons, qui avait quitté son diocèse (dont il ne sortit que pendant six mois durant trente-sept ans) pour assister à

l'abjuration de Henri IV et réconcilier son prince avec l'Église catholique. Lui aussi avait signé la lettre que les prélats et les docteurs envoyèrent au pape à propos du couronnement [1] et jouissait des faveurs royales. C'était Louis du Moulinet, frère de la mère de de Morenne [2]. Il avait toujours porté le plus grand intérêt à son neveu, l'avait encouragé de ses conseils dans les moments de défaillance et de désespoir. Ce n'avait certes pas été un secours inutile pour le curé de Saint-Merry de se trouver appuyé, loué, accompagné par un homme qui s'était concilié l'estime générale et était lié à notre auteur par les triples liens de la famille, de la foi religieuse et de la foi politique. Aussi avait-il toujours recherché avec empressement l'approbation du bon évêque pour les actes importants de sa vie. Soutenu donc d'un côté par son roi, de l'autre par l'amitié de son oncle, il ne pouvait man-

---

[1] Fleury, *Hist. ecclésiastique*, tom. XXXVI, pag. 463. — *Gall. christ.*, tom. XI, p. 703.

[2] *Gall. christiana*, tom. XI, pag. 703.

quer, en dépit d'ennemis nombreux, d'arriver à un but élevé. Il fut d'abord nommé prévôt de l'église de Séez [1]. Mais ce n'était là qu'un premier pas, il était visible que Louis du Moulinet lui réservait sa crosse. Étant mort, en effet, le 3 mars 1601, il recommanda, par ses dernières volontés, que son neveu lui succédât. Personne ne pensa à contredire le saint homme que tous pleuraient; Henri IV saisit, avec bonheur, l'occasion de récompenser son dévoué et fidèle serviteur. Il nomma de Morenne à l'évêché de Séez [2]. Il obtint ses bulles, non sans quelque difficulté, et fut sacré évêque de Séez le 29 juillet [3] 1601, dans l'église de Saint-Victor, de Paris, par François d'Escoubleau, cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, assisté des évêques de Beauvais, de Noyon et d'Evreux.

---

[1] *Ibidem*. MARIN PROUVÈRE, *Hist. des Évêq. de Séez.*

[2] LAUTOUR-MONTFORT, *Hist. des Évêq. de Séez.* — *Gall. christiana*, tom. XI, pag. 703. — *Pouillé du diocèse de Séez.*

[3] *Gall. Christiana*, tom. XI, p. 703. — MARIN PROUVÈRE dit que ce fut le 15 août.

Le 16 septembre [1], il vint prendre possession de son diocèse et faire cesser la régale qui s'y exerçait depuis la mort de son oncle. Il fut reçu à Séez avec une grande pompe, fêté par tous, accueilli avec enthousiasme par ceux qui avaient vécu, pendant trente-sept ans, sous la douce autorité de son oncle, et qui auguraient bien de son élu. Il satisfit aux vieilles coutumes de l'installation [2], eut un mot protecteur pour tous, et inaugura de ce jour un règne trop court pour l'évêché de Séez.

Notre intention n'est point de raconter en détail la vie de ce prélat. Cependant, il est un fait que nous ne pouvons omettre, car il eut sur les dernières années de notre évêque une influence fatale.

En 1604, quelques écoliers des séminaires du Mans viennent à Séez avec dimissoires pour recevoir les ordres. A leur retour, on les ques-

---

[1] Marin Prouvère dit que ce fut le 15 : le *Pouillé* donne le 16.

[2] Pour l'une de ces coutumes très-curieuses, voir Marin Prouvère.

tionne, on veut savoir (pure curiosité) de quelle forme use l'évêque pour la collation des ordres. Sur le récit de ces jeunes gens, Chapelet, chanoine, archidiacre et grand-vicaire du Mans, trouve que de Morenne ne se conforme pas aux règles et prescriptions, qu'il y a, dans sa façon d'ordonner, erreur quant à la matière et quant à la forme, par conséquent, que le sacrement conféré est nul et sans effet. Cette opinion se répand dans le séminaire, au Mans, aux alentours, à Séez, en Normandie, l'écho l'apporte jusqu'à Paris. En se répandant, elle se dénature, se grossit. Grande frayeur! grand trouble parmi les fidèles! grande rumeur parmi le jeune clergé! Quoi! Tous ceux qui sont ordonnés ainsi ne sont pas prêtres! Tant de fausses messes dites! Tant d'absolutions inutiles! Tant de gens en Enfer qu'on croyait en Paradis! Certes, voilà bien du mal! Au milieu de l'épouvante générale, le bon évêque se trouble. Son nom, sa réputation, son honneur, sa foi, sont compromis! Il consulte la Sorbonne, qui répond d'une façon ambiguë. A Paris, cependant, quel-

ques évêques, anciens ennemis de de Morenne, entreprennent la réordination des prêtres du diocèse de Séez qui veulent se présenter. Ils les réordonnent en vertu d'un bref apostolique. Claude de Morenne envoie son parent, Charles du Moulinet, promoteur de Séez, pour examiner ce bref. On lui répond que son évêque l'a entre les mains. De Morenne, troublé, confus, ne sachant que faire, écrit à Rome. Il reçoit une réponse évasive. Il se décide alors à réordonner tous les prêtres !

Il commence ce pénible et laborieux travail en juillet 1604. Pendant quinze jours, avec un soin et une persévérance incroyables, de six heures à midi, exposé aux chaleurs de l'été, parmi une foule considérable (tous les prêtres jeunes ou vieux, réguliers ou séculiers, y accouraient), il donna tous les degrés du sacrement. Il en prit un chagrin profond. Cette épreuve altéra beaucoup sa santé et abrégea ses jours !

Un autre débat entre les protestants et les catholiques, entre les réformés d'Alençon et un capucin qui y avait été envoyé pour

prêcher le carême de 1606, vint encore lui jeter au cœur une vive douleur. Ce capucin zélé, intolérant comme tous les fanatiques, avait été tellement violent, emporté envers les réformés, que ceux-ci se plaignirent. De là vint toute une affaire. On porta la cause au jugement de l'évêque. Celui-ci se rend à Alençon, exhorte tout le monde à la paix et tance sévèrement le maladroit et insensé capucin. Puis, rentrant à Séez, il se dispose à continuer ses ordinations. Mais, à partir de ce jour, sa santé alla en s'altérant de plus en plus; il ne se levait plus que la moitié du jour; ses forces le trahissaient; son heure dernière approchait. Elle arriva le jeudi 2 mars 1606 [1]. Il mourut entouré de son clergé, de ses amis, de ses fidèles, après avoir gouverné, d'après les lois de l'Évangile, le troupeau qui lui avait été confié.

Ses obsèques furent brillantes; elles eurent lieu au milieu du concours général

---

[1] *Gall. christiana*, tom. XI, pag. 703. — DUMONSTIER, *Neustria christiana*. — GILLES BRY DE LA CLERGERIE, *Catalog. des Évêq. de Séez*.

de son clergé accouru à Séez au bruit de cette triste nouvelle. Il fut enterré près de son oncle, Louis du Moulinet, reposant lui-même dans la tombe d'Yves de Bellemes, mort en 1066. Dans le chœur de la cathédrale, devant le grand-autel, on peut encore voir son tombeau [1]. Bonaventure Fouquet fit son panégyrique, et un certain Gervais Bazire composa cette épitaphe en son honneur :

« *Bien que la loi commune à la mort l'ait conduit*
« *Prélat, qui fus un jour de ton siècle la gloire,*
« *Ton nom n'est point entré sous l'éternelle nuit :*
« *Il doit vivre à jamais au temple de Mémoire.*
« *Ta doctrine et ta vie ayant comme un flambeau*
« *Les vices dissipés de ce monde où nous sommes,*
« *Dieu fait qu'alors qu'on met tes os dans le tombeau*
« *Ta gloire s'éternise en la bouche des hommes.*
« *Tel est de tes vertus le prix en ces bas lieux,*
« *Et là haut a toujours la couronne des cieux* [2].
« *Qui claruit ingenio, moribus, ore, stylo*
« *Optima pace fruatur*
« *Faxit Deus.* »

Telle fut la vie de Claude de Morenne.

---

[1] *Pouillé du diocèse de Séez.*
[2] Cette épitaphe est rapportée par MARIN PROUVÈRE.

Il nous reste maintenant à parler de ce qu'il nous a laissé. Ses œuvres imprimées sont nombreuses, variées; il y a des oraisons funèbres, des discours, des traités, des poésies, où se révèlent ses qualités, sa science profonde et sa riche imagination. Elles permettent de juger cet homme à un double point de vue: comme orateur, comme écrivain.

De l'orateur, nous ne pouvons dire ici que quelques mots. Dévoué par conviction et non par intérêt à son roi, de Morenne trouve pour défendre sa cause de la chaleur, du courage, de l'éloquence. A une époque de lutte, de combat, de guerre sociale, quiconque est homme ne peut rester oisif. Ce n'est point une loi que la conscience abroge, une dette qu'on paye; c'est une mission, un devoir. Certes il vaudrait peut-être mieux pour la gloire de beaucoup de combattants de cette époque, de n'avoir jamais trempé dans ces horribles dissensions religieuses, qui ont déchiré, ensanglanté, ruiné tant de fois le pays! Mais ceux qui, comme de Morenne, combattirent l'intolérance, la guerre religieuse et les passions homicides qu'elle

déchaîne méritent une place parmi les défenseurs de la vérité.

Mais nous n'avons pas seulement ici un ennemi de la ligue, un orateur, nous avons encore un écrivain, un poëte. Occupons-nous donc du côté jeune, brillant, poétique, nouveau de notre auteur. N'est-ce pas là ce qu'il y a, pour nous, de plus séduisant dans son œuvre ; ce qui fait qu'on l'aime, qu'on se plaît avec une imagination si belle, si fraîche, si riche ? Et puis un autre intérêt, l'intérêt historique, nous attire malgré nous. Les poésies qui suivent arrachent de Morenne à cette foule confuse de poëtes obscurs et inconnus qui pullulaient de son temps. Tous rimaient malgré Minerve ; tous avaient leurs admirateurs ! Madrigaux, sonnets, épithalames, quatrains, longs poëmes, vers élégiaques, satiriques, amoureux, vrai déluge de mots, vraie disette d'idées ! Jamais l'antiquité ne fut plus pillée, ravagée, tourmentée qu'en ce temps. Mais combien ont survécu de ces armées de poëtes aussi meurtrières pour la littérature qui se réveillait que les armées des partis ! Il y avait tant de

moineaux bavards que la postérité a bien pu laisser chanter dans l'ombre quelque rossignol ! Que nous a-t-elle conservé en effet? Quelques noms plus célèbres souvent par leurs défauts que par leurs qualités !

Nous ne craignons pas qu'on fasse un pareil reproche à Claude de Morenne. Tout n'est pas parfait dans ses poésies, loin de là. Il subit nécessairement les entraînements de l'école dominante. Mais il a, par instants, de ces reflets d'imagination, de ces expressions naïves et charmantes, une verve, une vigueur que ne connurent jamais tant de rimailleurs fatigants. Pour nous, nous n'hésitons pas à le placer parmi cette pléiade privilégiée de poëtes qu'on peut étudier avec fruit, dont les accents préludent à ceux de nos gloires poétiques. Il est digne de figurer, par exemple, près de ce Jean Bertaut, son successeur à l'évêché de Séez, qui soupire de si gentils vers amoureux. Il peut même lui disputer la première place. Lui aussi a composé des vers d'amour, a fait causer en langage humain Cupidon, *le petit Archerot* et la déesse d'Erycine! On sent dans ses vers le parfum de la

jeunesse. C'est l'étudiant avec toute sa fraîcheur d'idée et de sentiment, ses reflets de l'école, ses souvenirs présents de l'antiquité! Monseigneur a pu relire plus tard ces vers, les revoir avec bonheur comme on revoit d'anciens amis. Mais, plus craintif et moins rassuré sur le jugement de ses contemporains que ne le sera Bertaut, ayant du reste plus d'ennemis, il a toujours gardé précieusement ces petits péchés dans le coin le plus secret et le plus obscur de sa bibliothèque! Ce sont ses *Juvenilia* et il ne veut point les divulguer. Qu'eussent dit, en effet, et ses ennemis si nombreux et ses amis si peu accoutumés à l'entendre parler d'amourettes, s'il leur avait fait connaître quelque jour l'un de ces sonnets brûlants qu'il tourne pourtant si bien! Qui sait aussi, s'il n'y avait point là-dessous quelque souvenir du jeune théologien que l'homme mûr était bien aise de conserver pour lui seul. Une fois, après tout, il avait bien pu dire avec le poëte :

« *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* »

Pourtant, il n'est vraiment guère pardon-

nable d'avoir privé si longtemps la postérité de ces gentils péchés mignons où se retrouvent toute son imagination, tout son esprit, sa grâce et sa poésie ! Pourquoi craindre? Ne voyait-il pas de son temps le chemin du Parnasse ouvert pour tous ? N'avait-il pas autour de lui une foule d'ecclésiastiques, qui ne le valent certes pas, et qui étaient amoureux.... sur le papier, bien entendu. Ils avaient, eux aussi, leurs licences poétiques ! Dès qu'on chantait Vénus et Cupidon, on ne pouvait laisser seules ces divinités et il leur fallait nécessairement une Philis, une Galatée, une Iris quelconque. Personne ne s'en plaignait. Plus que tout autre, du reste, de Morenne eût mérité qu'on lui pardonnât ses petits écarts et ses petites faiblesses! Plus que tout autre, il lui était permis d'écouter quelquefois parler son cœur, car il était vraiment poëte.

N'allons pas croire surtout qu'il ne chanta que l'amour; ce n'est point son seul titre à notre vénération. Lorsque, plus tard, le jeune élégiaque aura marché dans la vie, il sera encore poëte ; mais d'autres sentiments,

d'autres idées moins légères, plus tristes, l'inspireront quelquefois. Il aura parcouru tant de chemin, il aura vu disparaître tant de choses dans le voyage ; que, s'il chante encore, il y aura des pleurs dans sa voix. Jeune, il était poëte amoureux ; homme mûr, il sera poëte philosophe. Alors, soit qu'il imite les anciens, soit qu'il puise en lui-même ses propres inspirations ; malgré lui, il planera sur son œuvre une vague tristesse que n'aura plus fait naître l'amour blessé ou trompé :

L'ambition, l'honneur, la convoitise
Dedans nos cueurs ardentement eprise
Engendre mil soucis
Puis au reveil et au coucher de l'astre
Cause clarté tousjours quelque désastre,
Bourrelle nos esprits.
Et puis la mort, qui tousjours nous talonne,
Bien souvent lorsque Dieu, du bien nous donne
Vient nostre age finir.
Mieus eut valu, vivant, vivre a nostre aise
Que se paissant de chose qui deplaise
Avant le tams mourir! etc.

Vivant au milieu des grandeurs, des dignités, à la cour de ce roi galant qui vou-

lait que sa couronne fut ornée de tous les plaisirs, ou dans son évêché où il était maître absolu, voilà ce qu'il trouvait en lui !

Nous pourrions multiplier les citations, nous étendre beaucoup plus sur les œuvres de ce poëte. Un pareil travail serait certes curieux et utile, car ce n'est jamais en vain qu'on étudie notre vieille littérature! Mais à quoi bon? Laissons à ceux qui liront de Morenne le soin de l'apprécier et de le juger. Puissent-ils sentir combien il est doux de retrouver, au milieu de tant de réputations usurpées, de louanges imméritées, les traces de nos vieux poëtes nationaux. Quelque faible, quelque isolée qu'ait été leur œuvre, ils ont néanmoins appartenu à ces générations glorieuses d'écrivains qui ont préparé les voies à leurs descendants. S'ils ont eu des défauts sans nombre, ils ont possédé des qualités dont nous recueillons chaque jour les fruits féconds. Dans ce XVIe siècle, si tourmenté, si fécond, si enthousiaste, au fond de cette mer tumultueuse et grosse d'orages qui remue des hommes et des idées, il y a quelques perles qui, si petites qu'elles

soient, méritent sinon l'admiration, du moins les regards bienveillants et le respect des âges!

L. D.

Paris, 30 mars 1864.

BIBLIOGRAPHIE.

Voici quelles sont les œuvres imprimées de Claude de Morenne que nous avons pu découvrir:

1° *Les Regretz et tristes lamentations du comte de Mongommery, sur les troubles qu'il a esmeuz au royaume de France, depuis la mort du roy Henry deuxiesme de ce nom jusques au vingt sixiesme de juin qu'il a été exécuté. Avec une prédiction sur la prinse du dict Mongommery en la ville de Charentan,* par C. Dem. P. A Paris. Par Pierre Des Hayes, imprimeur, demeurant près la porte Saint-Marcel, 1574. Avec privilége. *B. I. Y.* 4661 *A.*

Une autre édition a été faite à Rouen, chez Martin le Mégissier, tenant sa boutique au haut des degrès du Palais, 1574. Avec privilége. *B. I. Y.* 4661 *A.*

2° *Les Cantiques et Quatrains spirituels* de M. Claude de Morenne, curé de Saint-Mederic et predicateur ordinaire du roy. *Avec un panegyrique faict pour le sacre et couronnement d'Henri IV, roy de France et*

de Navarre. A Paris, chez Jamet Metayer et Pierre l'Huillier, 1595, in-8°.

3° Dumonstier dans son *Neustria christiana*, indique encore un ouvrage : *Composuit de eodem vernaculo sermone Catecheses pro instructione ad bonè allèque se præparandum sacræ communioni*. Parisiis anno 1604, et rursus impressum anno 1614.

4° *Oraisons funèbres et tombeaux* composez par messire Claude de Morenne evesque de Seez. Dedié a Monsieur de Villeroy secretaire d'Etat. *Avecque les Cantiques, Quatrains et autres poémes tant françois que latins* du meme autheur. A Paris chez Pierre Bertault. Au mont Saint Hilaire a l'Estoille couronnée 1605. *B. I. X.* 3804.

Autre édition également de 1605 : chez François Huby rue Saint Jacques au Soufflet Vert devant le collège de Marmoutier. Et en sa boutique au Palais en la Gallerie des Prisonniers. *B. I. X.* 3805.

POÉSIES

DE CLAUDE DE MORENNE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER

I

ELEGIE

Tant plus je vay mirant et remirant ma face
Dans le cristal poly d'un' imagère glace,
J'appercoy que mon teinct de jour en jour se perd.
Cela t'est plus qu'a moy, Metresse, bien appert.
Tous les jours tu me vois : ainsi peus-tu connoistre
Ma première vigueur évidemment decroitre :
Et si en regardant mon corps si fort changé,
Tu scais que ce n'est point pour estre trop âgé.
Hélas ! Ce sont les soins, vrais bourreaus de mon âme
Qui changent ma couleur : c'est l'amoureuse flamme
Qui d'un teint si piteus ma face a bazané.
Au fond de ma poitrine un mal enraciné

Va redoublant sa force : un' apre maladie
Que coutumierement l'on nomme jalousie :
Ce mal prend sa vigueur de la flamme d'amour,
Ce mal en nostre cueur arreste son sejour,
Ce mal en peu de tamps fait changer de Nature,
Ce mal en peu de tamps la face desfigure !

Celuy qui, enflambé par l'Avril de ses ans,
Rompoit en sautelant et le mal et le tams
Si tost qu'il est attaint de ceste chaude rage
Perd toute sa raison, son sens et son courage,
Devenant pensif, morne, et aussy estonné
Que si le ciel l'avoit de son foudre assommé.

Pour avérer icy les susdittes misères
Je ne veux point fouiller aus cendres de nos pères,
Mon œil le montre bien, et la palle couleur
Que sur ma face engrave une vive douleur.
Je scay bien que le ciel d'une main libéralle
Ne m'avoit prodigué une beauté égalle
A celle d'Hiacinte ou du mignard Adon [1]
Qui fit rotir Vénus au feu de Cupidon
Si n'estois-je pas laid, laide n'estoit ma face,
Encor, quoy que l'on die, avois-je un peu de grace.
Et maintenant hélas ! j'ai les yeux tout cavez [2],
Le visage desfait ; comme les corps privez

---

[1] Pour Adonis, diminutif employé dans les poésies de cette époque.

[2] Creux.

De la douce clarté du flambeau Latonide ;
Sur ma face distille une fontaine humide
Qui toujours fournit d'eaus bien que le chien ardant
Aille des autres fonts la source tarissant,
En mon corps n'y a plus ny artère ny veine
Ny boiaus, ny tendons, ny langue, ny haleine,
Maintien ny contenance, alegresse ny port.
Non, je ne suis plus rien que l'image d'un mort !

Au lieu de m'egaier, de chanter et de rire
Je suis dans une chambre occupé à escrire,
A rever sur le mal qui de soucis cuisans
A seché la verdeur de mes plus jeunes ans [1].
Je monte, je descens, je frappe contre terre,
Je ronge tous mes doigts, je denonce la guerre
Aus Muses, à Madame, et a ce Cupidon
Qui, traistre, m'a volé le sens et la raison.

Si quelcun davanture ou poussé d'un' affaire,
Ou comme amy venant scavoir que je veus faire
S'adresse à me parler en longs et beaus discours
Je le laisse harenguer songeant à mes amours.
Il est tout esbahy, luy, qui avoit coutume,
Sous l'ombre d'un honneur qui les bons cueurs allume
Me voir repondre à tout pour un mot qu'on disoit,
En redire cinq cens et sur ce qu'on vouloit :

---

[1] Preuve que ces poésies sont de la jeunesse de l'auteur.

Il s'en va tout depit, entre ses dens groumelle
Et mille fois maudit ma fantasque cervelle.

Ami, pardonne moy ; ce n'est point que je sois
Un corps de marbre dur, corps de fer ou de bois.
Amour me change ainsy : de courtois et traittable.
Il me rend deplaisant, farouche, inaccostable.
Ami, pardonne moy et ne m'accuse point
Que tu n'aye devant eu le courage époint
Du trait de l'Archerot [1], *qui contre nos cueurs jette*
L'acier envenimé de sa dure sagette.
Tu connoitras alors qu'il faut bien excuser
Le cueur qui malgré luy contraint est d'offenser
Celuy qu'il aime mieux que son cueur et sa vie.
La chose qui se fait sans qu'on en ayt envie
Merite, ce me semble, un pardon tout à fait
Au moins envers l'amy qu'on pense estre parfait.

Or vous, fière Metresse, ame d'un roch garnie,
Puisque vous voiez bien que ma peine infinie
Cause un tel changement, donnès moy vostre amour,
Ou, par rigueur plus grande, accourcissez mon jour.
Vous n'aurez point d'honneur, ains plutost un grand blame
De tenir en langueur si longtams ma poure ame.

---

[1] L'Amour, Cupidon, porteur de flèches. Notre auteur semble affectionner cette expression.

II

SONNET

Bien beau est le croissant de la Lune argentée,
Bien beau le feu luisant de mille etoilles d'or,
Et le soleil, des cieus le plus riche thresor,
Sortant d'entre les bras de Thétis la voutée :
Bien beau le noir raisin d'une vigne plantée,
Bien beau le teint pourpré de la rose, et encor
La fleur qui fut jadis prince grec et qui or
Déploie par les champs sa fueille ensanglantée [1] *:*

Bien beau est le cristal d'un doux coulant ruisseau
Et l'émail odorant de quelque pré nouveau :
Ma dame toutefois mille fois est plus belle.
Aussy le Ciel prodigue et Nature y ont mis
Ce qu'ilz n'avoient jamais donné à leurs amis
Ils ont depuis mille ans réservé tout pour elle.

---

[1] Hyacinthe, prince lacédémonien, fils d'Amyclas, selon la Fable. Il fut aimé d'Apollon et de Zéphire. Il donna la préférence au premier. Un jour qu'il jouait au disque avec le dieu, Zéphire le tua. Apollon desespéré le changea en une fleur qui prit son nom.

III

ELEGIE

Comme en Esté le Cerf a la corne elevée
Cerchant la douce humeur d'une roche cavée,
Se trouve assès souvent poursuivy et blessé
Par le trait du chasseur qui l'avoit devancé :
Ainsi cerchant a voir ceste beauté parfette
Qui reluit en vos yeus, je sens que la sagette
Du petit Archérot, me frappe droit au cueur.
Ainsy pour trop aimer, hélas! quelle rigueur!
Pour trop aimer, je meurs en la fleur de mon age,
Ne pouvant supporter ceste amoureuse rage
Qui tenaille mon ame et, bourrelle, l'induit
A passer en tourment et le jour et la nuit.
Le jour, je vay cherchant quelque lieu solitaire,
Quelque desert hideus où le soleil n'éclaire;
Là je passe le tamps; je me plains de l'Amour
Qui, traistre, vient chez moy pour faire son séjour.
Mais quand le jour se cache et la Lune mi-ronde
D'un manteau brunissant enveloppe le monde,
J'arrose tout mon lict de pleurs qu'incessamment
Fournist le triste soin a un chetif amant.
Je n'ose tout conter : si grande resverie
Pourroit estre nommée espèce de furie.

N'estoit-ce pas assès de m'avoir outragé
Sans me faire mourir? Me suis-je point vangé
Du tort que vous faisiez a un serf si fidelle?
N'aurais-je point esté a vostre loy rebelle?
Qui vous a donc esmeu a vous tenir caché,
Ne voulant ou de moi ou d'autre estre cherché?
Hayssez vous, celuy, o cueur plus froid que glace,
Qui meurt pour trop aimer ceste divine grâce,
Qui sejourne en vos yeus? Qu'ay-je dit en vos yeus?
Ce sont flambeaus pareils aux etoilles des cieus.

Aymez, mignarde, aymez celuy lequel vous ayme
Plus que son cueur, ses yeus, somme plus que soi-mesme.
C'est estre bien ingrat de laisser au besoin
Celuy qui, vous aymant, est accablé de soin.
Ce que je veus n'est rien que chose honeste et sainte;
Il n'y doit point avoir en cela de contrainte:
Je n'ay rien à souhait que vostre corps present:
Je vivray bien content si je vay rebaisant
Ceste bouche, cest œil, ou sont d'Amour les armes,
Pour qui j'ay ceste nuit baigné mon lict en larmes
L'Amour est peu de chose, ou il mérite bien
D'avoir pour cest effect quelque peu de moien.

IV

CHANSON

Soleil, ne pense plus sous un nuage espais
Cacher les rais dorez de ta face luisante
Pour étonner les cueurs d'une tourbe [1] *ignorante*
Qui s'écrie en voiant l'eclipse de tes raies.

Ma dame est un Soleil qui peut, à ton défaut,
Eclaircir tout le monde et darder sa lumière
Sur les prés verdoiants, sur la mer écumière:
Elle peut faire voir tout ce qui tourne en haut.

Tu as les cheveus d'or, elle les a aussy :
Mais d'un or bien plus fin et dont la splendeur grande,
S'il faut que par le ciel ses raions elle épande,
Fera bien que ce tout ne puisse estre obscurcy.

Tu as un œil luisant et ma dame en a deus:
Le tien cède à la Lune et le sien à pas une:
Tu departis un peu de tes rais à la Lune
Et ma dame les siens aus hommes et aus Dieus,

---

[1] Foule, *turba*.

Quelquefois une eclipse obscurcira tes rais,
Elle reluit tousjours et n'y a telle force
Qui rien luy puisse oster : souvent tu t'y efforce,
Mais en vain, o soleil, tu élance tes traits !

Je ne deniray point que tu donne vigueur
Aus presens de Cerès qui jaunist dans la prée :
Ma dame, par les rais de ses beaus yeus recrée
Non le blé, non la vigne, ains des hommes le cueur.

Tu es, ce dit le peuple, un medecin parfait ;
Mais ce n'est rien, au pris de ma docte metresse ;
Tu ne sçaurois guérir le grand mal qui me presse ;
S'elle veut une fois ell' aura tantost fait.

Tu m'objecte ton arc, tes flèches, ton carquois ;
Ignorant, qui ne sçait que ma dame en regorge !
Cest œil jumeau luy sert d'une fertille forge.
Aussy elle asservit tout le monde a ses lois.

Tu échauffe le monde, ell' echauffe les cueurs :
Ta chaleur, par le froid souvent est surpassée
Mais celle-cy résiste à la Bize glacée ;
Jamais il ne s'est veu de si fortes chaleurs.

Tu envoies la peste et cent mille autres maus :
Le chaud qui provient d'elle envoie l'ame saine,
Le corps plus sain encor, et une vie plaine
De douceurs, de plaisirs gratieus et nouveaus.

Donc tant s'en faut, soleil, que nous fussions fachez
De te voir exilé hors de la voute sainte
Que nous voudrions dresser contre toi nostre plainte
Et faire que tes rais tousjours fussent cachez.

O quel plaisir, bons dieus! quel heur en l'univers
Si, une fois, les yeus de ma metresse belle
Sont fichez dans le ciel! Adieu tempeste et gresle,
Neges,-glaçons, frimas, compagnons des hyvers!

Cela s'evanouira! Car rien ne peut venir,
Metresse, de tes yeus, sinon ce qui recrée.
Selon qu'est affecté la cause qui procrée
L'effect bon ou mauvais tousjours,en doit sortir.

V

SONNET

CELLE *que j'ay tousjours au devant de mes yeus,*
Que je n'ay toutefois en ma vie connue
Est une vive mort, un' idée charnue,
Un astre qui jamais n'a reluy dans les cieus:

L'amour, la haine aussy des hommes et des dieus,
Un corps paré de tout, une chair toute nue
Une jeunesse verte et toutefois chenue,
Un fleuve aride et sec en larmes copieus,

Une blancheur noirastre, une douceur amere,
Une justice injuste, une vierge, une mère,
Une laide beauté, un plaisir déplaisant.

Et toutefois, chetif, je meurs pour l'amour d'elle!
Et toutefois, chetif, je la trouve si belle!
O qu'Amour est aveugle! O qu'Amour est puissant!

VI

AUTRE SONNET

LAQUAIS, *ferme bien l'huis, que l'on n'ouvre à personne,*
Car je veus a part moy penser à la douleur
Qui, depuis douze mois, mine et geine mon cueur,
Sous l'ombre du bel œil qui sur mon chef raionne.

Donque, ferme bien l'huis et pas un mot ne sonne.
Que si tu entendois à l'huis quelque frappeur,
Regarde par la fente, et fusse un grand seigneur,
Laisse le moy frapper, de tel bruit ne t'étonne.

Mais si, par cas fortuit, Cariclée venoit
Je t'averty, laquais, ouvrir il luy faudroit.
Contre elle je ne puis estre constant ny ferme.

Aussy ce me seroit follie de vouloir
Luy fermer ma maison, las! après luy avoir
Ouvert mon pauvre cueur qu'a tous autres je ferme.

VII

CHANSON

Puisque *ce Dieu, puisque ce gars volage,*
Ce fier tyran, qui esclave nos cueurs
Sous le dur joug de cent mille rigueurs,
Ce boute-feu, sans raison et sans age,
Autre que moy en son jeu favorise,
Adieu je dis à toute mignardise !

Adieu, Amour, adieu Nimphe folatre,
Adieu baisers, baisers doux et mignars !
Adieu d'Amour les flambeaus et les dars,
Adieu cheveus, adieu beau sein d'albatre,
Adieu bel œil, petite lampe claire ;
Somme, adieu tout ce qui me souloit [1] *plaire !*

Je veus laisser le tumulte des villes,
Le bruit jazard des hommes amassez,
Je veus laisser les palais tapissez ;
Je veus laisser les affaires civiles ;
Je veus choisir le plus profond d'un antre
Ou le raion du Soleil jamais n'entre !

---

[1] Tout ce qui d'ordinaire me plaisait. *Solebat.*

Si tu t'enquiers d'où me vient ceste rage?
Pourquoi je lesse ainsy tous mes ébas?
Proche je suis, proche de mon trepas:
Je voy les seurs qui jà bornent mon age.
Il faut, chétif, que les cieus j'abandonne:
Ainsy ma dame et le destin l'ordonne.

Donc je feray comme au bord de Meandre
Le cigne blanc frappé droit à la mort,
Qui, en chantant, tire quelque confort,
Et de son sang empourpre l'herbe tendre.
Ainsi prochain de la mort destinée
Je veux plorer ma derniere journée.

VIII

SONNET

L'ASTRE *aiant force au jour de ma naissance*
A sur mon chef tant versé de malheur,
Que si les Dieus n'appaisent ma douleur
La seulle mort sera mon allegeance.

Un beau portrait, ornement de la France,
Plein de fierté et d'amere rigueur
Causa ce mal envenimant mon cueur
Desque, chétif, je fus en sa présence.

Pauvre Acteon, la vie tu perdis [1]
Pour avoir veu Diane sans habits
Dans le cristal d'une claire fontaine :

Mais moy, hélas! qui n'ay veu que les yeus
De ma déesse, ha! faut-il pour ma peine
Ainsi que toy abandonner les cieus?

---

[1] Fils d'Aristée et d'Autonoé, qui, un jour, ayant jeté les yeux sur Diane au moment où elle se baignait, fut changé en cerf par la déesse et périt dévoré par ses chiens.

IX

LE FEU D'AMOUR [1]

L'AMOUREUS ET LE PASSANT

L'AMOUREUS.

Ou courent tant de gens? Où porte t'on cest' eau?
Est-il point avenu quelque malheur nouveau?
D'où vient si grande peur? Qui est la cause vraye
Que tant de peuple icy s'epouvante et s'effraie?

LE PASSANT.

Ne t'en esbais point; c'est que l'on court au feu
Qui brûle une maison, et gaignant peu à peu
Prend celle du voisin: on craint que cest orage
Allant de toît en toît n'embraze le village.

---

[1] Voir la ballade de Charles d'Orléans :

Ardent désir de voir ma maîtresse.

Le prince poëte introduit son cœur criant au feu ! et appelant ses amis au secours de son infortune.

(*Poésies de Charles d'Orléans,* édition Champollieu-Figeac, 1852, p. 76.)

L'AMOUREUS.

Hélas! si le debvoir et si la charité
A jamais dans vos cueurs son séjour arresté,
Venez, peuple, venez sans aller plus grand erre.
Car j'ay le feu chez moy, le feu, le feu qui erre,
Brulant et consumant le plus beau de mes biens.
Las! si vous ne m'aidez, je pers tous mes moiens.

LE PASSANT.

Ta maison brûle-t-elle? ou si, par moquerie,
Tu nous tiens tel propos? Faut-il que tu te rie
Du désastre d'autruy? Bien souvent le moqueur
Chez soy en retournant trouve quelque malheur.

L'AMOUREUS.

Pleust a Dieu que de vray ce ne fust que risée,
Car l'espérance, au moins, ne m'eust pas delessée
Comme elle a fait, depuis qu'au matin le Soleil,
A le monde esclarcy des rayons de son œil.

LE PASSANT.

Comment est avenu chez toy telle infortune?

L'AMOUREUS.

Un faus petit garson se trouvant de fortune
Auprès de mon logis, avoit dedans sa main
Un flambeau tout ardent; ce garson inhumain,

Je ne scay pas pourquoy, mais, sans autre mot dire,
A mis le feu chez moy; c'est pourquoy je soupire
Voiant que cy après, en ce monde vivant,
Je n'auray pour tout bien que le jour et le vant!

LE PASSANT.

Puisque chez toy le feu si vivement domine,
Trainant au dam des tiens ta maison en ruine,
Que te sert de pleurer? Que te sert de gémir?
Que n'y mets-tu la main? T'ira-t-on secourir
Pendant qu'on te verra, en si piteus alarmes,
Comme un petit enfant pleurer et fondre en larmes?
Aide toy le premier; Dieu n'ayde jamais ceus
Qui pour eus mesmes sont lachement paresseus.

L'AMOUREUS.

Qu'y sçaurois-je que faire? Ai-je pas, misérable,
Taché d'anéantir ce mal inévitable?

LE PASSANT.

Jettez-y moy force eau; il n'y a feu cy bas
Qui par eau ne s'etaigne, et si je ne scay pas
Si le feu est si grand comme tu voudrois dire.

L'AMOUREUS.

Quand l'on jettroit dessus toute la mer qui vire,
L'on ne pourroit jamais eteindre ce feu chaut.
Croy qu'il n'y en a point ni cy bas ni la haut

Qui comme cetuicy si vivement s'allume.
Les forgerons d'Aetna sur l'acier d'un' enclume
N'ont et n'auront jamais le pouvoir de forger
Un feu qui avec soy porte plus de danger.
Tant plus on veut l'étaindre et tant plus il s'efforce
De montrer les efforts de sa puissante force.
Il court de lieu en lieu animé par un vent
Qui tantost en derrière et tantost en devant
Promène ceste peste; ainsi de fond en comble
Par la force du feu toute ma maison tombe.

LE PASSANT.

L'édifice est-il beau?

L'AMOUREUS.

Sur deus beaus piliers rons
Le bâtiment s'appuie; il est large, et au fons
Mille commodités y a mis la Nature;
L'artifice en est beau, belle en est la figure.
Au plus haut du logis, on y voit d'assez loin
Une petite tour; la dedans n'y a coin
Qui ne serve beaucoup; double en est la fenestre
D'où l'on voit aisément tout ce qui pourroit estre.
A costé, sont deux trous, d'où l'on escoute tout.
Si je voulois icy conter de bout en bout
L'artifice du lieu, il faudroit mainte année;
Le moindre coin qui soit merite une journée.

LE PASSANT.

Où est la place assise?

L'AMOUREUS.

Hélas! hélas! passant,
L'artifice si beau, dont j'alloy devisant,
Est le corps que tu vois! C'est là cest édifice
Où la nature a mis tant et tant d'artifice.
Ce corps brule d'amour. Amour est ce garson
Qui brûle mon logis; Amour est le tison
Qui, en cendre reduit ce qu'ay de cher au monde.
Or si quelque pitié dedans ton cueur abonde
Secoure moy, passant; ainsy puisse a jamais
Sejourner avec toy le repos et la paix.

LE PASSANT.

Jamais je ne m'ay veu lassé de telle affaire.
Si je puis en cecy quelque plaisir te faire,
Commande, et tu verras que je n'ay a dedain
De mettre au mal d'autruy soigneusement la main.

X

CHANSON

Avecque *toy, amoureuse cigalle,*
Je veus chanter le mal de mon amour
Sur les pertuis d'une flutte inégalle
Que j'enfleray dans cest ombreus sejour.

Ce n'est aus sours que j'adresse mon carme ;
Les rochs, les bois repondent à mes chants.
Orphe jadis ne voulut autre charme
Que sa chanson, pour émouvoir les chams.

Donques, forest, de verdure hérissée
Oyez les plains d'un petit animal,
Qui, succotant du matin la rosée,
Chante avec moy la grandeur de son mal.

Et l'un et l'autre a senty la sagette
Que ce tyran d'une certaine main
Ainsi qu'au but, a nos poitrines jette,
Pour contenter son courage inhumain.

Hélas, beauté, des beautés la plus belle,
Quand te prendra l'envie d'appaiser
L'aigre soucy dont ta fierté rebelle
Vient en mon cueur ses flammes attizer ?

Comme aus beaus jours de la saison nouvelle,
Dedans les bois on voit un colombeau
D'un tendre bec baiser sa colombelle,
Charmant le mal de son martir nouveau ;

Ainsy poussé de l'ardeur qui me touche,
J'yrois baisant tes yeux et ton sourcy,
Ou le coural de ta mignarde bouche,
Ou bien ces mains qui filent mon soucy.

Vien donc mon cueur, vien donc ma douce vie,
Sous l'ombre épais de ces jeunes ormeaus :
Vien mon amour, et s'il te prent envie,
D'un doux baiser, allége un peu mes maus.

XI

SONNET

De vos cheveus le crespe refrizé
Que cinq beaus doigts retroussent de maint tour :
Votre œil jumeau qui pourroit faire un jour,
Vostre maintien gentiment compassé ;

Vostre sourcy en voute rabaissé,
Votre beau sein, des Graces le sejour ;
Vos lèvres d'or où se niche l'amour,
Vostre regard doucement élancé :

Bref, les beautez, dont le Ciel et Nature
Ont enrichy vostre belle figure,
Pourroient surprendre un Scythe a leur amorce.

Aussy, mon cueur les ayant avisé,
Incontinent, d'Amour fust embrazé.
Il fist de gré ce qu'il eust fait de force.

XII

A CASSANDRE

AUROIS-JE *bien l'honneur, ma gentille Cassandre,*
De vanter en mes vers vostre jeunesse tendre?
Pourrois-je bien conter tant et tant de beautés
Que mon œil voit reluire en vous de tous costés?
Je meure! Le sujet et la matière semble
Mériter un Homère ou celuy dont l'exemple
A conduit nos François au temple des neuf seurs.
Que de perfections! Que de douces douceurs!
Par où commencerais-je? En quelle sorte, Dame,
Voulez-vous que mon vers pour vous louer j'entame?
L'abondance me fault en ce cas indigent.
J'ay moins de quoy chanter tant plus j'y vai songeant.
Je croy que c'est Amour épris de quelque Envie?
Qui me ferme la bouche, et ne veut qu'en ma vie

Je puisse avoir l'honneur de jeter mon projet
A vanter en mes vers un si digne subjet.

Tu as beau faire, Amour, je ne perdray courage,
Je poursuivray mon train, et, serf en mon jeune age,
Je vouray à Cassandre et ma plume et mon vers.
Ceste plume, Cassandre, est d'un estoc divers
A celle des oiseaus ; à vous je la presente,
Prenez la, tenez la ; faites qu'elle se sente
De la sainte douceur que vous donnent les dieus.
Ceste sainte douceur, ceste manne des cieus,
D'encre luy servira ; si ce bien vous me faittes,
Croiez que j'escriray mille chansons parfaittes,
Et que j'auray assés de cueur pour bien chanter
Ce qui vous fait ainsi les autres surmonter.

XIII

Qu'on me bride la langue et que je n'ose dire
Au plus fort de mon mal la cause du martire !
Non, non, je le diray, je n'aurai point de honte !
Petit n'est pas celuy qui ma raison surmonte !

C'est Amour, ce grand dieu dont lá Majesté sainte,
Jette aus cueurs des humains une effroiable crainte.

Celuy qui a vaincu le Dieu darde-tonnerre
Celuy qui est puissant sur les eaus, sur la terre,
Sur le peuple emplumé, sur l'oiseau qui, volage,
Baisse le col au joug de l'amoureus servage.
C'est luy qui m'a vaincu, c'est le dieu que j'adore
Quand, au plus frais du jour, la matineuse Aurore
Attelle ses chevaus : ou quand l'œil de ce monde
Se va laver, au soir, dans les replis de l'onde.

C'est luy a qui je donne et mon cueur et mon âme;
En somme ; Tout, hors mis la faveur de ma dame.

XIV

SONNET

HÉLÈNE, *je serois reputé plein d'envie,*
Si je ne confessois que vos cheveus sont beaus,
Beaus vos yeux cristalins, deus vrais soleils jumeaus,
Beau ce front qui remet plusieurs humains en vie.

J'accorde tout cela ; mais Amour me convie
A dire obstinement que tant de biens nouveaus
Qui vous ornent, Hélène; en rien ne sont égaus
Aus beautez que Nature a donné à m'amie.

Comme la Lune passe, en parfaite beauté,
Les astres qui aus cieus épandent leur clarté,
Mais au pris du Soleil c'est peu de chose qu'elle :

Ainsy vous surpassez, en vos perfections,
Les dames qui nos cueurs comblent de passions,
Mais au pris de Diane, ha ! vous n'estes pas belle !

XV

EGLOGUE

DAPHNIS

L'AUBE *mère du jour, avoit jà debarré*
Les portes du Chasteau de l'Olympe azuré ;
Et, laissant de Titon la couche malaisée,
L'Indie remplissoit d'une tendre rosée :
Quand, avec ses trouppeaus, Daphnis vint aux champs vers;
Daphnis, le cher mignon d'Apollon aime-vers,
Ce Daphnis, ce berger dont l'ame est tourmentée ;
Pourchassant, mais en vain, la belle Galatée.
Tout le soulas qu'il a est de chercher un bois
Solitaire et desert ; là, d'une douce vois,
Conter le grief tourment qui le mine et l'affolle :
Mais les vents aussy tost emportent sa parolle.

N'ais-je pas veu souvent ce pauvre patoureau,
Aiant a l'œil pendu de larmes un ruisseau,
Arraisonner ainsi ceste fière Lionne :
« Metresse, leve l'œil ; voy le mal qui bouillonne
Plus fort, dedans mon cueur, que l'orage mutin
Qui a grands flots descend de quelque roch hautain !
Aye pitié de moy, plus ne sois rigoureuse :
Eprouve un peu que c'est de la flamme amoureuse.
Pren mes prez, mes agneaus, mes jardins et mes chams
Où tant et tant de fruits je cueille tous les ans ;
Gouverne ma maison, sois de mes biens metresse
Et charme le soucy qui emble ma jeunesse. »

Daphnis en telle sorte à sa dame parloit,
Et, de ses tristes yeux, un fleuve ruisseloit ;
Elle, plus que devant, cruelle et rigoureuse,
Méprisoit les accens de sa plainte amoureuse.

Ha cueur, non pas de chair, mais de pierre ou de fer,
Pourquoi haïs tu plus ton amy que l'enfer ?
Ecoute au moins un peu, écoute, Galatée,
Ses soupirs langoureus : son ame tourmentée
Ne dit, ne songe rien sinon vostre bel œil,
Vostre front albatrin, et le bouton vermeil
Dont votre sainte bouche est si bien colorée !
Pourquoy vous estes-vous contre luy colerée ?
Jamais il ne se faut fier à la beauté :
C'est un bien qui si tost du tamps est emporté !
Le tamps consomme tout ; le tamps enfin est maistre
De tout ce qu'on peut voir en ce bas monde naistre.

Comme la belle fleur attainte des raions
D'un soleil eteal, voit ses beaus vermeillons
Perdre toute couleur et choir dessus la place :
Ainsy ceste beauté, qui paroit en ta face,
Un jour se fanira, et ja cassée d'ans
Tu te repentiras de ce qu'en ton printams
Tu n'auras recueilly en mainte et mainte sorte,
Le fruit qu'une beauté douce et benigne apporte.

Deroche donc ton cœur, fais place a la pitié,
Lie toy a Daphnis d'une etroitte amitié,
Ecoute les soupirs qui sortent de sa bouche
Pour le trait venimeus qui jusqu'au cueur luy touche.

Ainsy que j'ai conté, Daphnis, au point du jour,
Que le Soleil sortoit de l'humide sejour,
Ecorté d'un soucy qui au cueur et au faye
Luy rengrege le mal de sa première playe,
Conduisoit aux patis, pres de ces prez herbus,
Ses trouppeaus porte-laine et ses chevreaus barbus.
Ce jour, il faisoit chaud et la Chienne étoillée
Fendoit jusques au fond la terre mi-brûlée.
Daphnis, sentant en soy une forte chaleur,
Qui sans cesse au dedans luy eschauffe le cueur,
Craignant que l'autre chaud n'engregea sa blessure,
S'alla retirer seul sous l'ombreuse froidure
D'un chesne grand et vieus dont le fueillage espais
Rendoit le lieu voisin humide, beau et frais.
Là que fut le berger, il enfla sa Musette
De l'haleine et du vent que son estomac jette.

Vous eussiez veu venir, pour ses chants écouter,
Les Driades qu'on dict dans un chesne habiter,
Les Satyres cornus, les Nimphes des montaignes,
Des forests porte-glans et des vertes campagnes.
Seine aus plis serpentins y arresta son cours
Prenant un grand plaisir à ce nouveau discours.
Aussy fit le dieu Pan, qui, des bois d'Arcadie,
Vint voir le patoureau enfler sa chalemie.
Lui, levant tout soudain la face vers les cieus
En ce point raconta son amour ennuieus:
« Dieu, qui d'un crespe d'or enveloppes la masse,
Quand des heures le chœur des etoilles ramasse;
Vis-tu jamais au monde un si piteus amour?
A pleurer et gemir je passe tout le jour,
Ne pouvant rien trouver qui puisse en moy eteindre
Ceste flamme d'Amour qui me fait ainsy plaindre.
Chante, chante, hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Les fillettes du Ciel, quand le jardin verdoie,
Ne sauroient, a leur gré, trop se charger de proie;
Les chevres n'ont jamais tout leur saoul de verdeur,
De trefle, les brebis; les prairies d'humeur;
Et moins se peut saouler ce petit gars volage
De pleurs et de soupirs dont il repait sa rage.
Chante, chante, hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Ha fiere Galatée! ha donc tu ne tiens conte
Du pauvre prisonnier que ta beauté surmonte,

Qui t'adore, te prise, et ne veut autre bien,
Hélas! sinon avoir quelque jour le moien
De baiser a plaisir ce gorgerin d'yvoire;
Cest œil qui dessus luy remporta la victoire.
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Où fuis-tu, Galatée? Apollon guide-danse
Cherche le frais des bois; Pan et Sylvain y danse.
Adonis, le mignon, Narcis trop remiré,
Et le Troien Paris y ont bien demeuré.
Tant de Nymphes y sont et Diane y séjourne,
Arreste donc tes pas et vers moy te retourne.
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Quand tes deus yeus divins d'un' œillade riante
Rasserenent le Ciel, la plaine verdoiante
S'emaille en cent couleurs: les roses et les lis
Y sont par le berger à tout heure cueillis,
Non moins que quand Venus lessant le parc d'Eryce
Fait qu'icy toute chose, à son retour, fleurisse.
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

C'est toy seulle, c'est toy, non pas la belle Flore,
Qui fait tant de boutons parmy les chams eclorre:
C'est toy qui fait meurir la moisson jaune-d'or,
Qui fais courir les eaus: et qui nous fais encor
Aus mois riches et dous du porte-vin Autonne
Le père Liéan ecumer dans la tonne:

Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Quand tu t'absente un peu, tout cela diminue:
Au lieu de rose, croist l'épine point' ague,
Le vent ravage tout, le blé ne peut meurir,
Et voit-on mainte plante incontinent mourir:
La vigne qui soulait porter en ta presence,
Languist dès qu'elle sent, Galaté, ton absence.
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Approche donc, ma Nimphe, et, sur ces gazons d'herbe,
Appren a mépriser une maison superbe,
Luisante de fin or, luisante, mais aussy
Qui apporte a son maistre un monde de soucy.
Petit est nostre tect; mais, au moins, nostre vie
Est libre de soucy, de rapine et d'envie.
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Vien, ma mignonne, vien et jouissons ensemble
Des plaisirs et des jeus que la concorde assemble.
Tout le jour nous serons a l'ombre des ormeaus
Faisant près de Meudon repaistre nos agneaus.
De mille dous baisers, comme les tourterelles,
Nous irons contentant nos amitiez nouvelles;
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Helas! Nimphe où fuis-tu? Je meurs si tu t'absente:
Rien ne me peut aider que ta beauté presente;

Ton œil donne vigueur aus forces de mon corps,
Semblable a la clarté qui, belle, sort dehors
Les abismes marins, et de ses feus recrée
Ce que parmy les champs la Nature procrée.
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Je sens en moy desjà une froide gélée
Qui s'est parmy mes os secrettement coulée.
La force me défaut, et mon cueur soupirant
Vaincu du mal d'amour, hélas! s'en va mourant!
Le soudain tremblement qui tout mon corps étonne
Temoigne qu'en parlant la vie m'abandonne.
Chante, chante hardiment, mon petit chalumeau,
De ton maistre amoureus le martyre nouveau.

Au moins je prens les dieus pour tesmoins de ma cause!
Ils vangeront la foy, méchante, que tu fausse!
Tu peus les hommes fuir et non la main des dieus!
Mais las! Il faut lesser la lumière des cieus!
Ma saison est venue, ha! mon ame s'envole
Pour plus ne retourner, avecque la parolle! »

Daphnis chantoit ainsi le mal de son amour,
Et, proche de la mort, n'eust jamais veu le jour,
Si quelque bon démon, la nouvelle entendue
Ne luy eust son esprit et sa force rendue.

XVI

SONNET

Bien que tu sois d'une beauté exquise,
Bien que ton œil soit clair comme le jour,
Bien qu'en ton poil, caché se soit Amour,
Bien que ta bouche en fin coural rougisse :

Pour tout cela failleit-il que tu fisse
A ton amant, un si dedaigneus tour !
Souffrir deus mois que je fisse la Court
Sans que jamais plus douce je te visse?

Serois-ce bien que noire j'ay la peau?
Que je ne suis comme un Narcisse beau?
Si c'est cela tu n'en es pas plus sage ;

Car si je suis plus noirastre que toy,
Je recompense en fermeté de foy.
Mieus vaut la foy qu'un beau trait de visage.

XVII

AUTRE SONNET

Ha, petit œil, sejour de mignardise,
Petit, mais grand en force et en pouvoir,
Quand j'ay cest heur a loisir de te voir
Ha, petit œil, je meurs de convoitise.

Non, je voudrois, belle royne d'Eryce
Que pres de moy tousjours je puisse avoir
Ce petit œil, et un jour te devoir
Faire graver dans une pierre exquise.

Helas Venus ! Faire tu le peus bien.
Aide moy donc : je n'espargneray rien
Qui puisse orner le trait de ton visage.

Ha, le voicy ! Voyci le petit œil !
Quel doux souris ! Quel gracieus accueil !
Cela merite un temple au lieu d'image !

XVIII

CHANSON

VIEN-ÇA, *Podarque, apporte moy ma plume,*
Apporte l'encre, apporte le papier,
Je sens en moy un feu qui se rallume,
C'est la chaleur de l'amoureus brasier!

Apporte donc: car, escrivant, j'enchante
Le dur soucy qui bourrelle mon cueur.
Par autre bien ceste douleur méchante
N'appaise en moy sa cruelle rigueur.

Mais las! d'où vient, d'où vient que ma main tremble
Qu'elle ne peut former deux ou trois mots?
Las! Elle tombe et l'encre, ce me semble,
Ne veut marquer un seul trait de mes maus.

Repren, Podarque, encre, papier et plume,
Je sen mon cueur soudainement saisy
D'une chaleur qui tout mon corps allume:
Je ne sçauroy escrire estant ainsy.

Ha que j'ay peur que ceste plume mienne,
Trampée au jus de quelque fort venin,
Ne soit semblable, Orateur, a la tienne
Que tu rongeois, cerchant ainsy ta fin.

XIX

SONNET

Le verd, les yeux recrée, aussy fait la blancheur,
Et la couleur qui teint les roses pourperées,
Le jaune aussy des fleurs qui nous semblent dorées :
Mais tout est surpassé par la brune couleur.

Tesmoin la Lune en soit, qui repute a grand'heur
D'un beau teint brunissant ses joues colorées :
Du Rocher Parnassin les déesses sacrées
Pensent tout autre teint n'estre rien que laideur.

Diane en est de mesme, et aussy est la terre,
Et mille belles fleurs que le printams desserre,
Belles s'il y en a, toutefois d'un teint brun.

Et quand ce ne seroit que brune est ma Nimphette,
Je voudrois soutenir, contre l'avis commun,
Que le brun des couleurs seroit la plus parfaitte.

XX

ODE

Vous me reprochez tousjours
Que j'escry de mes amours,
Et que, sur ma douce lire,
Je n'ay autre chose a dire.
Je le confesse, mon cueur,
Cupidon, qui est vainqueur,
De ce faire me commande.
Car, de moy, je ne demande
Qu'à prendre un autre subjet.
Mais quoy ! Ce premier objet
Si fort contraint ma pensée,
Qu'elle se trouve forcée
De prendre tousjours ce ton.

Naguiere, changeant de son,
Je voulois en vers décrire
D'Achil la fureur et l'ire
Contre les Troiens fuiars,
Sa lance forte et ses dars
Que tant craignoit l'adultere ;
Je fus contraint de me taire.
Car tousjours me souvenoit
De celle qui detenoit,

Dedans sa prison, mon ame:
Je ne chantoy que de flamme,
Que d'yeus, de cheveus orins,
De ces beaus doigts yvoirins,
Et de ce beau front d'albatre
Que, forcené, j'idolatre.

Voiant cela je laissay
Ce que j'avois commencé;
Je sors du logis, et, morne,
Seulet, je passe la borne
Des murailles d'un chasteau.
Assis sur le bord de l'eau,
Je pense avec astrolabes,[1]
Ainsi que les vieus Arabes,
Comprendre le tour des cieus.
Mais cest amour furieus
Me rameine en la pensée
La chanson qu'avoy laissée;
Je commence à y resver,
A la dire, a l'engraver
Au profond de ma mémoire.
Si que, jusqu'à la nuit noire
Je fus a songer d'Amour;
Et le lendemain, le jour
N'enflammoit le Ciel encore
Des rais de la belle Aurore

---

[1] Instrument de mathématiques.

Que ma plume je repris,
Ma chanson et mes espris.
J'y fus toute la journée.
Bref, je croy qu'en une année,
Je ne pourroy faire un vers
Sur un argument divers.

Car librement je confesse
Que vos yeus, belle déesse,
Peuvent sur moy tant et tant
Que mon cueur n'est pas contant
Si tousjours leur beauté belle
Ne me ronge la cervelle.

XXI

SONNET

Ton œil fut le premier qui causa mon malheur,
Le premier qui surprit le fort de ma pauvre âme,
Le premier qui luy fit sentir de quelle flamme
La beauté peut gener d'un amoureus le cueur.

Je me donnay a toy pensant que la douceur
Logeoit dedans l'esprit d'une si belle dame :
Mais ore je connoy le dédain qui t'enflamme,
Ne pronostiquer rien qu'une fière rigueur.

Fuyez loin de cest œil, vous austres qui encore
Ne sentez le vautour qui mes boiaus dévore,
Fuyez loin, et jamais ne vous fiez en luy.

Je le pensoy loyal, j'ay connu le contraire;
Soyez mieus avisez que moy en telle affaire:
Heureus cil qui se fait sage aus depens d'autruy.

XXII

CHANSON

Je ne scauroy louer vostre beauté,
Belle Doris, comm'elle a merité.
Je diroy bien que vous estes semblable
A Venus ou a la seur d'Apollon;
Mais quoy, Doris, vostre beauté louable
Merite bien autre comparaison!

Je ne pourroy louer vostre beauté,
Belle Doris, comm'elle a merité.

D'un or tout pur vostre tresse flamboie,
Parmy cest or y sont entrelassez
Mille cordons, mille filets de soie
Où sont nos cueurs étroitement lacez.

Je ne scauroy louer vostre beauté,
Belle Doris, comm' elle a merité.

Car par quel bout commencerais-je a dire
Les dous regars de ces yeus tant aimez ?
La est caché ce petit Dieu qui tire
Contre nos cueurs, ses traits envenimez.

Je ne scauroy louer vostre beauté,
Belle Doris, comm' elle a merité.

Je suis contraint de sonner la retraite
Quand je contemple un front sans ride et ply,
Le cher sejour de la Grace parfaite,
Large et plus blanc qu'albatre bien poly

Je ne scauroy louer vostre beauté,
Belle Doris, comm' elle a merité.

J'ay un remors qui jusqu'au cueur me touche,
Quand je désire en mes vers aimer
Le beau coral de vostre tendre bouche
Qui peut d'Amour les Scythes enflammer.

Je ne scauroy louer vostre beauté,
Belle Doris, comm' elle a merité.

De toutes parts, sur vostre belle face,
Y sont semez les lis et les œillets.
On y voit painte une pudique Grace
Qui embellit ces couraus jumelets.

Je ne scauroy louer vostre beauté,
Belle Doris, comm' elle a mérité.

Plutost nombrer pourrois-je icy les ondes,
Les fleurs des chams, les poissons de la mer,
Que les beautés a mille autres secondes,
Qui font Doris de tout le monde aimer.

XXIII

SONNET

Dans *une chaise assise estoit ma dame,*
Tournant sa face en arrière de moy,
Quand le Soleil, pour croitre mon émoy,
Sur ses beaus yeus fit rayonner sa flamme.

De jalousie, incensé, je me pâme
Voiant ce Dieu contempler a par soy
La dame qui, sans connoitre pourquoy,
Dedaignoit tant les soupirs de mon âme.

Comme j'estoy depit de ce refus
Soudain ma dame, o dieu qu'aise je fus!
Fuyant le chaud, se tourna vers ma face!

Lors j'eu loisir de contempler ses yeus
Et les nœus d'or de ses crespés cheveus.
Mon corrival me causa ceste grace.

XXIV

AUTRE SONNET

En telle sorte, o gentille metresse,
Vos yeus de feu, vostre gorge de lait,
Vostre beau front, vostre crin blondelet,
Vostre maintien digne d'une déesse,

En telle sorte, o ma chaste Lucrèce
Vostre souris, vostre sein jumelet,
Vostre regard fierement doucelet,
Et vostre main de mon cueur pilleresse;

Dedans mon cueur allume le brandon
Que, jour et nuit, entretient Cupidon,
Cruel bourreau de celuy qui l'adore;

Que, sans les pleurs qui coulent de mes yeus
En lons ruisseaus, je ne seroy rien, ore
Qu'un corps changé en mille petits feus.

XXV

ADIEU

C'EST *a ce coup, douleur insupportable,*
Que de mes yeus s'écarte mon amour.
Las! vous perdant je pers aussy le jour:
Sans vous, mon cueur, rien ne m'est agréable.

Or adieu donc, adieu, ma petite ame,
Adieu mon bien, adieu mon petit cueur,
Adieu mon œil, ma joie, ma douceur,
Adieu mon Tout, mon espoir et ma flamme.

Je ne veus rien doresnavant escrire,
Ne rien penser, sinon un seul Adieu!
Un seul Adieu en ma poitrine ait lieu!
Un seul Adieu ma langue puisse dire!

XXVI

ELEGIE

JE *brule Dieus! Je sen de toutes parts*
Un chaud brasier en ma poitrine espars!
Au feu! au feu! hélas! hélas! je brule
Comme jadis sur Œta fist Hercule!
D'où vient ce feu? D'où vient ce chaud tison?
D'où vient ce mal? Où donc est ma raison?

Où sont mes sens, et ceste gentille âme
Qui meprisoit toute sorte de flamme?

Ha, saint Amour, a mon dam je connois
Qu'on ne scauroit s'exenter de tes lois:
Que toute chose icy bas est dontée
Par les efforts de ta main redoutée!

Quand le cotton mollement jaunissant,
En mon Apvril alloit apparoissant
Sur le menton de ma joieuse face,
Plein de mépris et d'arrogante audace,
Je me mocquoy des soupirs langoureus
Et des tourments de ces pauvre' amoureus.
Libre j'alloy parmi les belles filles,
Sans éprouver que leurs faces gentilles
Eussent pouvoir de corrompre mes sens.
Je m'asseuroy que les traits si puissans
De l'Archerot qui Vénus a pour mère,
N'ébranleroient ma liberté première.
Je n'aymoy rien que la belle Pallas;
De la servir je n'estoy jamais las,
Lisant tousjours ou mettant en memoire
De nos ayeus quelque notable histoire.

Le plus souvent, des Muses ecorté,
Sur le rocher des plus doctes hanté,
J'alloy errant avec mon cher d'Amboise,
Trois fois heureus si ceste vieille noise
N'eût contre moy le petit Dieu armé.
Depuis le tams, ce garson enflammé

Ne cessast point qu'il n'eut, par ses amorces,
Renversé bas mes trop superbes forces.
Ce fut bien tost : à la celerité
Je m'apperceu de sa divinité.

Le clair Phœbus a la tresse dorée,
Entre les bras de la vierge etherée,
Source et autheur de lumière et d'amour,
Aus Contre-piez departissoit le jour,
Et la Diane au ciel qui etincelle
Montroit l'argent de sa corne jumelle
Luisant sur nous qui l'Ourse regardons :
Tout estoit plein de mil petits raions,
Mil petits feus qui, parmi la nuit brune,
Suivoient le cours de l'argentine Lune.
Quand, de fortune, aiant mi-clos les yeus,
Presque abatu du sommeil gratieus,
De toutes parts je vy luire ma chambre.
Je n'eu sur moy veine, tendon, ny membre
Qui ne tremblast d'une soudaine peur.
Je me levay craignant que le malheur
N'eût embrazé le lieu de ma demeure.
Estant levé je vy, je vy sur l'heure
Une déesse, image de beauté,
Riche en habits, aiant a son costé
Un petit gars, qui la face voilée,
Suivoit sa mère icy bas devalée.
Le cueur me dit que c'estoit Cupidon
De qui j'avoy méprisé le saint nom,
Accompagné de la belle Ericyne.

Epouvanté de chose si divine

Humble, j'adore et la mère et le fils;
Mais la déesse, ainsi que je luy fis
A deus genous l'honneur qu'elle mérite,
Les yeus ardans, encontre moy depite;
De tels propos accuse mon orgueil.
L'oïant parler, j'avoy la larme a l'œil.

Tu sentiras, pour ton outrecuidance,
Que vaut avoir meprisé ma puissance;
Avant qu'au ciel tu voye de retour
La sombre nuit obscurcissant le jour,
Tu connoitras que ton ame mutine
Devoit priser davantage Ericyne.

A tant se teust la déesse, et soudain
Avec son fils qui m'avoit a dedain
S'envole en l'air et mi-mort me delesse.
Toute la nuit je soupiray sans cesse
Jusques a tant qu'avecque la clarté
Du beau Soleil, revint ma liberté.
Je disoy lors que ce n'estoit qu'un songe;
Plus fol j'estoy de croire un tel mensonge.

Plus que jamais, gaillard et eveillé,
Je sors du lieu ou j'avoy sommeillé
Et m'achemine au palais de la ville.
Mais tout sur l'heure, ô qu'il est difficile
De resister a la force des dieus,
Un bel objet s'offrit devant mes yeus
Qui m'a depuis assés fait apparoitre
Qu'on ne doit point Cupidon mesconnoître.

Depuis ce tamps, je n'ay eu que du mal :
Le soin me suit a pié et a cheval
Representant à ma folle cervelle
Le saint portrait d'une dame cruelle.

Vous, jeunes gens, qui, pleins de liberté,
Mesconnoissez toute divinité,
A mon exemple, apprenez de bon heure
A craindre Amour : C'est la voye plus seure,
D'aimer de gré celuy mesme qu'on craint ;
N'attendre point que l'on y soit contraint.

XXVII

EPITHALAME

DE MONSEIGNEUR ANNE DE JOIEUSE

DUC ET PAIR DE FRANCE

ET DE MADAME MARGUERITE DE VAUDEMONT [1]

Le père Odrisien, quittant la froide Trace,
Au milieu de la France avait choisi sa place,

---

[1] Anne de Joyeuse, favori de Henri III, d'une ancienne maison de Languedoc, né en 1561, fut d'abord connu

Et, suivy des Fureurs, faisoit de toutes pars
Ondoier parmy l'air ses rouges etandars :
La jeunesse bouillante, au plus fort des alarmes,
Desiroit se batir un tombeau dans ses armes,
Ou, planter sur son chef un laurier mérité,
Par la force et valeur d'un courage indonté,

Quand le filz de Vénus, le petit Dieu volage,
Sentit d'un grand depit bouillonner son courage
Jalous que le fier Mars sur tous les autres Dieus
Se faisoit honorer des jeunes et des vieus :
« Si verrais-je le tamps, commença t'il a dire,
Que tout sera subjet aus lois de mon Empire !
Je jure par mon arc, ma trousse et mon flambeau,
Que rien n'erre au profond des abimes de l'eau,
Rien ne soupire en l'air, rien ne vit sur la terre
A qui doresnavant je ne face la guerre.
On viendra m'honorer et, sur un riche autel,
Le monde invoquera mon saint nom immortel. »

Il n'eust pas si tost dict que ses ailes dorées
Traversèrent du ciel les voutes etherées ;

---

sous le nom de duc d'Arques. Il se concilia de bonne heure les bonnes grâces de Henri III qui le créa coup sur coup duc et pair, amiral de France, premier gentilhomme de la Chambre et gouverneur de Normandie. Ce roi lui donna en mariage (1581) Marguerite de Vaudemont-Lorraine, sœur de la reine. Le roi paya lui-même les frais de ce mariage, qui s'élevèrent à la somme de 1,200,000 livres !

Il vole sur les eaus, il vole aus bois desers
Et donte les poissons, les oiseaus et les Cers.
Jà tout estoit en feu, tout, a son arrivée,
Sentoit le chaud brasier d'une flamme couvée :
Quand Venus aime-ris, Venus, mère d'Amour,
Voiant son petit gars ainsi perdre le jour,
Luy dit en souriant : « Tu batis sur l'areine [1],
Tu te gastes, mon filz, tu pers toute ta peine,
Tu voudrois t'égaler a la force de Mars
Eprouvant sur les Cerfs la pointe de tes dars !
O la belle depouille ! O l'heureuse victoire !
Si tu veus en ton faict acquérir de la gloire,
Il faut, mon cher enfant, choisir un brave cueur
Et par subtilité t'en rendre le vainqueur.
Quel honneur te fit-on quand le fier Alexandre
Rengea sous toy l'Avril de sa jeunesse tendre,
Et qu'un brave Cesar, la perle des Romains,
Suyvit ta coche d'or aiant jointes les mains !
C'est envers telles gens qu'il faut montrer ta force,
Veus-tu te faire grand ? D'une subtile amorce
Va le cueur enflammer de l'homme, en qui les dieus
Ont mis ce qu'ils avoient de plus beau dans les cieus. »

C'est d'Arques [2] *dont le cueur rien qu'un Mars ne soupire !*
Mon fils, si tu pouvois ranger sous ton empire

---

[1] Sur le sable, *arena*.

[2] Joyeuse, avons-nous dit, fut d'abord connu sous ce nom.

Un si brave seigneur, tu serois bien vangé
De ce Dieu qui nous a tant de fois outragé.
Faire tu le peus bien : y a t'il rien au monde,
Soit qu'il marche sur terre ou qu'il noue dans l'onde,
Qui n'ait senty l'effort de ton trait aceré?
Jupiter autrefois a ton nom adoré,
Pluton t'a reconnu et moi-mesme, ta mère,
Souvent ay sceu combien ta flèche estoit amère.
Va combatre hardiment, et remporte l'honneur
D'avoir asubjety un si brave Seigneur.

A tant se teut Venus : Amour, sur ses paroles,
Branlast le cercle d'or de ses plumettes molles,
Il s'approche du lieu ou d'Arques sejournoit :
Ce pauvre petit gars de çà, de là tournoit,
Etonné de l'aspect d'un Seigneur, qui l'audace
Portoit emprainte au front : il va de place en place,
Mais tant plus il s'effraie, et, de peur qui le tient,
Laisse tomber son arc ; froid et palle devient
Comme l'ombre qui sort d'une tombe poudreuse!
Voyez que peut l'aspect d'un' ame genereuse
Qui se decouvre a l'œil! Le pauvre petit Dieu
Eut voulu jamais n'estre arrivé en ce lieu.

De fortune, il avise une grande Princesse,
Que dis-je une Princesse? Une vraye Déesse
Dont l'œil estoit si dous, si gentil et si beau
Qu'il pensa bien lui-mesme ardre en ce feu nouveau.
Or j'ay ce qu'il me faut, dit le filz d'Ericine,
Je n'ose front a front et poitrine a poitrine

Lui livrer le combat ; la ruse doit servir
Quand la force ne peut a son but parvenir !
Comme un éclair de feu, une vive étincelle
Il entra dans les yeus de la jeune pucelle.
La dedans, courageus, il eguise le fer
De son trait reluisant ; commence à s'echauffer,
A perdre toute peur ; il dresse un' embuscade,
Et, trampant son acier au venin d'un' œillade,
Contre son ennemy jette cent mille dars.

Ce courageus Seigneur, ce nourrisson de Mars
Sentoit bien à tous coups qu'une nouvelle plaie
Luy ouvroit les poumons, la poitrine et le faye ;
Il ne scait que penser, et, tandis peu a peu
Croissoit dedans son cueur la force de ce feu,
Son corps change couleur, presque reduit en poudre,
Comme si Jupiter l'eust attaint de sa foudre.
Il regarde les yeus où le volage Amour,
Deloial et parjure arrestoit son séjour.
Mais en les regardant, il sentoit mille flèches,
Mille traits acerés, mille vives flammèches,
Qui sortoient aussy dru que, durant les frimas,
La grêle en pelottons roide chet contre bas.
Lors il s'apperceut bien d'ou venoit la blessure ;
Et si mesme dit-on que d'Amour la figure
Apparut a ses yeus, comme, sans y penser,
Il vouloit contre luy une flèche elancer.

Aussy tost qu'il l'eust veu, saintement il l'adore,
Il le confesse Dieu, et, bien qu'il n'eust encore

Tendu la main captive a chevalier qui soit,
Si confessa t'il lors qu'Amour le surmontoit :
Et toutefois non tant par force que par ruse ;
Mais quoy ? Ainsi Amour les plus vaillants abuse.

Cupidon, bien joieus de l'avoir surmonté,
S'en court devers sa mère en luy aiant conté
L'honneur qu'il remportoit d'une proie si belle ;
Receut en son giron cent mille baisers d'elle.

Triomphe maintenant, triomphe, Cupidon,
Et, puis qu'un tel Seigneur te demande pardon,
Confessant que ta force est autre que la sienne,
Espère d'obscurcir la gloire Odrisienne.
Nous scavons bien que Mars, avec sa deité,
Ne l'eut onc assailly sans estre surmonté.
Et toy, petit garson, vray monstre de Nature,
L'avoir si tost vaincu ! Par ce coup, je t'assure
Que tu as, petit Dieu, plus acquis de renom
Que n'a fait Jupiter, Mavors et Apollon.
Doresnavant la France hardie et belliqueuse,
Cedant a la chaleur d'une flamme amoureuse,
Batira cent autels a ta divinité.
De ma part, bien que j'eusse en mon cueur arresté,
De suivre l'estandart des filles de Mémoire,
Si me veus-je ranger avecque la Victoire ;
Aussy ce me seroit folie de vouloir
Resister a ce Dieu qui m'a semblé pouvoir
Fléchir dessous ses lois les cieus, la terre et l'onde,
Puisque vaincre il a peu l'Hercule de ce monde.

C'est toy, mon duc, l'appuy et l'amour de ton roy,
Filz d'un père guerrier, mais non pas plus que toy [1],
Effroy des ennemis, vray foudre de la guerre
Et qui n'as jamais craint homme qui fust en terre!

Un seul Dieu t'a vaincu, encore ça esté,
Qui est plus fin que luy! par sa subtilité.
Or depuis ce tamps là, Cupidon, dans tes veines
Allume un chaud brasier pour accroitre tes peines.
Tu n'as point de repos, un eternel soucy
Ronge pour un bel œil ton courage transy.

Le Soleil tout voiant, soit qu'il sorte de l'onde,
Ou qu'il quitte la place a sa seur vagabonde,
Si n'apperçoit-il point plus ardante amitié
Que celle que tu porte a ta belle moitié.
Endure encore un peu; si les choses futures
Se peuvent decouvrir par mille et mille augures,
J'espère qu'aujourd'huy, embrassant tes amours,
Hymen à tes douleurs apportera secours.
Joieusement joyeus tu jouiras, Joyeuse,
Du joyau pretieus de ta chère amoureuse.

Je voy desjà le peuple, en trouppes amassé,
Desirant voir la fin de l'œuvre commencé!
L'appareil est superbe, et la magnificence
Qui accompagne l'heur d'une tell' alliance
Montre l'affection qu'un chacun a de voir
Ce beau couple d'Amour, en leur fortune avoir

---

[1] Il était fils de Guillaume, vicomte de Joyeuse.

Une stabilité que le tamps ny l'envie
Ne puisse renverser tant qu'ils seront en vie.

Mais ja la nuit s'avance, et le ciel, desireus
De voir, tout a son aise, un si bel amoureus
Vivre et mourir ensemble au giron de sa Dame,
Allume mille feus, contre lesquels s'enflamme
Le clair-luisant Vesper qui, d'un feu plus subtil,
Ravit les jeunes cueurs de ce couple gentil.
Mais voyez son vainqueur avecques Citerée
Tenant dedans sa main une torche sacrée,
Et de l'autre, un carquois : de son œil doux-riant
Beneistre la couchette, et, trois fois tournoiant,
Epandre à pleines mains le thin, la marjoleine,
Les roses, les œillets, et jeter un' haleine
Qui parfume la chambre et chatouille nos cueurs.
L'on n'attend plus qu'Hymen, car les Charites seurs
Y sont dès le matin ; Vien donc, o Hymenée,
Portant, dessus ton dos, ta chappe ensaffranée
Et couvrant tes deus piez d'un beau brodequin bleu.
Apporte dans ta main un flambeau dont le feu
Entretient la chaleur d'un Amour chaste et sainte !
Mais le voicy venir, n'ayons ja plus de crainte !
Que reste il plus, o dieus ! que les deux cueurs amans
Ne puissent mettre a fin le mal de leurs tourments.

Entrez, gentils amans, entrez dans la couchette,
Mettez, toute la nuit, bouchette sur bouchette,
Front sur front, œil sur œil : soulez vos cueurs frians,
Tout vous sera permis, de mille passetamps.

Qu'on puisse les poissons sous un nombre reduire,
Les estoilles du Ciel qui commencent a luire,
Si l'on peut ceste nuit rendre conte des jeus,
Des baisers, des plaisirs, receus entre vous deus.
Comme le verd lierre a un chesne se lie
Et de cent mille nœus autour de lui se plie,
Ainsy lacez vos bras et, de cent mille tours,
Entretenez le jeu de vos chastes amours.

Puisse de tels esbats, tous les ans, un fils naître,
Qui soit comme le père aus armes bien adestre,
Et, semblable à la mère en grace et en beauté,
Toujours avecques eus soit la félicité,
Tousjours de plus en plus fleurisse le lignage
Qui, brave, sortira d'un si beau mariage !

XXVIII

EPITHALAME

DE MONSEIGNEUR DE LA VALETTE

ET MADEMOISELLE DU BOUCHAGE [1]

Si jamais, race Latonide,
Ton cueur sentist les traits d'Amour,
En faveur du Dieu qui nous guide
Cache tes rais avec le jour,

---

[1] Bernard de Nogaret, seigneur de la Valette, amiral

Fay place à la nuit qui, tardive,
A grande peine encor arrive.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée !

Fuy donc, Soleil, fuy ; mais toy, Lune,
Montre au Ciel ton beau front luisant.
Si tost qu'au Ciel ta face brune
Apparoistra sous un Croissant,
Ceste brigade couronnée
Chantera les feus d'hymenée.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

J'appercoy le jour qui s'élance
Dans le creux des marines eaus,
Je voy la Lune qui s'avance
Avec mille et mille flambeaus,
La nuit vient, l'etoille est prochaine
Qui les cueurs des amans enchaine.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

---

de France, gouverneur de Dauphiné-Provence, etc., reçu chevalier des ordres du roi le 31 décembre 1583, naquit en 1553. Il fut tué sous les murs de Roquebrune en Provence le 11 février 1592. Il ne laissa point d'enfants.

Il avait épousé Anne de Batarnay du Bouchage, fille de René, comte du Bouchage et d'Isabel de Savoye-Tende, au Louvre, le mardy 13 fevrier 1562.

Je te salue, gentil Astre,
Gentil Vesper, honneur des cieus,
Luy ce soir, chasse tout desastre
Par les rais de ton feu gratieus,
Fay ceste nuit la plus heureuse
Qu'ait jamais veu couple amoureuse
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée !

Ceste nuict, Vesper doit conjoindre
Deux ames, que le saint Amour
D'un si ferme nœu vient etraindre
Que jamais on ne verra jour
Ou ceste amitié destinée
D'aucun d'eus soit abandonnée.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Luy donc à ce coup, belle étoille,
Puisque ja le Soleil lassé
Se couche, faisant place au voile
Du Croissant qui s'est avancé.
Luy donc, Vesper, et favorise
Ces deux cueurs qu'Amour martirise.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Or sus, voicy la nuict venue.
Pages, qu'on oste la clarté,
Laisson ceste couple mi-nue
Recevoir le fruit souhaité

Le fruit dont Venus la déesse
Charme des amans la detresse !
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée!

Que les Nimphes et les trois Graces,
Compagnes du petit Archer,
Ne puissent jamais estre lasses
D'embaumer leur lict au coucher,
Versans la rose doux-flairante,
Le lis, l'œillet et l'amaranthe.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Les Cupidonneaus, de leurs esles,
Puissent, en signe de bon heur,
Soufler les vives etincelles
Dont brule l'un et l'autre cueur,
Pendant que leur aisne demeure
A soigner que le feu ne meure.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Couple d'amans, la plus heureuse
Que jamais choisit Cupidon,
Nourrissez d'Amour le brandon.
Amour est celuy qu'on dict estre
Des hommes et des dieus le maistre.
O Hymen, hymenée ,
O Hymen, hymenée.

Toy, espous, presse moy la bouche,
Presse les couraus jumelets
De la déesse qui se couche
Mi-morte entre tes bras douillets !
Baise la cent fois, et soulage
Le mal de l'amoureuse rage.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Toy, déesse, qui point ne cède
A celle qui donne le jour,
Pendant que ton cueur tu possède
Qu'entre tes bras est ton amour,
Nourris de mille mignardises
Tes amoureuses convoitises.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Dieus, faites qu'en telle Concorde
Tousjours fleurisse leur maison ;
Jamais ne rompe la Discorde
Une si ferme liaison.
La paix et l'honneur, a tout' heure,
Avec eus fasse sa demeure
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Que d'un' amitié si loialle
Puisse naître un enfant guerrier,
Qui le père et la mère égalle,
Ornant son chef d'un beau laurier

Qu'il gaignera, suivant la trace
Des braves ayeuls de sa race.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée!

XXIX

CHANT NUPTIAL

DE MONSEIGNEUR LE CONTE DU BOUCHAGE

ET

MADEMOISELLE DE LA VALETTE[1]

LES MARIÉES, LES FILLES.

COMPAIGNES, *levez-vous, ja l'etoille dorée*
De la belle Vénus, reluit dedans les cieus.
Il faut lever les bancs; voyez devant vos yeus;
Voicy: l'espouse vient, des filles entourée;
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

---

[1] Henry de Joyeuse, comte du Bouchage puis duc de Joyeuse, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roi, etc., etc., naquit à Toulouse en 1567.

LES FILLES.

Filles, voyez vous bien ces belles mariées ?
Allons contre hardiment ; pensez, Vesper ja luit,
Elles sortent de table : on sent venir la nuict ;
Elles sont pour chanter contre nous envoyées.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES MARIÉES.

Femmes, nous n'aurons pas la victoire a notre aise;
Ces filles ont du cueur : elles s'aprestent bien.
Si je ne suis trompé, elles ne diront rien
Qui au plus dedaigneus de la trouppe ne plaise.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

Se fit capucin après la mort de sa femme, sous le nom de père Ange ; sortit du cloître pour se mettre à la tête de la Ligue, y rentra, et mourut à Rivoli le 28 septembre 1608.

Il épousa Catherine de Nogaret la Valette, fille de Jean Nogaret, seigneur de la Valette, et de Jeanne de Saint-Lary de Bellegarde. Elle fut enterrée dans l'église des Cordeliers de Paris, le 12 août 1587.

LES FILLES.

Filles, commençons donc : il ne faut jamais craindre.
Pallas sera pour nous ; car sa divinité
Tousjours garde le droit de la Virginité ;
Jamais Hymen n'a peu a ses loix la contraindre.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES MARIÉES.

Femmes, asseurez vous : au lieu d'une déesse,
Nous avons Juppiter, Vulcan, Juno, Venus,
Pluton, Mars, Apollon et les Sylvains cornus ;
Ces Dieus, epoins d'Amour, Hymen, chantent sans cesse.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES FILLES.

Vesper, quel Astre aus cieus est plus emeu de rage
Qui les filles ravis du sein de leurs parens ?
Que font de plus cruel les ennemis courans
Dans une ville prise a force de courage.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES MARIÉES.

Vesper, quel Astre aus cieus vous est plus agréable !
C'est toy qui de ton feu confirme les accors,

C'est toy, Vesper, qui joins les amans cors a cors :
Y a l'il rien, ô Dieux, qui soit plus souhaitable.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES FILLES.

Vesper, tu nous ravis la douce compagnie
De celle d'où nous vint nostre premier honneur,
Hélas, elle perdra ses plaisirs et son heur :
Hymen porte avec soy de la peine infinie.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES MARIÉES.

Pour un bien qu'elle avoit, elle en aura cent mille ;
Que peut-on comparer aus doux embrassemens,
Aus devis gratieux de deux fidels amans?
A faute de ces biens, malheureuse est la fille.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES FILLES.

Comme la tendre fleur des autres écartée,
Dont le chef n'est foulé par la corne des bœufs,
A le teint beau et frais, honneur des champs herbeus,
Et se voit a jamais d'un chacun souhaitée ;

Mais, comme quand la mesme, au lever de l'Aurore,
A senty l'ongle dur d'une pillarde main
Et qu'elle se fanit dedans un etroit sein,
On n'en tient plus de conte et plus on ne l'honore;

Ainsi quand une fille est encore pucelle
On la prise beaucoup; chacun luy faict honneur,
Mais quand elle a perdu ceste divine fleur,
Fillettes, croyez-moi, on tient peu conte d'elle!
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES MARIÉES.

La vigne qu'on nourrit dans une plaine nue,
Mi-morte gist a terre et, n'aiant point d'appuy,
Perd toute sa vigueur, ne rapporte aucun fruit
Si qu'elle est d'un chascun pour morte reconnue.

Mais quand elle se trouve auprès de quelque plante,
Elle dresse le chef, ell' embrasse le bois,
Elle porte du fruit: d'une commune voix
Le vigneron la prise et heureuse la vante.

Ainsi la fille seule, en son lict esplorée,
Perd les lis de sa face et le beau de ses yeus,
Mais quand elle est auprès d'un mary gratieux
Lors voit-on sa beauté de mille dons parée.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES FILLES.

Ainsi avienne, o dieus! Ce serait grand dommage
Qu'une telle déesse eut perdu son bon heur.
Pour sa virginité luy avienne l'honneur
Que promet le succès d'un si beau mariage.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée.

LES MARIÉES.

Filles, cessez vos pleurs, la vertu agréable
De son loial espoux, vous doit bien contenter;
La dame est belle et douce: aussy on peut vanter,
Son espoux d'estre beau, courtois et amiable.
O Hymen, hymenée,
O Hymen, hymenée!

XXX

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE JOIEUSE [1]

Mon Prelat en qui les Dieus
Ont fait ecouler des cieus
Ce qu'il y avoit de rare,
Qui est le Scythe barbare
Qui n'aimeroit la bonté,
Le scavoir, la saincteté
Qui desjà vous fait connestre
De tout le monde, pour estre
Le miroir où se peut voir
Quelles vertus doit avoir
L'homme de bien qui désire
Au ciel, un trouppeau conduire?

---

[1] François de Joyeuse, archevêque de Narbonne, puis de Toulouse et de Rouen, prêtre-cardinal de Saint-Sylvestre et de Saint-Martin-aux-Monts et de la Trinité-du-Mont, évêque d'Ostie, doyen des cardinaux. Il naquit le 24 juin 1562. Second fils de Guillaume II de Joyeuse, maréchal de France, et de Marie de Batarnay. Ce personnage prit une part active aux affaires pendant les règnes de Henri III, Henri IV, tint Louis XIII sur les fonts baptismaux, sacra Marie de Médicis, à Saint-Denis, Louis XIII, à Reims. Il mourut à Avignon le 27 août 1615.

De ma part, tous mes esprits
De merveille sont épris,
Vous voiant en si bas age
Si bon, si docte et si sage!
Voir un homme cassé d'ans,
Mépriser les passetams
Du monde qui nous incite,
N'est pas chose qui merite
De l'avoir en grand honneur;
Mais celuy qui, en la fleur
De sa plus verte jeunesse,
Rend sa raison la metresse
Et donte, par la vertu,
La chair qu'il a combatu,
Je donne a telle personne
Par dessus tous la couronne.

Que ferais-je donc icy,
Mon Prélat, le cher soucy
Des Muses et de l'Eglise?
Mon Prelat, que chacun prise
Pour avoir en son printams
Meprisé les passetams
Que nostre ennemy prépare
A la brebis qui s'égare.

Venez, des bons le miroir,
Que je fasse mon devoir!
Venez, que d'une couronne,
Vostre teste j'environne!

Venez, que, tout le premier,
Je vous orne d'un laurier:
Récompense bien petite
S' on regarde le merite!
Mais quand l'on aura songé
Le peu de moien que j'ay,
L'on trouvera ceste offrande
Estre pour moy assez grande!

XXXI

ADIEU

A TOUTES FOLLES AMOURS

QUE *te sert, Cupidon, d'eguiser tant de flesches?*
Allumer pres de moy tant de vives flammèches?
Importun que tu es! comme si tu pouvois
Maintenant esclaver mes espris sous tes lois!
Arrière, Cupidon! Tu n'y pers que ta peine,
Je ne suis plus celuy qu'une puissance vaine
Epouvantoit, alors que mon cueur enchanté
Adoroit, idolatre, une douce beaulé!
Je veus doresnavant, de bouche et de pensée,
Adorer, non ton frère ou ta mère incensée,

Mais bien, mais bien le Dieu qui, source de tout bien,
Delivrera mon cueur de ton foible lien.

Ce Dieu n'est, comme toy, inconstant et volage,
Et n'a le dos armé d'un reluisant plumage:
C'est luy qui a crée, l'espace de six jours,
Tout ce que nous voyons, d'un infaillible tours,
Tournoier dans les cieus, tout ce que l'air enserre,
Ce que nourrit la mer, ce que porte la terre!

O père et créateur qui es la haut ez cieus,
Recoy entre tes bras un pauvre serf honteus
Qui, outré de douleur, entre espérance et crainte,
N'osè lever les yeus vers ta majesté saincte!
A toy doresnavant je me veus adresser,
Detestant a jamais ce que j'osoy priser;
Je banniray de moy l'orgueil, la jalousie,
La rancune, l'Amour, la colère et l'Envie.
Je vuideray mon cueur de ces horribles maus,
Et, retirant mes pas des antres infernaus,
Sire, je te suivray portant ceste croix sainte
Qui est, hélas! Seigneur, de ton sang toute tainte.

Or, pour mieux accomplir ce dont j'ay volonté,
Enflamme mes esprits du feu de Charité,
Plante dedans mon cueur une foy si constante
Que des malins démons, la brigade méchante,
Ne puisse l'ebranler non plus qu'un gros rocher
Dont le superbe chef aus cieus semble toucher!

Adjoute, Createur, une ferme espérance
Qui gouverne mon ame et luy donne allegeance,

Lors que le désespoir conduire la voudroit
Dans l'abîme ou jamais lumière ne verroit.

Assiste moy toujours, o Deité sacrée,
Et remetz au chemin ta brebis esgarée.

FIN.

Θεὸς ὅιδε δικάζειν.

C. DEMORENNE PARISIEN.

1584.

POÉSIES

DE CLAUDE DE MORENNE.

LIVRE SECOND.

LE SECOND LIVRE

I

LE PRINTAMS

Quand le Printams, d'un bel email pinture
Le champ fleury que l'ingrate froidure
Privoit de ses couleurs:
Et que le jour, d'une serène flamme,
Sortant des eaus, tout le monde r'enflamme,
Elevant les vapeurs.
Qui est celuy qui, trop paresseus, n'ose
De son logis ouvrir la porte close
Pour venir s'égaier?
Quiconque il soit, il a un cueur de pierre,
Tout a l'entour un gros rocher l'enserre,
Difficile à ploier!

C'est un mortel empierré par Méduse
Qu'un grief soucy incessamment abuse :
Passant en vain son temps !
S'il estoit homme et qu'il eut du courage,
A mon avis il seroit bien plus sage
N'enviant sur ses ans.
Hé pourquoy, Dieu ! la belle Dame Flore
Faict-elle aus champs diverses fleurs éclore
D'un flair delicieus,
Sinon, afin que toute chose rie,
Voiant de fleurs couverte la prairie,
Riche present des cieux !
Les oisillons, échauffez de Nature,
Tout aussy tost qu'ils voient la verdure,
Qui renait tous les jours,
Parmy le vuide, a force de crespines,
Tressaillent gais, et aus forets myrtines
Racontent leurs amours.
Voy tu Richer, Richer, qui, au Parnasse[1],
Dès le berceau receus la sainte grace

---

[1] Nous croyons qu'il s'agit ici du fameux Edmond Richer, grand maître et principal du cardinal Le Moine en 1594, devenu célèbre plus tard par ses démêlés avec Rome et le Parlement, pour son ouvrage intitulé : *De la Puissance ecclésiastique et politique.* Dans cet ouvrage, il établissait les principes sur lesquels il prétendait que les maximes de l'Église de France et de la Faculté de Paris, touchant l'autorité du concile géné-

De composer des vers,
Voy tu, te dis-je, en l'air, une linotte
Qui tranchant l'air mignardement gringotte
Cent mille chans divers.
On dict qu'Argus, pasteur Aristoride,
Pour mieux garder la chetive Inachide
Avoit au front cent yeux;
Mais moy, Richer, avoir milles oreilles
A celles-la du Phrigien pareilles
Je demandroys aus dieus,
Pour ecouter les sons, les mignardises,
Les doux mottetz, les attraits, les delices,
Les fredons et les chants
De tant d'oiseaus qui, parmy ce grand vuide,
Epoinçonnez de l'amour homicide,
Font retentir les champs.
Le Tracien, l'adultère Terée,
Progné sa femme et sa seur conjurée,
Me semblent bien heureus
Quand, par arrest de ceste court celeste,
Furent changez en oiseaus, afin d'estre
Tousjours dedans les cieus.
Et vous aussy, gentes filles d'Arrie,
Qu'Agamemnon, ce pendant qu'on vous lie,

---

ral et du pape, étaient fondées. Voir : *Histoire du Syndicat d'Edmond Richer*, par Edmond Richer lui-même, in-8°. Paris, 1725.

Vit devenir oiseaux :
Qui maintenant trainez de Citherée,
Parmy le ciel, la charrette dorée,
Libres de mille maus.
Tout un Soleil, vous estes par les prées
A vous baiser, et, d'ailes bigarrées,
Pratiquer vostre amour.
Tantost, au bord d'un verdoiant rivage,
Vous vous marchez, comme un roy fier-visage,
En son royal sejour.
Tantost, volez d'un aile si legère,
Qu'en rien, avez affranchi la carrière
Ou dressiez vostre vol;
Puis, vous dormez, en vostre chaste couche,
Lors que Phœbus dedans la mer se couche,
Un somme doux et mol!
En tout le monde, il n'y a rien que l'homme
Qu'un dur soucy incessamment consomme,
Le pinçant a tout coups;
Dieu a si cher une raison vendue
Qu'il vaudroit mieus ne l'avoir jamais eue
Que d'estre ainsy tousjours.
L'Ambition, l'honneur, la convoitise,
Dedans nos cueurs ardentement éprise
Engendre mil soucis,
Puis, au reveil et au coucher de l'Astre,
Cause clarté tousjours quelque desastre,
Bourrelle nos espris!
Et puis, la mort, qui tousjours nous talonne,
Bien souvent, lorsque Dieu du bien nous donne,

Vient nostre age finir!
Mieus eut valu, vivant, vivre a nostre aise
Que se paissant de chose qui deplaise,
Avant le tams mourir!
Doncques, Richer, allon quelque part rire:
Ce n'est point moy qui veuille contredire
Aus honestes ébas :
Prenons le tamps, usons de la fortune,
On ne rit plus quand la mort importune
Nous a mené là-bas!

II

LES PLAINTES DE LA FRANCE

SUR

LE DÉPART D'HENRY DE VALOIS,

ROI DE POLOIGNE [1].

EN FORME D'ÉGLOGUE

DESSOUS *le voile obscur d'une nuict claire brune,*
Entre mille Astres d'or, le croissant de la Lune

---

[1] Henri III, élu roi par les Polonais après la mort de Sigismond Auguste, le 9 mai 1573, reçut la nouvelle

De ses deux cornichons embelissant les cieux
Prodiguoit aus humains un sommeil gratieux :
Tout estoit en repos, et les bestes lassées
En leurs trous sommeilloient a testes abaissées ;
Quand, sur le haut sommet d'un roch des cieux voisin,
Francine en larmoiant se baigna tout le sein.
Dessus le verd tapis pleurante, elle se couche
Puis ouvre en soupirant le coral de sa bouche :

« Dieus, que ne m'avez vous destinée au trepas,
Le jour que raviriez entre mes propres bras
Celuy que j'ayme mieux que mon cueur et ma vie?
Ha, cruel Henriot, tu brule donc d'envie
De quitter ces beaus lieus, de roses tapissés,
Pour suyvre des Polacs les chams tousjours glacés [1] *?*

Icy, dès le matin jusques à la serée,
Y danse des Sylvains la trouppe enamourrée :
Apollon y soupire encore ses amours.
Venus aiant quitté son palais et ses tours,

---

de son élection pendant qu'il faisait le siége de la Rochelle. Il alla prendre possession de son nouveau royaume et fut couronné à Cracovie le 15 février 1574.

[1] Surnom des Polonais. Ce nom vient de la Polaquie ou Polatinat de Bielshio, *Polachia*, *Podlacchia*, *Polatinatus Bielcensis*. Cette province était située entre la Mazzonie propre, la Prusse, la Lithuanie, la Polésie et la Haute-Pologne.

Son verger Gnidien[1] *Eryce et Amatonte*[2]
Loge dedans ces chams. C'est Amour qui la donte,
Et qui, pour un berger, consomme peu à peu
Ceste belle déesse aux flammes de son feu.

Un printams éternel, une amoureuse Flore,
Aussy tost que rougit dedans les cieux l'Aurore,
Icy, parmy les chams, en diverses couleurs,
Dessous un air musqué faict epanir les fleurs.

Approche toy, mignon, et, dedans ce bocage,
Voy la gaye verdure et le feuillu ombrage
Des chesnes qui en large etendent leurs rameaus.
Là se niche Henriot, une trouppe d'oiseaus
Qui, au retour du filz de la belle Latone
Jusques a son coucher, incessamment fredonne:
Le ciel en retentist, puis la voisine mer
Doucement en murmure et, calme, semble aimer
De ces chantres ailez l'ordinaire harmonie.

Avise si tu veux icy passer ta vie,
Jouissant des plaisirs qu'un verdoiant rocher
Departit au reveil, departit au coucher

---

[1] De Gnide, ville de l'Asie-Mineure.

[2] Ville de Chypre où Vénus était honorée. Elle y avait un temple où l'on sacrifiait les étrangers sur ses autels. Cette cruauté l'irrita, elle changea les hommes en taureaux, ôta toute pudeur aux femmes, de sorte qu'elles se prostituaient au premier venu.

De l'œil aus rayons d'or. Tu secoue la teste
Ne prevoiant le mal d'une longue tempeste
Qui te pend sur le chef, pour punir ton dedain.
Tu fuis et prens la course ainsi qu'un lache daim
Voiant auprès de soy, aus rives desirées,
Des chasseurs loin-crians les trouppes alterées.
Tu vas ou le Vistule en ses plis furieux
Estonne des passants les espris et les yeux.

Ha donne toy de garde, ha! que la glace dure
Ne te perce le pié! Que la palle froidure,
Le glacon, le frimas ne gaste ton menton
Jaunissant, sous le beau d'un blondelet cotton.

Au moins atten un peu, atten que la fortune
Calme les flots hydeus du parjure Neptune,
Atten, mon Henriot, que le triste Orion
Ait epandu ses eaus; atten que l'Alcyon
Avance ses petits, et que le doux Zephire
Tendrement ses amours parmy les eaus soupire.
Preste un peu ton oreille, ecoute la fureur
Des vents et de la mer! Hélas! J'ai grande peur
Que tu ne serve aus vens de jouet et de proie!
Henry, croy mon conseil et pren un' autre voye.
Tu voy comme les vents, sortis de leur prison,
Battent diversement de Thetis la maison.

Ha mon Dieu! Tu t'en vas! des chevaus, la poussière
Obscurcit les rayons de la sainte courrière,
La courrière aus beaus doigts qui, mi-morte de deuil,
Ennüe par depit le cercle de son œil.

Dois-je suivre tes pas? Dois-je, en ta compagnie,
Chétive que je suis, parachever ma vie?

Va seul; j'espère, en brief, qu'un triste repentir
Te fera de Vistule en mon Loire accourir.

III

LA JALOUSIE

BIEN *grand fut le courroux de la Divinité*
Quand, pour punir le dol d'un larron effronté,
Au monde elle envoya les aspres maladies,
Les travaus assidus, les peines, les envies,
Les fortes passions qui troublent les espris
Des humains, quand ils sont de ces fureurs epris.
Encore si parmy ceste méchante race,
Jalousie n'eust point au monde trouvé place;
Tout n'alloit qu'assez bien: le tams et la raison
Pouvoient aus austres maus apporter guérison.
Mais las! A ceste cy l'on n'y peut rien entendre!
C'est un mal qu'on ne peut aucunement comprendre:
Toutesfois un grand mal: quiconque en est taché,
Il est morne, et pensif, hideux, palle, faché;
Il ne sommeille point: tousjours en sa pensée
Nourrit quelque soucy, dont son ame blessée

Endure plus de mal que ne faict Promethé
Qui le foye a tousjours d'un aigle becqueté.

Le Soleil donne-jour recommençant sa danse,
Ne le trouve jamais qu'a son mal il ne pense:
De mesme le voit-il, au beau milieu du jour,
De mesme quand il tombe en l'humide sejour.
La Lune, deploiant les pointes de sa corne,
Lorsqu'après le Soleil par les cieux elle torne,
Le voit en mesme estat, gisant sur un matras,
Larmoiant, soupirant et croizant les deus bras,
Sa vie détestant et conjurant la perte
De ceux dont il aura la faute decouverte.

Le creus des flots salez que les vents brise-tours
Ebranlent quand Aeol les a delaché tous
Et le tigre qui court apres un qui emporte
Ses petits derobbez, n'a la rage si forte
Que celle d'un jalous qui, troublé de son sens,
Souhaite a se venger du sang des innocens.

Quels maus a faict Junon qui, d'un eclattant foudre,
Le cors de Semelé fit convertir en poudre!
Ceste fause Junon en vieille se changea:
Elle vint à la fille; elle l'encouragea,
Qu'estoit-il impossible a si grande déesse
Qui vouloit contenter son ame vengeresse?
De prier Juppiter qu'elle peut l'embrasser
Tel qu'il est quand il veut sa Junon caresser.
Car plusieurs, disoit-elle, ont abusé des filles
Sous ce beau nom de Dieu; ce sont ruses gentilles

Qu'invente Cupidon pour favoriser ceus
Qu'il voit a le servir n'estre point paresseus.
Celuy qui, tous les jours, sous un titre si brave
Jouit de ta beauté, est peut-estre un esclave ·
Qu'il te montre de quoy ; et s'il est Juppiter
Demande luy, ma fille, à le voir et taster
En la forme qu'il est quand sa femme il embrasse ?
La fille, qui ne sçait ce que Junon luy brasse
Va droit à Juppiter : « Père, roy des humains,
Qui gouvernes la Terre et tiens tout en tes mains,
Si jamais je t'ay pleu, donne moy à cest'heure
Ce dont je te priray. » — Jupin a la malheure :
Choisy, respondit-il, je jure par les eaus
Du fleuve, qui la-bas, acouche ses ruisseaus,
Par la rive du Styx, je te jure, mignonne,
Qu'il n'y peut rien avoir que je ne te le donne.
— « Tel que tu viens baiser Junon dedans les cieus,
Tel aussy baise moy. » — Le grand Père des Dieus
Alloit sur ce propos pour luy clorre la bouche,
Mais elle avoit ja dict ! La douleur qui le touche,
Jusqu'au profond du cueur luy gèle tous les os.

Songeard, il monte aus cieus, arme son divin cors,
De flamme inevitable ; et, toutesfois, à l'heure,
Touché d'un vif regret qui au cueur luy demeure,
Il laisse là ce feu ; quoyque ce soit, l'Amour
Avec la cruauté ne fist oncque séjour.
Il a un autre foudre ou moins y a de force,
Il s'en arme et descend. Semele se parforce
De vouloir l'approcher : mais elle n'a pas sceu
Supporter les eclairs et le bruit de ce feu.

Toute vive elle brule, et la peine supporte
Que souvent avec soy Temerité apporte.

L'enfant qu'avoit conceu de ce dieu Semelé
Fut arraché soudain du ventre mi-brulé,
Et, comme l'on raconte, au dedans de ta cuisse
Tu le nourris, Jupin, jusqu'à ce que tu visse
Les neuf mois accomplis : alors Ino le prit,
Le mit dans le berceau, quelque temps le nourrit,
Et puis s'en dechargea aus Nymphes, qui cachèrent
Le petit enfançon où elles s'avisèrent :
Pensez : dans quelque creus, dans quelque Antre moussu
Afin que rien ne fust de Junon apperceu.

IV

A MONSIEUR DE GROS BOIS [1].

Le grand dieu des humains, d'une egalle balance
Departit ses presens : et rarement se fait
Qu'en toutes les vertus un chacun soit parfait :
C'est un bien dont chacun n'a pas eu abondance

---

[1] Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy et de Gros Bois, conseiller du roi en ses conseils, surintendant de ses finances et de ses bâtiments, premier maître d'hôtel en titre, rendit des services importants aux rois Henri III et Henri IV. Il mourut le 16 octobre 1629.

L'un a le doux parler, et, de sa docte bouche,
Fait couler a lons traits un ruisseau plein de miel;
L'autre est tant favorit des estoilles du Ciel
Qu'il est accort, humain, non barbare et farouche.

J'en ay connu plusieurs dont l'esprit abandonne
Tout autre soin qui soit, pourveu que l'eguillon
Du dieu porte-laurier, du prophète Apollon,
Les remplisse de rage et leur ame epoinçonne.

J'en voy d'autres se rire et mépriser Fortune,
D'autres porter la marque ou d'une austerité,
Ou d'un cueur qui ne peut, esclave, être donté
Par les appas sucrez d'une femme importune.

Somme, on dit que pas un n'a tous les biens ensemble,
Toutesfois j'ay pensé avec bon argument,
Que cela se devoit bien entendre autrement.
Vous dirais-je pourquoy, cela vray ne me semble?

Toute perfection, toute vertu commune,
Reluit en vous, Monsieur, et ne sçaurait-on voir
Les faits de vostre esprit, sa douceur, son sçavoir,
Qu'on ne dise sur l'heure, il ne s'en faut pas une.

V

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE RENÉ MOULINET [1]

MONSIEUR, *c'est un grand cas que tout va de travers,*
Que toute chose icy est muable et mortelle,
Jouet de la Fortune et n'estant jamais telle
Comme quand elle prist son estre en l'univers.

Aus Autonnes vaincus succèdent les hyvers,
Et puis, après l'hyver, vient la saison nouvelle,
Ornant ce qu'est aus champs d'une parure belle,
Belle et aussy sujette aus changemens divers.

Une seulle amitié que Vertu a plantée
Comme un roch dont la cyme est dans les cieus entée,
Ne flechist sous le joug de la mort ou du tams.

Monsieur, telle est la vostre, et telle je la nomme,
Telle me la portez, qui point ne se consomme
Par la fière rigueur de la mort ou des ans.

---

[1] René du Moulinet, secrétaire du roi, avait épousé Madeleine de Menisson, dont il eut Marie du Moulinet, mariée le 3 mai 1582 à Jacques Mangot, sur la mort duquel de Morenne composa un sonnet, voir p. 141.

IV

LE TOMBEAU

DU ROY CHARLES IX

Je veux, chétif François, je veux icy me plaindre [1]
Du destin envieux qui a osé contraindre
Charles, l'honneur du monde, et des bons le support
Passer avant le tams l'Achérontide bord.
Sortez doncque, soupirs, sortez en abondance;
Sortez, puisque aujourd'huy nostre seule espérance
A senty la rigueur des éternelles loix.
Il faut que toute chose, à cause d'un Valois,
Soupire en ce bas lieu ; il faut que ciel et terre
Pleure un si bon seigneur, que le tombeau enserre [2] ;

---

[1] Édition de 1605 :

Je veux dedans ces vers, o deplorable France,
Souspirer avec toy pour l'ennuyeuse absence
De Charles, l'heur du monde et des bons le support,
Que le destin jaloux a conduit à la mort ;
Sortez doncque, souspirs : sortez, regrets et larmes,
Puisque Charles, l'honneur des lettres et des armes,
A senty la rigueur des éternelles lois.

[2] Édition de 1605 :

Pleurent un si grand Roy que le tombeau enserre.

Que rien ne soit exent, qu'on ne voye que dueil,
Que toute ame françoise ait les larmes à l'œil.

Et toy, premierement, Deesse aus doigts d'yvoire [1],
Qui enflamme l'obscur de la Nuict sombre et noire,
Demeure, belle Aurore, en ton lict paresseus,
Sans epandre icy-bas l'or de tes blons cheveus ;
Laisse, Déesse, laisse en la mer abbaiante
Croupir du dieu Phœbus la coche flamboyante.

Toi mesme, o clair soleil, n'enlève point des eaus [2],
Pour éclaircir les cieus, tes bondissans chevaus ;
Comme quand Phaéton, étandu sur la poudre,
Fut attaint par le trait d'une éclattante foudre,
Tu ne daignois cy bas epandre tes rayons
Et sortir du profond des humides maisons :
Ainsi, Soleil, ainsy la France infortunée
Puisse passer sans toy ceste triste journée ;
Et bien que Juppiter, le grand maistre des Dieus,
Contraindre te voulut de rallumer les cieus,

---

[1] Édition de 1605 :

Mais toy, premièrement, belle Aube au doigt d'yvoire,
Qui chasse par les rays l'ombre de la nuict noire,
Demeure, luisant astre, en ton lit paresseux
Sans espandre icy bas l'or de tes blonds cheveux
Laisse pour ce jourd'huy, en la mer ondoyante,
Croupir du clair soleil la touche flamboyante.

[2] Ce vers et les onze suivants ne se trouvent pas dans l'édition de 1605.

N'en fay rien, Apollon, le malheur de la France
Mérite qu'aujourd'hui le ciel soit en soufrance.
Car Charles, le support des armes et des lois,
Du monde le Soleil, et l'honneur des François,
Hélas! a ce jourd'huy a veu sa pauvre vie [1]
Par le destin cruel en un moment ravie.
Je meurs en le disant, et le seul souvenir
Me faict tout aussy froid qu'un marbre devenir.

Ha, filandières Seurs! ha mort! ha destinée [2]*!*
Trop tost de nostre roy la vie avez bornée!
Tu devois, o destin, encore attendre un peu;
Aussy bien, tost ou tard, tu en eusse repeu
La detestable faim de ta gloutonne rage;
Tu ne devois coupper le filet de son age [3]
Qu'il n'eut premierement renversé le mutin
Qui, dans les champs François, se chargeoit de butin,
Voulant par glaive et feu ruiner la province [4]
Et armer le subject contre son propre prince.

---

[1] Édition de 1605 :
O lamentable sort! a veu sa propre vie.

[2] Édition de 1605 :
Ha ciel impitoyable! ha mort, ha destinée!

[3] Édition de 1605 :
Attendre tu devois a terminer son aage
Jusques au temps qu'il eust renversé le mutin.

[4] Édition de 1605 :
Faisant d'un cœur felon, par toutes les provinces,
Eslever les subjects contre leurs propres Princes,
Ha qu'il eust tost rangé tant de fiers ennemis.

Il eust bien tost rangé tant de fiers ennemis,
Par douceur ou par force à la foy reunis,
Si le destin, hélas! envieus sur la France
N'eust rendu par la mort vaine son espérance.

Comme on voit au Printams, dès la pointe du jour[1],
Dans un riche verger, la belle fleur d'Amour
Etandre les replis de sa robbe dorée,
Et, au soir, contre bas, toute decolorée[2]
Mourir en languissant et perdre sa beauté :
Ou bien comme souvent un beau lis argenté[3]
Est contraint de fléchir et abaisser la teste
Sous l'effort pluvieus d'une noire tempeste :
Ainsi nostre bon roy plein de force et vigueur[4],
Montrant desja l'effect d'un invincible cueur

---

[1] Édition de 1605 :
Mais quoy? Comme l'on voit a la pointe du jour.

[2] Édition de 1605 :
Et au soir contre bas toute descolorée.

[3] Édition de 1605 :
Ou bien comme au Printemps un beau lis argenté

[4] Édition de 1605 :
De mesme on vit le Roy, en sa pleine vigueur,
Soudainement sentir du destin la rigueur,
On le vit, dis-je, lorsqu'il donnoit espérance
De n'avoir son pareil en justice et vaillance
Par une froide humeur coulante du cerveau
Sur ses poumons pourris, estre mis au tombeau.

Levoit au ciel la teste et donnoit espérance
De n'avoir son pareil en vertu et vaillance,
Quand une froide humeur coulante du cerveau
Sur ses poumons pourris, le ravist au tombeau.

O France, que tu pers, perdant un si bon Prince [1]
Perdant Charles, l'appuy et l'heur de sa Province!
Qui ne scait que s'il eust plus lontams demeuré
Il eust renversé bas l'ennemy conjuré?
Remis en son estat et première franchise [2]
La France qui estoit des ennemis surprise!
Prenant au poing la lance, ecorté d'un bon sort,
Il eust comblé les chams de maint ennemy mort.

Comme on voit en hyver Aquilon rase-terre,
Frapper, rompre, enlever, tout ce qu'il trouve en terre [3]*:*
Ainsy luy qui avoit en Dieu son espoir mis [4]
Eust a force rangé le camp des ennemis.

---

[1] Édition de 1605:
O France que tu perds *perdant un si bon Prince.*

[2] Ce vers et les trois suivants ne se trouvent point dans l'édition de 1605.

[3] Édition de 1605:
Frapper, rompre, escarter *tout ce qu'il trouve en terre.*

[4] Édition de 1605:
Ainsi ce Prince armé d'un courage vaillant
Eust a force rangé l'ennemy assaillant.

Jamais encontre luy ne se fust elevée [1];
La trouppe qui avoit ceste guerre couvée:
Il eust, appaisant tout, avec la bonne Paix [2],
Ramené la Vertu dans son riche palais;
En cela fait semblable a la plante nouvelle [3]
Vexée du mary d'Orithie la belle
Qui rencontrant, après un favorable vent,
Un Zephyre gentil, ses bras jette en avant,
Se tient vers le Ciel droite et pousse dans les nues
Le crespe refrizé de ses fueilles menues.
De mesme nostre roy, qui avoit enduré
Un tourbillon de guerre, un orage ferré [4]

---

[1] Dans l'édition de 1605 ces deux vers sont remplacés par les deux suivants:

Et faict cacher de peur au plus creux de la terre
Les mutins qui avoient entrepris ceste guerre.

[2] Édition de 1605:

Si bien qu'appaisant tout, il eust avec la paix,

[3] Édition de 1605:

Et comme vous voyez que la plante nouvelle
Vexée pour un temps de vent, de pluye et gresle,
S'elle rencontre, après un favorable vent,
Un Zephire gentil, ses bras jette en avant,
Se dresse vers le ciel et pousse dans les nues.

[4] Édition de 1605:

En l'Avril de ses ans un orage ferré,
Rencontrant le repos qui, comme un doux Zephire,
Devoit conduire au port des François le navire,
Eust bravement entré dans la voute des cieux.

Eust rencontré la paix qui, comme un doux Zéphire,
Eust a bon port conduit des François le navire.
Et lors Dieu scait s'il eust enté dedans les cieus
Sa vertu, sa justice et son nom glorieus.
Mais las! mais las! le sort et l'envieuse Parque [1]
L'ont fait soudain passer dans l'infernalle barque.
Mais que dis-je, bons Dieus! que la Parque et le sort
Sur Charles de Valois ait esté le plus fort!

Prince, pardonne moy, la douleur qui m'affolle
M'a fait, sans y penser, lacher ceste parolle.
Charles, je scay trop bien que, non le sort mais Dieu,
Pour te faire plus grand, t'a osté de ce lieu.
Tu n'y avois que peine, et toute la journée
Ton ame estoit a Mars ou Pallas adonnée,
Et, comme Promethé de son foye eternel
Repait d'un grand vautour l'appetit immortel.
Ainsy tousjours au fond de ton ame songearde
Séjournoit quelque soin, qui, de sa dent rongearde,
Bourrelloit ton esprit. Mais or, exent de maus,
Tu vis heureusement entre les saincts trouppeaus;
Tu vois dessous tes piez le Soleil et la Lune,
Les feus qu'on ne peut voir que durant la nuit brune;

---

[1] Édition de 1605:
Mais las! mais las! le sort et l'ennuyeuse Parque,
L'ont fait soudain passer dans la commune barque.
Ha, que dis-je, bon Dieu! que la Parque ou le sort
Contre un si grand monarque ay esté le plus fort.

L'air, la mer, les ruisseaus, la terre et le séjour,
Le séjour, dis-je, o Prince, où tu finis ton jour.

Ha Charles! ce séjour est ta royalle France!
France en toy seul avoit mise son espérance!
Ne la dedaigne poinct! Jette souvent tes yeus
Sur elle qui te nombre en la trouppe des dieus [1].

Charle, ecoute nos chants, ecoute nos prières;
N'endure poinct cy bas les bandes meurtrières [2];
Appaise la Discorde, afin que te dieu Mars
Jette aus piez de la Paix ses lances et ses dars.

---

[1] Édition de 1605 :
Sur elle qui te nombre entre ses semy-dieux

[2] Édition de 1605 :
Dissipe les desseins des brigades meurtrières,
Et nous donne la paix, afin que le fier Mars
Estuye pour jamais ses lances et ses dars.

VII

EGLOGUE

SUR LE MESME SUBJECT [1]

PERROT, MORET, JANOT.

MORET, *trois jours y a qu'un foudroyant orage*
Groumelle dans les cieus, trois jours que le nuage [2]
Obscurcit la clarté du soleil radieus.
Je ne scay pas que c'est : il semble que les dieus [3]
Vueillent renverser tout, tant grande est la tempeste
Qui depuis ce tams là menace nostre teste.

---

[1] Dans l'édition de 1605, cette églogue est attribuée à la mort du cardinal Charles de Bourbon, et non pas à la mort de Charles IX, comme dans notre manuscrit.

[2] Édition de 1605 :
Grommelle dans les cieux, et trois jours qu'un nuage
Ombrageusement triste enveloppe ce lieu.

[3] Édition de 1605 :
Je ne scay pas que c'est, mais il semble que Dieu
Vueille renverser tout, tant grande est la tempeste.

MORET.

Mes cheveus hérissez de crainte et de fraieur
Montrent bien, mon Perrot, qu'encor en ais-je peur.
Je ne scauroy dormir ; tousjours à mon oreille,
Sonne ceste tempeste à nul l'autre pareille.
Enten comme Aquilon horrible son soufler [1],
Comme de toutes parts l'eau commence à s'enfler.

PERROT.

L'espace de six jours et voire davantage,
J'entends sur ma maison un corbeau qui ramage
Aussy hydeusemeut que le funèbre hibou
Qui, nonce de la mort, hydeus, en quelque trou [2],
Parmy les lieus deserts, sur un' heure importune [3],
Vient estre avant-coureur de la triste fortune.

MORET.

Titire qui souloit aus chams et aus forets [4]
Chanter mille chansons pour les subtils attraits

---

[1] Édition de 1605 :
Entends comme Aquilon horrible son souffler.

[2] Édition de 1605 :
Qui, nonce de la mort, caché *dans quelque trou.*

[3] Édition de 1605 :
Parmy lieux deserts sur une heure importune,

[4] Édition de 1605 :
Theophil *qui souloit aux champs et aux forests.*

Dont l'avait appaté Janette, sa mignonne [1],
A present se taist court et pas un mot ne sonne.
Il me dist l'autre jour qu'en menant son trouppeau,
Dans ses mains se rompist son petit chalumeau.
Depuis, il n'y a eu que malheur sur la terre [2].

PERROT.

Mais voy comme le Ciel mille flammes desserre
Mille eclairs flamboians ; l'orage, de nos yeus
Derobbe tout à coup la lumière des cieus.
Je croy que le soleil, dans la plaine sallée,
Encor a du sommeil la paupière sillée.
Cela tesmoigne assez que grande est sa douleur
Et qu'il doit icy-bas avenir du malheur.

MORET.

Le rossignol gentil qui, au touffu boccage,
Degoisoit les fredons d'un naturel ramage [3],
Ne faict plus que se plaindre et, en ce joly mois,
Remplist l'air et les chams de sa plentive voix.

---

[1] Édition de 1605 :
Dont l'avoit appaté Sophie sa mignonne,
A present est tout triste et pas un mot ne sonne.

[2] Édition de 1605 :
Depuis il ne s'est veu, que mal'heur sur la terre.

[3] Édition de 1605 :
Degoisoit les fredons de son gentil ramage.

Universi...

PERROT.

Je n'enten plus icy que des vieilles sorcières
Qui, parmy l'ombre espais de ces fortes bruières,
Enchantent de leurs voix les serpens emaillez
Et le trouppeau muet des poissons écaillez.
Elles gastent les fleurs, les blez, les paturages [1] ;
Elles font rendre son au marbre et aus images.

MORET.

Le pescheur qui souloit, dans un fleuve ecarté,
Attirer en ses retz le poisson appaté,
Et puis a la frescheur des cavernes moussues
Raconter ses amours aus rivières bossues [2]
Maintenant est muet ainsi que le poisson
Qu'il prenoit au filet de son traitre hameçon.

Mais je voy mon Janot sur ceste haute roche,
Qui, blême et demi-mort, de noz trouppeaus s'approche.
Comme il baisse les yeux, comme lents sont ses pas !
Il semble avoir quitté toute sorte d'ébats.

---

[1] Édition de 1605 :
Elles font rendre son au marbre et aux images
Et gastent par leur sort les bleds et les herbages.

[2] Édition de 1605 :
Raconter ses plaisirs aux rivières bossues,

Mesme il ne porte plus sa docte cornemuse [1]
Il a lessé son chien et sa trouppe camuse.
Allon parler à luy. Janot, mon cher amy,
Où vas-tu; mesme lorsque le ciel ennemy,
Redoublant coup sur coup, vomit sur nous sa rage [2]*?*
Peust-estre tu scais bien qui cause un tel orage?

JANOT.

Demandez vous, bergers, pourquoy le ciel troublé,
Ja trois ou quatre fois ses coups a redoublé?
Pourquoy dedans ces chams toute chose soupire?
Pourquoy Aquilon soufle au lieu d'un doux Zéphire [3]*?*
C'est aujourd'huy le jour que la meurtrière mort
Nous a ravyt Charlot, Charlot nostre support,
Charlot, le grand pasteur, le mignon des Naiades,
Des Faunes, des Sylvains, des chastes Oreades,
Charlot, qui tant prisoit les jeunes paloureaus,
Qu'il avoit soin de nous et de nos gras trouppeaus.

MORET.

Charlot est mort, hélas! O dure destinée!
O ciel trop inhumain! O maudite journée!

---

[1] Édition de 1605 :
Mesme il ne porte plus sa gente cornemuse.

[2] Édition de 1605 :
Despité contre nous vomit sa triste rage?
Peut estre que tu sçais d'où vient un tel orage?

[3] Édition de 1605 :
Pourquoy souffle Aquilon au lieu d'un doux Zephyre?

Mais, Janot, mon amy, dis nous la verité!
C'est peut-estre un faux bruit que l'on t'a rapporté.

JANOT.

Il est comme je dis. Pan cy après ne daigne [1]
OEillader mon trouppeau et ma vache brehaigne,
Que le foudre élancé de la voute des cieus
D'un sommeil eternel puisse clorre mes yeus,
Que tousjours j'aye au cueur un' amère detresse
Si en ce cas nouveau ma langue est menteresse [2].
L'espouventable cry des enrouez hibous,
Du Ciel et d'Aquilon l'effroiable courrous,
Et du grand Dieu d'en haut le foudroiant orage
N'estoit que de ce mal un tres certain presage [3].

MORET.

Ha, mon Dieu, quel malheur d'avoir si tost perdu
Celuy qui noz trouppeaus des loups a defendu!

---

[1] Édition de 1605 :
Il est comme je dis, Dieu cy apres n'œillade
Mes brebis ne mes boucs, ne ma vache malade.

[2] Édition de 1605 :
Si en ce piteux cas ma langue est menteresse.

[3] Édition de 1605 :
Estoient de ce mal'heur un très certain présage.

JANOT.

Bergers, puisque le trait de la mort inhumaine
Nous a ravy Charlot, que vos tuyaus d'avaine
Dez la pointe du jour jusqu'au soleil couchant
N'entonnent rien, sinon quelque funèbre chant.
Charlot, les leopars, les tigres d'Armenie,
Les rochers porte-pins, les lions de Lybie,
Les ombreuses forests et les antres moussus,
La babillarde Echo et les fleuves bossus
Pleureront ton départ, ta mort et ton absence,
Car ils sentiront bien que vailloit ta présence [1]

PERROT.

Comme la tendre vigne, au joly renouveau,
Laissant épandre en l'air son fueillage nouveau,
Se faict le seul honneur de l'ormeau qu'elle embrasse :
Ou, comme le taureau donne beaucoup de grace
A un petit trouppeau, et la blonde moisson,
Au champ qui estoit nu en la froide saison :
Ainsy, Charlot, ainsy tu estois nostre gloire,
De toy venoit nostre heur : par ton moïen, le Loire
A regorgé de biens : mais puisque le destin
T'a de ce monde osté, nous serons le butin

---

[1] Ce vers ne se trouve pas dans l'édition de 1605.

La proie des tirans qui rien n'ont en pensée [1]
Que voir nostre maison contre bas renversée.

MORET.

Adieu donc tous esbats; adieu tous les plaisirs
Qu'on trouvoit dans les chams; les amoureus Zéphirs
Ont quitté la campagne, et Palès la déesse [2]
N'a lessé, s'en allant, que douleur et détresse.

JANOT.

Las! on ne verra plus sur un roch bien pointu
L'Antre ombrageus et frais de mousse revestu.
On n'oira plus des eaus le doux coulant murmure,
Plus on ne dormira sur la tendre verdure!
Dans les bois chevelus, les volages oiseaus
Ne feront plus l'Amour entre les arbrisseaus.
Les fillettes du Ciel, dans leurs voutes cirées,
Ne remporteront plus les fleurettes sucrées;
Puisque le bon Charlot, qui estoit nostre appuy,
Mourant, n'a rien laissé qu'un eternel ennuy.

---

[1] Édition de 1605 :
La proye des brigands *qui rien n'ont en pensée*

[2] Édition de 1605 :
Ont quitté la campaigne, et la dame Liesse.

PERROT.

Pauvres petits agneaus, qui paissez sous ma garde [1];
Vostre soutien est mort. Il faul bien qu'on regarde [2]
Que le loup affamé sortant à ceste fin
De vostre tendre chair n'assouvisse sa faim.

JANOT [3].

Plus ne verrez icy les deités sacrées [4]
Ainsy qu'elles souloient, s'egaier par les prées;
Des Nymphes le sainct chœur qui mignotoit sous l'eau [5]
Ses cheveus annelez, et, sur le renouveau,

---

[1] Dans l'édition de 1605, ce vers et les trois suivants terminent la pièce.

[2] Édition de 1605 :
Vostre soustien est mort, desormais prenez garde.

[3] Les vers qui suivent se trouvent, dans l'édition de 1605, avant :
Pauvres petits agneaus, etc.

[4] Édition de 1605 :
Plus ne verrez icy les brigades sacrées.

[5] Édition de 1605 :
Ne des Mystes le cœur qui près de ce ruysseau
Soubz la douce faveur du plaisant renouveau,

Au clair du beau croissant caroloit de mesure,
S'enfuira loin d'icy : ceste triste avanture [1]
Leur fait haïr ces lieus; les chams seront desers,
Heritage des lous, des tigres et des Cers.
En memoire de quoy, d'une poignante alesne
J'engraveray ces vers dans l'ecorce d'un chesne :

Charlot, *le grand berger, le favorit des dieus,*
Aiant bien peu vescu, au grand regret de France [2],
Trepassa dans ce champ. Les Nymphes aux beaus yeus
Depuis, n'y ont voulu faire leur demeurance.

Mais ja lon voit au ciel paroitre les flambeaus [3],
Et l'ombre redoublant des montagneus couppeaus
Et de ceste grand tour qui jusques au ciel touche
Montre assez a nos yeus que le soleil se couche.

---

[1] Édition de 1605 :

Tous s'enfuyront d'icy, ceste triste aventure
Les fera departir, les champs seront deserts,

[2] Édition de 1605 :

Ayant trop peu vescu au grand regret de France,
Oppressé de la mort abandonna ces lieux :
Pastoureaux, regrettez a jamais son absence.

[3] Édition de 1605 :

Mais sus, retirons nous, je voy venir la nuict,
Et les astres brillans que la Lune conduict.
L'ombre de ce chasteau, qui près de nous approche,
Montre assez à noz yeux que le soleil se couche.
Sus, deslogeons d'icy, car Charlot n'y est plus
Pour defendre du loup nos esquadrons camus.

Sus, delogeon d'icy : car Charlot n'y est plus
Pour defendre du loup nos esquadrons camuz.

VIII

LE PUIS DE SAINCTE CECILE

Le chant, moteur des cieus, d'un accord inégal
Charmant des dieus puissans et des hommes l'oreille,
Ne doit soufrir sa force et douceur non pareille
Servir à l'entretien de quelque amoureus bal.

Le chant est don des dieus et n'en faudroit user
Sinon pour entonner, au temple de Mémoire,
Des Manes bienheureus les vertus et la gloire,
Gloire qui doit le tams et l'age devancer.

Vous doncque, nourrissons du Dieu Patarean [1],
Qui, d'une douce voix, mignarde et mesurée,
Sur le sourcy jumeau de la roche sacrée
Attirez après vous le peuple Hectorean ;

---

[1] Surnom d'Apollon. Un oracle de ce dieu était à *Patare*, ville de Lycie, où on l'adorait.

Laissez les flèches d'or, la flamme et le carquois
Du petit Archerot, laissez la mignardise
Et les apas sucrez d'une qui martirise
Vostre cueur asservy aux amoureuses lois.

Chantez saincte Cœcile et sa pudicité.
Aussy bien maintenant les Muses Sicelides [1]
Daignent bien se nommer déesses Cœcilides
Car ell'ont dans ce puis leur séjour arresté.

IX

IMITATION

DES VERS D'HORACE

Diffugere nives... etc. [2].....

SOUS *un Zephyre dous, au plus haut des montagnes,*
La nege se dissout, et ja voit on ramer

---

[1] Muses de Sicile. Virgile a dit : *Sicelides Musæ*. Notre poëte a cru évidemment faire un jeu de mots.

[2] HORACE, *Odes*, livre IV, Ode VI. Elle est adressée à Manlius Torquatus :
Diffugere nives: redeunt jam gramina campis, etc...

Le marchant qui rentraine aus humide campagnes
Sa nef, pour traffiquer aus Isles de la mer.

L'agneau porte-toison abandonne l'estable,
Le laboureur, le feu: aussy bien par les chams
On ne voit plus l'hyver tristement effroiable
Enfariner les prez et les vallons panchans.

Venus meine la danse aus raions de la Lune,
Et les trois belles Seurs la suivent de bien près,
Les Nymphes aus beaus yeus s'i trouvent de Fortune
Et ne font toute nuict que danser dans les prez,

Pendant qu'au trou fumeus du roch enfante-flamme
Le bon coquu Vulcan, jour et nuict travaillant,
Souffle un charbon ardent, ou trampe quelque lame,
Ou forge pour son père un foudre groumelant.

Il faut donc maintenant, en saison si plaisante,
Il faut se couronner d'un meurthe beau et verd
Ou bien de quelque fleur heureusement naissante
Sur le tapis d'un pré qui en soit tout couvert.

Il faut, parmy l'espais des forests ombrageuses,
Faire un beau sacrifice au chevre-pié Faunus:
Soit qu'il vueille un petit des brigades laineuses,
Soit qu'il vueille un chevreau qui court aus prez connus.

La mort dont la puissance a pas un ne pardonne
Egallement d'un pié frappe aussy tost les lieus
Ou le marbre et l'argent abondamment foisonne
Que la logette ou vit quelque homme souffreteus.

O Sexte, mon amy, la briefveté de vie
Defend a un chacun de faire grand projet ;
Incontinent ton ame, hélas ! sera ravie
Au bourbier d'Achéron a qui tout est subjet.

Quand tu seras la bas, pense, mon amy estre
Ou l'on ne joue poinct, où l'on ne tire au sort
Pour voir qui, au banquet des autres, sera mestre ;
Mon amy, telz ebats se perdent par la mort.

X

AUTRE IMITATION

SUR L'ODE :

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, etc. [1]

J'ay veu Bacchus au front cornu
Dessus une roche ecartée
Enseigner maint chant inconnu
En son eschole frequentée

---

[1] HORACE, *Odes*, liv. II, Ode XVI. *Bacchi laudes.*
Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem (credite posteri), etc...

Des Nimphes et des dieus des bois
Qui pretoient l'oreille a sa vois :

Evoé, j'en tremble de peur,
Mon ame, de ce Dieu remplie,
Ensemble rit et a fraieur.
Pardonne moy, o sainct Evie,
Pardonne moy, dieu redouté,
Dieu qui tout le monde a donté.

Or m'est-il permis de parler
Des femmes et de la fontaine
Ou le vin commence a couler :
De celle qui de laict est pleine,
Et du miel qu'on voit, en ces lieus,
Peu à peu choir des chesnes vieus.

Or m'est-il permis de chanter
La couronne de sa metresse [1]
Et Penthé qu'il fit ecarter [2]
Par une mère vengeresse.

---

[1] Ariane. Bacchus mit dans le ciel une couronne d'étoiles qu'il lui avait donnée.

[2] Penthée, fils et successeur d'Échion, roi de Thèbes, célèbre par l'opposition frénétique qu'il fit à Bacchus et à son culte. Le dieu usa en vain tous ses efforts. Penthée périt de la mort la plus affreuse, égorgé par sa mère Agavé et ses deux tantes, qui, aveuglées par Bacchus, le mirent en lambeaux en le prenant pour un lion. Probablement il avait défendu l'entrée de la vigne dans ses États et excité un soulèvement qui lui valut la mort.

Lycurgue aussy qui fut puny [1]
Pour l'avoir de Thrace banny,

C'est toy, Bacchus, qui as donté
Les torrens de la mer sallée,
Qui lie en un roch écarté
La chevelure tortillée
De tes prêtreses, dont le crin
S'horrible d'un nœu serpentin.

Toy mesme, quand les Géans forts
Au ciel dressèrent leur eschelle;
A force tu chassas dehors
Rœcus, et sa trouppe rebelle [2].
Aussy avois-tu, pour ce fait,
La peau d'un grand lion desfait.

Combien que tu semblois meilleur
Aus danses que non point aus armes,
Si acquis-tu au ciel l'honneur
De n'estre point lache aus alarmes,
Ne moins propre aussy quand la paix
A de Mars etuyé les traits.

Cerbere, chien des lieus d'en bas,
Vit ton front a la belle corne ;
Si tost que le chien sent tes pas,
Tout soudain devers toy se torne

---

[1] Lycurgue, roi de Thrace, croyant couper les vignes, tua son fils et se coupa les jambes.
[2] Géant tué par Bacchus.

De plus pres s'estant approché,
Tes piez de sa langue a leché.

XI

SONNET

PRIÈRE AU VENT

AQUILON, *chasse-nue, horreur de la Scythie,*
Dont le moindre soufler renverse contre bas
D'un navire puissant les voiles et les mâts,
Et des chasteaus dorez la plus haute partie.

Pour un peu, Aquilon, soit ta force amortie
C'est l'heure de dormir ; va prendre tes ebats,
Retourne en ton palais, et dors entre les bras,
Entre les bras aimez de la belle Orithie.

Va, mon cher Aquilon, favorise moy tant:
Si je ne suis trompé, tu dois estre contant
Que depuis quatre jours icy haut tu te loge?

Si tu ne veus cesser, assaille un autre lieu,
Ce ne sera jamais honneur a un grand Dieu
D'avoir renversé bas une si foible loge.

XII

L'AGE D'OR

Quand icy-bas le bon Père Saturne
Tenoit la terre et les eaus de Neptune,
Le laboureur ne cultivoit les chams
D'un soc aigu : car sans coutres tranchans
L'épy doré, la vigne non taillée
Se meurissoit au bas d'une vallée.
Le long ruisseau, d'un cours argentelet,
Faiser rider la blancheur de son laict.
Sans peur des rois ou des lois rigoureuses
Chacun suivoit les vertus genereuses.
L'on n'avoit lors, pour courir sur la mer,
Cié le pin. La ville, sans fermer,
Ne craignoit point les subites alarmes :
Car le cousteau, la salade et les armes,
Et les fossez etoient hors de saison.
Chacun, content de sa propre maison,
Passoit en paix le reste de son age.
Mesme le champ, exent du labourage,
N'avoit le sein par le soc detranché.
L'or n'estoit poinct des hommes recherché;
Chacun, content des herbes rencontrées,
Sans travailler, aus plaines bienheurées

Cueilloit pour soy le beau fruit des fraisiers,
Ce qu'apportoient les apres arboisiers,
Le corneillier et la plante ancienne
Que Juppiter reconnoissoit pour sienne.
Les dous Zephirs plaisamment evantoient
Les blanches fleurs qui, sans graine, naissoient.
D'un chesne mol degouloit sans contrainte
Le miel sucré que l'homme, exent de crainte,
Mangeoit aus bois, ne sentant en son cueur
D'un soin amer la venimeuse aigreur.

XIII

LA BIENVENUE D'HENRI III

ROY DE FRANCE ET DE POLOIGNE [1]

LA FRANCE PARLE.

HEUREUS, *trois fois le jour, heureuse la lumière*
Du clair-voyant soleil qui, de l'eau marinière,

---

[1] Quelques mois après la prise de possession du royaume de Pologne, ce prince, ayant appris la nouvelle de la mort de Charles IX, son frère, partit

Retira ses chevaus eclarcissant les cieus
Pour a son aise voir le cher mignon des dieus
Retourner triomphant des terres ou la glace
Plus des deux parts de l'an se voit dessus la place.

---

secrètement de Pologne, revint en France par l'Autriche et par Venise et fut sacré et couronné à Reims par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575, à pareil jour qu'il avait été couronné roi de Pologne.

Dans un article sur Claude de Morenne, publié dans les *Archives du Bibliophile*, du mois d'août 1862, nous lisons que cette pièce se trouve dans le volume des *Poésies de de Morenne*, imprimé à Paris en 1605, chez Bertault. Nous avons eu ce volume entre les mains, et cette pièce ne s'y trouve pas. On a dit qu'elle avait également servi à chanter le couronnement d'Henri IV. Si elle a servi pour cette cérémonie, elle peut avoir été publiée, en 1595, dans l'opuscule que nous citons dans la préface, mais que nous n'avons pu découvrir ni à la Bibliothèque Impériale, ni ailleurs. Ce que nous affirmons, c'est qu'elle ne se trouve pas dans le volume de 1605. Nous croyons, du reste, que plusieurs autres erreurs se sont glissées dans cet article, si spirituel au reste et si bien pensé. Dans tous les cas, comme cette pièce aurait nécessairement reçu des modifications pour être appliquée au couronnement d'Henri IV, nous croyons intéressant de la publier telle qu'elle se trouve dans le manuscrit.

Sus doncque, mes enfans, foulez d'un pié gaillard
La fleur naissante au bord d'un ruisseau babillard.
Qu'au retour desiré d'un si belliqueus prince
On voye en doux esbats se tourner la province ;
Encor tousjours l'hyver aus cheveus argentez
Ne tond les arbrisseaus : et les vents depitez
Ne delachent tousjours leur colère enragée
Sur les replis voutez de la grand mer Aegée.
Après les vents hydeus et l'orage des eaus,
De mille belles fleurs s'emaillent les rameaus :
Et, sous un beau serain, de toutes parts, la terre
De son sein plantureus la verdure desserre,
Tellement qu'on ne voit, dessous les cieus ardans,
Rien qui ne preigne fin par la course des ans.
Aussy en ce beau jour, toy, peuple que Fortune
Jalouse, tant de fois a comblé d'infortune,
Qui, frappant ta poitrine, et regardant les cieus,
Faisois couler a bas un fleuve de tes yeux,
Metz fin a tes douleurs, et, sautelant de joie,
Recoy celuy que Dieu à la France renvoye.

C'est luy, peuple, c'est luy, qui, nourrissant son cueur
Du louable desir d'un immortel honneur,
Ombragera son front de mille branches vertes
Aiant de tout ce Rond les terres decouvertes,
Ou, selon le destin, mille et mille citez
Par force serviront aus François indontez.

Ceux qu'œillade Phebus d'une flamme nouvelle
Embelissant l'azur de la voute immortelle,

Et ceux où, vers le soir, il ferme son bel œil,
Sous les pavots sorciers d'un paresseus sommeil;
Ceus que l'Ourse regarde, et qui leur soif étanchent
Des eaus qui, par la Dace, abondamment s'epanchent;
Ceus que va bien heurant le fleuve impetueus
Qui pousse par sept huis ses reflots tortueus;
Ces peuples surmontez par le fer de sa lance,
Se tiendront bienheureus d'estre adjoints à la France,
Et voir que leur vainqueur ses terres accroissant
D'un heur coulé des cieus remplisse le Croissant.

Et comme on vit jadis le monarque Alexandre,
Alors qu'un poil doré commençoit à s'étandre
Sur l'yvoire poly de son visage blanc,
Prendre la lance au poing et se ceindre le flanc
D'un glaive qui devoit, de sa pointe dentée,
Enjoncher d'ennemis la plaine ensanglantée;
Ainsi nostre Alexandre et nostre Hector François,
Ne dementant en rien la race des Valois,
En l'Apvril de ses ans, en sa tendre jeunesse,
Doit aller conquester, d'une pronte alegresse,
Les pays estrangers qui seront trop heureus
D'avoir pour leur vainqueur un roy si genereus.
Le Mosch enflé d'orgueil et l'infame Tartare,
Depouillé qu'ils auront leur cruauté barbare,
D'eus mesmes, quelque jour, luy courberont le chef
Ou sur eux aviendra quelque estrange mechef.
Comme le vent qui soufle au milieu d'un boccage
Pardonne à l'arbrisseau qui ploye son fueillage
Et, d'un effort horrible, enleve jusqu'aus cieus
D'un chesne grand et fort le branchage noueus :

Le bois en retentit, et des rives bruiantes
Tressaillent tout d'un coup les plaines ondoiantes,
Ainsy l'humble pays aura toute faveur
Et telle qu'il voudra de son noble vainqueur.
Mais du traistre obstiné la brigade mechante
Sentira de combien sa colère est pesante.

Il m'est advis desja que cent mille soudars
Font aus ventz ondoier leurs riches estandars.
Le canon elançant son ensouffré tonnerre
Fait trembler le rivage et la voisine terre.
Une noire vapeur derobbe de nos yeux
Le jour et le soleil recellé dans les cieus:
Dessous le brave effort d'un effrayant alarme,
Le gendarme echauffé se presente au gendarme,
Mettant pié contre pié, cheval contre cheval,
Boulet contre boulet, travail contre travail.

Or, comme le dieu Mars, dans la guerrière Thrace.
Ebranlant son bouclier d'un' effroiable audace,
Debride ses chevaus qui, legers comme vant,
S'elancent dans la plaine où le soldat suant,
Au pris de tout son sang, une victoire achette,
La Fraude tromperesse et l'Ire qui se jette
Parmy les escadrons, compagnes du dieu Mars,
Font reprendre courage aus trouppes des soudars :
Ainsi ce prince, armé de flamboiantes armes,
S'élançant au milieu des ennemis gensdarmes,
Doit faire, sous les piez de ses legers chevaus,
Trembler toute la plaine au plus fort des assaus.

Le faucheur altéré, d'une faux dentelée,
Ne renverse, en esté, dans la plaine brulée,
Tant de jaunes moissons qui cheent contre-bas,
Que d'ennemis seront delivrez au trespas
Par le tranchant aigu de sa vaillante espée,
Dans le sang des mutins mille fois détrampée.
Quelque part qu'il ira, d'un chacun redouté
Pour sa force guerrière et son cueur indonté,
Le camp luy fera place et, se tournant arrière,
Craindra les coups mortels de sa lance guerrière
Plus qu'on ne craint le loup qui, aspre et ravissant,
Se rue dans l'espais d'un trouppeau frémissant,
Ou le lion cruel qui brosse de furie
Les desers perilleus de la seche Lybie,
Pour enfin renverser son ennemy meurdry;
Tel au combat sera le magnanime Henry!

Muses, qui prodiguez a vos mignons la grace
De suivre, en escrivant, des vieus pœtes la trace,
Que n'avez vous remply ma bouche de cest'eau
Qui acouche ses flots sur le double couppeau?
Et toy, fils de Latone a la tresse dorée,
Que ne m'as-tu donné ta guiterre sacrée
Pour planter dans les cieus, par un rare sçavoir,
Les plus grandes vertus qu'un homme puisse avoir,
Justice et piété, dont la source féconde
Se nourrit dans le cueur du plus grand roy du monde.
Si tu m'eusse, Apollon, de tant favorisé,
Je l'eusse tellement en mes carmes prisé,
Qu'un jour on eust ouy, depuis le flot du Loire
Jusqu'au Nil limoneus, le renom et la gloire

Qu'il acquiert par sa force et sa sainte Equité.
Et toutesfois, encor que mon vers mal chanté
Ne soit outil idoine a graver sa louange,
Si est-ce que, forçant Nature qui m'estrange
Du verger d'Helicon, brusquement j'ourdiray
Un vers qu'à mon pouvoir par luy je finiray.

Aussy, avec le laict, quelque fière lionne
M'auroit au cueur versé la cruauté félonne,
Et dedans l'estomac, au lieu d'un cueur de chair,
On diroit que j'aurois la durté d'un rocher,
Si je n'aymois ce Roy que ja l'honneur enflamme
De voir vangé du feu le chasteau de Pergame,
Et qui, après avoir, d'une vaillante main,
Renversé le pays du barbare inhumain
Qui, plus que son honneur, cherissoit la discorde,
Doit joindre ce grand Tout du lien de Concorde,
Et, deferrant nos cueurs, rappeler la vertu,
Qui, reyne, bannira le vice combatu.

Ha, tutrice des Rois, tu nous viendras apprendre
Que, pour justement croire, il faut le chemin prendre
Qui les hommes conduit à la félicité.
Qu'il faut fuir procès, querelle, iniquité;
Avoir emprainte au cueur la loy sainte et humaine
Pour l'amour de vertu non pour fuir la peine;
Qu'il ne faut avoir soin de l'or ny de l'argent,
Et pour quelque beau don condamner l'innocent.
Tousjours est dangereus le peché d'Avarice
Qui entretient le monde en sa vieille malice.

Ores quand la vertu aura, pour un jamais,
Icy bas asseuré sa demeure aus palais
Des Roys et grans seigneurs, la sanglante Bellonne,
Et Mars porte-boucler, d'une rage félonne,
Ne pourront cy après rompre ou bouleverser
Les tours et les chasteaus qu'ils voudroient renverser;
On ne verra jamais un trouppeau de gens-darmes
Au sang de l'ennemi faire baigner ses armes,
Et la Seine et le Loir ne verront en leurs eaus
Couler de nostre sang les empourprez ruisseaus.
Dedans le morion, selon la destinée,
Y puisse ourdir ses reths la sogneuse araignée.
Dans le cueur d'un chacun sejourne la pitié,
La bonté, la douceur, la foy et l'Amitié.
Qu'on puisse voir plutost la mer pleine d'étoilles,
La forest de poissons, et l'Olympe de voiles,
Que noz soldats vaillans trainez en lieus divers,
Rallumer la discorde; et, troublans l'Univers,
Faire dessus leurs dos craqueter la cuirasse.
Un' eternelle paix doit confiner en Thrace
Le dieu qui, par flambeaus et par glaives tranchans,
Egalle les citez et les palais aus chams.

On verra lors aus bois et aus vergers de France
Les Nimphes a l'œil brun planter leur demeurance,
Et le gay patoureau seurement approcher
L'ombrage noir-espais d'un boccageus rocher.

O que vueillent les dieus jusqu'en cest heureus age
Ne me faire eprouver des trois Parques la rage!

Et me donner autant de grace et de sçavoir
Qu'il faudra pour vanter sa force et son pouvoir !
Le charmeur Tracien et Line, grand poète,
Pourroient bien lors quitter, au son de ma trompette,
Aiant d'un feu divin le courage echauffé,
Et voiant ce grand roy qui aura trionphé
Du Mosch audacieus et du Scythe rebelle.
J'invoqueray le nom de la Muse immortelle,
Afin de luy bastir un plus riche tombeau
Que ne fit Artémise, en son tourment nouveau,
Au Mausole inhumé, tombeau qui onc en poudre
N'aura peur de se voir par vieillesse dissoudre.

Cependant que le ciel et la terre et les eaus,
Les rives, les rochers, les arbres, les oiseaus,
Temoignent nostre joie, et que le beau rivage
Ait le sein bigarré d'un verdoiant fleurage ;
Que les trouppeaus d'Hybla, les mouchettes a miel
Se paissent a lons trais de la sueur du ciel,
Que Zephire baisant, d'une bouche gloutonne,
Les couraus jumelets de Flore, sa mignonne,
Face rire les chams et acroître les jours
Pour mieus entretenir le jeu de ses amours.
Que du ciel azuré s'ecoule, goutte à goutte,
La manne Hymettienne, ainsi qu'elle degoutte
Aus petits pavillons des mouches pille-fleurs.
Qu'un nuage, engrossé d'Hybleannes douceurs,
Face icy-bas espandre un fleuve d'eau musquée ;
Que de l'Aube aus beaus doigts, la flamme perruquée,
Sans rouille, a ce jourd'huy soit dans le ciel serain,
Le Soleil attellant ses chevaus pié d'airain.

Avance, belle Nymphe, avance la carrière,
Et, chassant devant toy l'argentine lumière
Du Croissant qui versoit sur noz yeus le sommeil,
Laisse reluire aus cieus le rayon de ton œil ;
Non pour voir dans les bois ton malheureus Cephale
Soupirer pour la mort de son espouse palle,
Mais pour voir nostre Roy, le seul mignon des dieus,
En qui s'est escoulé tout le plus beau des cieus.

XIV

LE CHANT DES NYMPHES

Comme *la Lune pallissante,*
Du beau de sa clarté naissante
Fait hontoier dedans les cieus
Mille feus,
Qui n'apparoissent aupres d'elle,
Tant sa lumière est grande et belle,
Non plus que fait un vallon bas
Aupres du rocher dont la crouppe
Servist d'eschelle a ceste trouppe
Qui dressa vers les cieus ses pas ;

Ainsy nostre roy magnanime,
Que Mars heureusement anime,
Eteint de ses predecesseurs
Les honneurs,
Et, gaignant des siens le courage,
Se montre si benin et sage,
Que, pour sa vertu et sa foy,
L'estranger ardemment desire
Entre tous autres, de l'elire
Pour estre subjetz a sa loy.
Donc, soit que le grand œil du monde,
Retirant ses chevaus de l'onde,
Espanche une moisson d'œilletz
Vermeilletz,
Ou bien, soit qu'haletant, il touche
Le bord des eaus où il se couche,
Si ne voit il qu'en l'Univers
Un plus grand roy porte-couronne,
Si ne voit il lieu qui fleuronne
Plus que la France en lauriers vers.

C'est luy qui, sur ces belles rives,
Faict sauteler noz ondes vives,
Qui, sous la douceur du Printams,
Dans les chams,
Fait naitre la fleur aiglantine :
Et, dessous la source argentine
Des eaus, permet que le poisson,
Des fleuves la muette trouppe,
En liberté dehache et couppe
De Thetis l'humide maison.

En faveur de luy chaque année,
L'arondelle estant retournée,
Nous immolerons en ces lieus,
Aus grans Dieus,
Un bœuf à la corne dorée.
Du matin jusqu'a la serée,
Ce jour là, le patre dansant
Dessus l'herbette verte nette,
Les faicts d'un prince tant honeste
En chansons ira redisant.

XV

SOUHAITS

POUR HENRY DE LA CHASTRE

SEIGNEUR DE NANÇAY[1]

LES TROIS GRACES CHANTENT ENSEMBLE.

Célestes Deitez qui gouvernez le monde,
Accordez noz souhaits et comblez de bon heur
Ce petit nourrisson : ennoblissez son cueur,
Et faites qu'en tous biens un si cher filz abonde.

PASITÉE.

Je veus en mes souhaits que la royalle France,
Par sa rare vertu puisse florir encor
Et, sous son bras vainqueur, acroître sa puissance
Jusqu'au Gange qui faict jaunir sa rive d'or.

---

[1] Fils de Gaspard de La Chastre, qui devint plus tard maréchal des camps et armées du Roi, bailli et capitaine du château de Gien, etc., etc.

THALIE.

Je veus que tout le peuple, esbahy de sa grace,
D'un mutuel accord remercie les Dieus
Pour luy avoir donné encor de ceste race
Un seigneur debonnaire, accort et gratieus.

EUPHROSYNE.

Je souhaite qu'Amour garny d'arc et de flèches
Se loge pour jamais sur son front etoillé,
Que sortent de ses yeus mille vives flammèches,
Pour attirer a soy le peuple esmerveillé.

ENSEMBLE.

Celestes Deitez qui gouvernez le monde,
Accordez noz souhaits et comblez de bon heur
Ce petit nourrisson: ennoblissez son cueur
Et faites qu'en tous biens un si cher filz abonde.

PASITÉE.

Comme le vert rameau, issu de la racine,
Croit sous les bras ombreus de l'arbre dont il sort,
Ainsi, sous l'astre doux de ta mere benine,
Puisse quand et le cueur ton corps se rendre fort.

THALIE.

France, aime cest enfant qui en espoir surpasse
Tout ce qu'on en peut dire, et qui est destiné
Pou estre un jour vainqueur de mainte forte place:
Ainsy l'a le trouppeau des Parques ordonné.

EUPHROSYNE.

Puisse il pour un jamais eviter la vieillesse,
Toujours son doux maintien, son propos gratieus
Ressente le printams d'une blonde jeunesse,
Aiant mil doux attraits au rayon de ses yeus.

ENSEMBLE.

Celestes Deitez qui gouvernez le monde,
Accordez noz souhaits et comblez de bon heur
Ce petit nourrisson; ennoblissez son cueur,
Et faites qu'en tous biens un si cher filz abonde.

PASITÉE.

Que de tes levres d'or, Henry, coule sans cesse,
Et le sucre et le miel, afin que tes propos
Puissent charmer les cueurs d'une couronne espesse
Qui doit en écoutant te suivre sans repos.

TALIE.

Comme la fleur d'Amour, la rose blanchissante,
Passe toute verdure en grace et en beauté,
Ainsy tout autre beau et grace bienseante
Par celle d'un Henry puisse estre surmonté!

EUPHROSYNE.

Sur son front gratieus pour jamais apparoisse
D'un fils donné des cieus la grave majesté.
Chacun, en le voiant, incontinent connoisse
Son courage inveincu remply d'humanité.

ENSEMBLE.

Celestes Deilez qui gouvernez le monde,
Accordez noz souhaits, etc.

XVI

EGLOGUE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE JOYEUSE

SOUS LA PERSONNE DE DAMON

JANOT, MORET, TITIRE.

JANOT.

GENTILS *trouppeaus, cependant que Nature*
Remplist les chams de fleurs et de verdure,
Paissez, paissez, et gayes à ce coup
Ne craignez plus la cruauté du loup.
Mon cher Damon, traversant ceste prée,
De telle peste a purgé la contrée.

MORET.

Gentils trouppeaus, dans ce champ tapissé,
Broutez le thim et le treffle entassé.
Vous ne scauriez, mignardes camusettes,
Dans ces patis tant prendre de fleurettes
Qu'en brief l'humeur de la moiteuse nuit
Autant ou plus pour vous n'en ayt produit.

JANOT.

Mais, mon Moret, puisque le tams convie
Les patoureaus a une douce vie,
A l'ombre frais des arbres forestiers
Ou sous l'abry des espineus rosiers,
Enflons, Janot, enflons la chalemie
Qui pend au croc, desja toute moisie.
Car tout le tams que le soldat mutin
Enrichissoit sa maison de butin;
Que la discorde, entre nous allumée,
Desiroit voir la France consommée,
Qui a osé, parmy ces chams icy,
D'une chanson alleger son soucy.
Mais or qu'on voit et aus chams et aus villes
Eteint le feu des discordes civiles,
Et qu'a present le Lion au poil rous
Contre l'aigneau n'enfle plus son courrous,
Moret, dressons nostre chant amiable
Devers celuy qui nous est favorable.

MORET.

Combien de fois j'ay desiré mourir
Quand je voioy tant de soldats courir,
Pillans noz biens, las! sans oser nous plaindre,
Mettant le feu, las! sans l'oser eteindre!
Ha que de maus l'Ambition apporte!
Mais que nous sert d'ouvrir au dueil la porte?
Laissons le mal comme il est envielly
Pour un jamais sous terre ensepvely.
Mieus vaut, Janot, dessous cet aubespine,
Ou de ces hous l'ombrageuse crespine,
Chanter la grace et la vive beauté
Qui est aus yeus de la belle Amalthé!
Et pour celuy qui aura la victoire
J'offre un goblet que, près le bord de Loire,
Me fit Thomet, Thomet, ce grand chevrier,
Des artisans le plus parfait ouvrier.

Un beau trouppeau de Nymphe' aus tresses blondes
S'y trouve peint, qui lave dans les ondes
Le tendre corps du petit Cuisse-né.
Voy comme il a tout le chef couronné
D'un pampre verd et d'un espais lierre,
Penté, forcene et bouillant de colère,
Veut empescher qu'il ne soit respecté
Comme estant plein de la divinité.
Mais vous voyez, a costé, les pretresses
Le demembrer de leurs mains vengeresses.

Icy le lin, la toile et l'instrument
Propre a filer, estrange changement,
Se transfigure en lierre qui, palle,
Couvre le bord d'une rampure egalle.
En souris chauve on voit le cors changé
Des filles dont ce grand Dieu s'est vangé.

Au ventre creus de la tasse profonde
Est une Nymphe a la perruque blonde
Qui prend plaisir a voir le vigneron
Faire vendange, et, tout à l'environ,
Or calfeutrer avec un peu d'etouppes
Les bondons frais, et ore dans les couppes,
Sur le disner verser du vin nouveau
Qui boult encor au fond de son tonneau.

Homme vivant n'y a jamais peu boire,
Si l'auras-tu remportant la victoire.

JANOT.

Pour ton goblet, je gage mon Blaqueau,
Blaqueau, mon chien qui conduit le trouppeau,
Et au logis tout au soir le rameine,
Aussy hardy qu'un brave capitaine.
Quand devant soy il voit cinq ou six lous,
De son collier tout herissé de clous
Il les combat et veut perdre la vie
Si des brebis une seulle est ravie.
Souvent le loup, qui se cuide approcher,
Se sent surpris au plus haut du rocher:

Dedans le sang toute sa gueule ondoie,
Joyeus d'avoir une si chere proye.
Je l'ayme bien : tu l'auras toutesfois
Si mieus que moy tu peus a cette fois,
Sur les pertuis d'une flute inégalle,
En bien chantant imiter la cigalle.
Mais qui pourroit bien dire sans faveur
Qui de nous deux remportera l'honneur?

MORET.

Je voy de loing Titire qui fait paistre
Ses gras trouppeaus; a chanter il est maistre,
Et, qui est plus, j'ose bien tesmoigner
Qu'il ne voudroit son amy espargner
Si pour le moins sa cause estoit inique.
Avançons-nous. Le grand Dieu Arcadique
Ayt soin de toy et de tes gras trouppeaus!
Janot et moy, raffutans noz pipeaus,
Deliberons tout ce jour nous ebattre
Sur noz amours et, paisibles, combattre
A qui pourra d'un accord plus entier
Remanier des Muses le mestier.

TITIRE.

Gentils bergers, mon cueur tressaut de joie
Quand je vous voy, dans ce bois qui verdoye,
Avoir soucy du mestier d'Apollon.
Asseyez-vous; faites respondre Echon
Aus nombres doux de vostre chalumelle.
Icy le pré, de sa tendre mamelle,

Nourrit les fleurs sous l'ombre des ormeaus :
Icy de verd se parent les rameaus ;
Au pié du roch qui fièrement menace
Les cieus voisins, une fontaine jaze,
Dont le bord plein de mille et mille fleurs
Son sein bigarre en autant de couleurs.

Chantez, bergers, de Damon la prouesse,
Damon, l'honneur de toute la noblesse.
C'est luy qui fait qu'aux gazouillis des eaus,
Au doux jargon des babillars oyseaus,
Paisiblement aus bois et aus fleurettes
Contez le jour vos tendres amourettes.
Donc d'un beau chant qui charme tout regret,
Janot commence et puis après Moret,
Suivant le fil de la douce dispute,
Accordera les discors de sa flute ;
Et, cependant, Menalque gardera
Voz gras trouppeaus qu'aus chams il conduira.

JANOT.

Tout est remply du nom de Juppiter,
Il est aus bois, il est aus vertes plaines,
Aus cieus, en l'air, aus taillis, aus fontaines,
Et daigne bien ma prière escouter.

MORET.

Le Chœur Neuvain, en la verte saison,
Ayant tousjours les Nymphes pour compagnes,
A eu le soing de venir aus campagnes
Ouir l'accord de ma douce chanson.

JANOT.

N'ais-je pas veu les Satyres sauter
Au son gaillard de ma docte musette,
Et par les chams ma trouppe camusette
Auprès de moy muette s'arrester?

MORET.

Au point du jour, au midy et au soir,
Je fay danser les Nimphettes mignardes,
Et des Sylvains les bandes trepignardes
Sous le pipeau que j'enfle a mon vouloir.

JANOT.

Que les reflots du Loire au chef grison,
D'un bruit jazard incessamment redisent
Aus chams herbus, aus arbres qui fleurissent
Combien aimé des bergers est Damon.

MORET.

Gentils oiseaus, ne chantez rien aus bois
Que d'un Damon la divine Nature,
Et toy, Zephire, evantant la verdure,
Pour Damon seul accommode ta vois.

JANOT.

Nymphes, si onc au son d'un chalumeau
Dedans ces prez j'ai guidé vostre danse,
Pour luy, qui est nostre seulle espérance,
Cueillez de fleurs un thresor riche et beau.

MORET.

Desja Naïs a, dedans ce vallon,
Mille fleurs pris qu'aus Nymphes ell' envoye
Pour les lier d'un petit fil de soye
Comme je croy tout se fait pour Damon.

JANOT.

Ou va courir mon grand bouc adiré
Laissant ainsy mes poures brebiettes?
Si je vay là! doncque ses amourettes
L'ont eu tantost de ce lieu retiré.

MORET.

Garde, mon chien, garde bien que le loup,
Sortant du bois tout eschauffé de rage,
A mes brebis ne face quelque outrage.
Donc surveillant prens y garde a ce coup.

JANOT.

Qu'en la faveur de Damon, le berger,
On puisse voir les forets chevelues
Refrizoter leurs tresses crespelues
S'il veut venir avec nous se loger.

MORET.

Dedans ces prez qu'on voye les ruisseaus
Blanchir de lait, et, du haut d'une roche,
Couler le miel, puisque Damon s'approche
Du faible tect des pauvres patoureaus.

JANOT.

Vien donc, mon Pan, vien loger avec nous.
Tousjours icy le patoureau sommeille
Sur les gazons de l'herbe qui s'emeille ;
Tousjours icy nous avons le miel roux.

MORET.

Hante, Pallas, tes villes si tu veus;
Quant est de moy, j'ay surtout agréable
Le champ herbu et l'horreur amiable
D'un bois frizant le verd de ses cheveus.

JANOT.

Icy Diane et ses divines seurs
Chassent le cerf et la biche legère;
Icy, au soir, mainte belle bergère
En carolant foule l'email des fleurs.

MORET.

L'enfant Troien, Pâris le damoiseau,
Le beau Narcis a la levre dorée,
Et mesme Adon, l'ame de Citherée,
A eu cy-bas le nom de patoureau.

JANOT.

Chauve le bois ne puisse devenir,
Mais au contraire avoir un beau fueillage,
Pour refrechir, a son espais ombrage,
Nostre Damon, s'il vouloit y venir.

MORET.

En sa faveur Bacchus, aiant pitié
Du vigneron, remplisse mainte tonne :
Et que le fruit, en la saison d'Automne,
A sa venue augmente de moitié.

JANOT.

Pommone puisse ensaffraner ses fruits
Et en remplir du laboureur la grange,
En mesme tamps, d'une riche vendange
Puisse Damon faire escumer ses muis.

MORET.

Puisse il avoir arbres plains de douceurs
Dont le beau fruit heureusement meurisse,
Et, meurissant, d'aussy fin or jaunisse
Que les pommiers des Hesperides Seurs.

TITIRE.

C'est un plaisir que d'ouïr la cigalle
Au mois d'Avril, et la musique égalle
D'un rossignol, qui, parmy les ormeaus,
Se pleint du feu des amoureus flambeaus;
Bien doux le bruit et le caquet de l'onde,
Et la chanson d'Amarylle la blonde;
Mais ce n'est rien au parangon du chant
Dont avez fait retentir ce beau champ.

Chacun de vous, de sa flute accordée,
Peut arrester la vague débordée
Des grandes eaus et les rocs emouvoir.
Soyez amis et à vostre pouvoir,
Faites redire aus forests ombrageuses,
Aus chams fleuris, aus roches sourcilleuses,
Le sainct renom de cil qui a donté
Des lous fuiars le trouppeau ecarté.

Or toy, Moret, puisqu'un l'autre ne passe,
Pren moy le chien; Janot aura la tasse.
Sus, levons nous; l'ombrage trop espais,
Le plus souvent, aus chantres est mauvais;
L'ombre odorant du genièvre sauvage
Nuire nous peut, aussy bien qu'au fruitage.
Allez, trouppeaus, allez a la maison
Et r'apportez du laitage a foison.

XVII

SONNET

SUR LA MORT DE ODET TURNÈBE

Quand le père des dieux, contre nous depité,
Commande qu'Alecton aus tresses serpentines
Par villes et citez, contre sa loy mutines [2],
Face craquer son fouet, de meurtre ensanglanté,

On voit qu'un peu devant, tant grande est sa bonté,
Il emporte les bons et leurs ames divines [3],
Laissant en ce bas lieu celles qui, trop malines,
Sentiront la rigueur de sa sévérité.

---

[1] Ce sonnet a servi à déplorer la mort de deux personnes. Dans l'édition de 1605, de Morenne pleure, dans ces vers, la perte de Jacques Mangot, mort en 1587; dans le manuscrit, celle de Turnèbe. Ce Jacques Mangot était avocat au Parlement. L'Etoile, dans ses *Mémoires*, dit qu'il mourut le 9 juillet 1587 et ajoute qu'il fut nommé *la perle du palais à cause de sa singulière probité et rare doctrine*.

[2] Édition de 1605 :
Renverse les citez contre sa loy mutines
Par feu, guerre, famine ou quelqu'air empesté.

[3] Édition de 1605 :
Les bons du monde il oste et leurs ames divines.

Donc, France, tu dois bien a present fondre en larmes [1],
Attendant chaque jour de bien piteus alarmes,
Puisque tu voy Turnèbe icy mort étandu [2].

Il estoit vertueus, il estoit docte et sage :
Toutes fois il est mort bien avant le tams deu.
Ou la règle est bien fausse, ou c'est mauvais présage.

XVIII

LE PRINTAMS

CHANSON

NYMPHES *qui, sous le cristal*
Des fontaines doux-coulantes,
Mignotez l'or inégal
De vos tresses blondoiantes ;

---

[1] Édition de 1605 :
Donc France, tu dois bien pleurs et souspirs espandre
Et quelque grand mal'heur de jour a autre attendre.

[2] Édition de 1605 :
Puisque tu vois Mangot, icy mort estendu.
Il estoit vertueux, juste, dévot et sage.

Toy, Diane au carquois d'or,
Et vous, Seurs pleines de grace,
Qui fuiez Venus, encor
Qu'elle vous suive a la trace;

Toy, courrière aus doigts polis,
Qui, chassant la nuit tardive,
Sème d'œilletz et de lis
Les mons, les prez et la rive;

Vous, volages oisillons,
Qui, libres de facherie,
Ebranlez vos ailerons
Sur les fleurs de la prairie:

Voyez tous le renouveau,
Voyez Printine la blanche
Qui sème un thresor nouveau
De thin verd et de parvanche.

Ja les vens mignardelets,
D'une douce et fresche haleine,
Font naître fruits verdelets
Qui paroissent dans la plaine.

Et si tost le clair flambeau
Du Soleil qui se reveille
Ne sort du gouffre de l'eau,
Poursuivant l'Aube vermeille,

Que le bouton gratieus
De la rose peu durante,
Etend les plis précieus
De sa robbe bien-flairante.

Juppin, pour ensemencer
Le sein de Junon la belle,
Fait tant d'eau cy bas verser
Que grosse en est sa mammelle.

Nature, dans les herbis,
Planturcusement féconde,
Pousse les arbres fleuris
Et le cours begue de l'onde.

Cependant le rossignol,
Dans la forest qui verdoie,
Sur un rameau doux et mol
Aus Zephirs conte sa joie.

Et Venus pour un Adon,
Dans les vergers d'Amatonte,
Sent le feu de Cupidon
Qui peu a peu la surmonte.

Ce garson porte-carquois
Ça et la ses feus elance,
Faisant courber sous ses lois
Des dieus mesme la puissance ;

Les ciloïens des forests,
Des oiseaus la trouppe ailée,
Sent bien les rigoureus traitz
De sa flèche enfiellée.

Le berger, non moins gaillard,
Chante et en chantant amuse,
Prez d'un ruisseau babillard,
Sa trouppelette camuse.

Les bergères, en un rond,
Par les prez meinent la danse :
Cependant les maris sont
Ententifs a la cadance.

Helas que les dieus amis,
Comme en la première année,
N'ont ils encore permis,
Par fatale destinée,

Que sans aucun sentiment
De l'hyver qui nous menace,
Nous visions incessamment
De verdeur rire la place?

Las! nostre salle peché,
Las! nostre faute commune
Est cause que Dieu, faché,
De telz maus nous infortune.

XIX

LE NAUTONNIER DESESPÉRÉ

La femme de Titon, la paupière mi-close,
Ouvroit des cieus riants la barrière déclose
Et de perles semoit tous les lieus d'alentour;
Les peuples emplumez soudain, avec le jour,
Commençoient à conter leur amoureuse flamme
Aus Faunes chevre-piez qu'un feu pareil enflamme;
La rose, sous les rais du Soleil nouveau-né,
Decouvroit a longs plis le coural boutonné
De son chef flamboiant dessus la verte espine,
Quand Moret, le nocher qu'un cruel soucy mine,
En sursaut se leva et chassa de ses yeux
Le charme languissant du sommeil ocieus.

Le jour, de vray, commence et aussy fait sa peine,
Peine dont il se plaint, étendu sur l'areine
Comme le cigne blanc qu'un traitre assassineur
De son dard empenné a frappé droit au cueur.
Au lieu de calfeutrer sa navire percée,
Au lieu de s'egayer sur l'onde traversée,
Ou prendre au fil trompeur d'un friand hameçon,
Pour nourrir ses enfans, le peu sage poisson,
Miserable qu'il est, depuis la matinée
Jusqu'au serain moiteus de la nuict retournée,

Il raconte aus Tritons, aus trouppeaus ecaillez,
Aus fleuves escumeus, aus ruisseaus emaillez,
Le soucy qui, gravé dans le roch de son ame,
Fait que, baignant en pleurs, ces propos il entame :

Père Saturnien, qui porte dans la main
Un sceptre a trois fourchons, quel malheur inhumain
Ce jourd'huy vient fouler toute l'humaine race?
D'ou vient qu'un mal suit l'autre et qu'aucun jour ne passe
Sans ramener au monde une moisson de maus?
Je croy qu'au plus profond de l'abime des eaus
Tant de poissons muetz de ça, de la, ne nouent
Que de malheureus soins de jour en jour se jouent
A confire en l'aigreur de ne scay quel soucy
Le courage de l'homme en son mal endurcy.
Quinze fois dans les cieus la pallissante amie
De celuy qui repose au rocher de Latmie
A mis fin a son cours sans voir que les malheurs
Aient donné relache au ruisseau de noz pleurs.

N'ais-je pas veu naguiere un trouppeau de gendarmes
Dessus leur dos courbé faire craquer les armes
Et, pour un vain espoir, ensanglanter la mer,
Pendant que le Dieu Mars tachoit de consommer
De l'un et l'autre camp la puissance affoiblie?
N'ais-je pas veu noz chefs, epoins de la follie,
De la rage de Mars, se combattre en façon
Qu'on voit, aus champs d'Afrique, un sauvage lion
Qui a d'un trait pointu la poitrine blessée,
Alors, fumant, muglant, a criniere herissée,

D'un courage orgueilleus prendre, rompre et briser
Le dard que le larron luy vouloit elancer?

O saintes Deitez, o chastes Nereïdes,
Qui vous a fait sortir des campagnes humides,
Sinon le fier soldat qui, courant sur le dos
De la vieille Thétis, troubla vostre repos?
J'ay veu que quand Eol, dans sa prison serrée
A bride retenoit les frères de Borée,
Et que tant seullement les beaus mignons Zephirs
Faisoient froncer les eaus de leurs tiedes soupirs,
Vous cleviez la teste, et, sortant hors de l'onde,
Après avoir noué vostre perruque blonde,
En rond, dessus les eaus, commenciez a danser
Et dansant, maint ruisseau, maint fleuve traverser.
Cependant a plain son la gentille mouette
Chantoit dez le matin jusqu'à la nuit muette:
On voioit les dauphins alaigres sauteler,
Et les oiseaus marins en jazant fendre l'air.

Mais or que j'apperçoy que ce marin repaire
Est plus qu'un bois desert horrible et solitaire,
Je connoy que les Dieus, fachez, ont dessur nous
Versé et renversé le fiel de leurs courrous.
Je ne voy plus au ciel qu'un lon-sifflant orage,
Un vent, un tourbillon, un eclair, un nuage,
Un feu que Juppiter elance de là haut
Sur la nef qui, craignant quelque périlleus saut,
A la mercy des vents ça et là se revire.
Et bien, que le patron d'une telle navire

Soit expert a prevoir le danger qui le suit,
Et seurement scavoir quelle estoille reluit,
S'elle ramenera la tempeste et la pluye
Ou le serain flambeau qui les nües etuye,
Si est-il en danger de voir, au dam des siens,
Tomber au fond des eaus le plus beau de ses biens.

Ha, nochers, je vous plains, vous, nochez, que fortune
Tourmente d'autant plus que la mort importune
Legerement poursuit votre nef que les cieus
Delivrent aux abbois du core pluvieus.
Je vous pry' quelle peur, quand les venteuses nües
Oragent sur les nefs dedans l'air suspendues :
Que le vent brise-nef fait sourdir un grand bruit,
Que les eaus et le ciel sont couvers d'une nuit,
Que le trait de Vulcain piroüettant, foudroie
La nef et le forçat qui, aveuglé, se noye.

Celuy portoit au cueur un chesne ou un rocher,
Fils d'un lion cruel, qui, devenu nocher,
Osa fendre la mer d'une legere rame,
Ecorté fausement du desir qui l'enflamme
D'aller voir quel soleil reluit aus autres lieus.
Les Nymphes, les Tritons et tous les autres Dieus
Eurent le cueur glacé quand ilz virent la hune
Et le mast assemblez pour aller voir Neptune.
Et, depuis ce tams-la, couvants au fond du cueur
Contre les nautonniers une griefve rancueur,
Permirent que le vent, parmy les eaus profondes,
Incessamment battit leurs pouppes vagabondes.

Or donc puisque les Dieus, contre nouz depilez.
Ont versé des malheurs les vaisseaus eventez

Adieu, Tritons hydeus, adieu, vieilles Phorcides,
Adieu, rochers hautains, et vous, eaus homicides!
Adieu lune, adieu retz, adieu moites maisons,
Adieu Nymphes des eaus, adieu muets poissons !
Il vaut mieus vivre pauvre et demeurer en terre
Que foisonner en biens et naviger grand erre.

XX

EPITAPHE

DE MONSIEUR BUDÉE

MAISTRE DES REQUESTES ET CONSEILLER DU ROY

L'OMBRE PARLE

Qu'aucun *amy, après mon dernier jour* [1],
Sur ce tombeau ne face long séjour,

---

[1] Dans l'édition de 1605. cette Épitaphe est attribuée au poète Ennius :

Nemo me lacrymis, etc

Pleurant d'autant que la parque meurtrière [1]
Prive mes yeus d'une douce lumière;
Pourquoy cela? Dedans les doctes cueurs
Sont engravez mes faits et mes honneurs.

XXI

LES PLAISIRS

DE LA VIE RUSTIQUE

IMITATION DU LATIN D'HORACE:

Beatus ille qui procul negotiis [2].

TROIS *fois bien heureus soit celuy*
Qui, pauvre, mais libre d'ennuy,

---

[1] Édition de 1605 :
Pleurant, criant que la Parque homicide,
M'a faict passer la rive Acherontide;
Pourquoi cela? Je vole encor vivant
Par les discours de tout homme sçavant.

[2] *Epodon liber*, Ode II.

Ainsi que ceus du premier age,
Quitte de debte, avec ses beus,
Va cultivant les chams herbeus,
De ses ancestres l'heritage.

Au bruit d'un enroué clairon
Il ne sent la peur environ.
Ses membres reposez sur l'herbe,
Il ne craint point de se noyer,
Il fuit le trichard plaidoier,
Et des grans la maison superbe.

Mais ou bien tantost aus ormeaus
Il marie les ceps nouveaus,
Ou, a l'ecart d'une vallée,
Va gardant ses trouppeaus mugláns :
Or ente-il des plus heureus plants
Au lieu de la branche avallée.

Puis il va serrer le doux miel,
Que les mouches, filles du ciel,
Luy rendent, gage de sa peine;
Ou quelquefois, s'il a loisir,
Il tond, incroyable plaisir,
De ses brebis la riche laine.

Mais quand l'Esté chaud est changé
En Automne de fruits chargé,
Qu'il est aise, prenant la poire
Sur l'arbre qu'il avoit enté,
Et le raisin qui en beaulé
Retire sur la couleur noire!

Raisin qu'humble et devotieus
Il ne craint d'offrir a ses dieus,
Au Sylvain et au Lampsacide
Qui empeche, de tout costé,
Que quelque larron effronté
N'y jette sa main homicide.

Maintenant, pour passer le tams,
Delivré de soucis cuisans,
Or luy plaira-t-il de s'etandre
Sous l'ombrage d'un chesne vieus,
Et or sur l'email precieus
De la verdure jeune et tendre;

Cependant les flotz sourdoians
S'ecoulent dans les prés rians;
Cependant les oiseaus se plaignent,
Cependant le thin et l'œillet,
Dans le ruisseau mignardelet,
Aus rayons du Soleil se baignent.

Mais quand la negeuse saison
Fait herisser son poil grison,
Ou il pousse dans les cordages
Les sangliers poursuivis des chiens,
Ou il tend des petits liens
Pour prendre la grive aus boccages!

Hé qui, entre tant de travaus,
Se pourroit souvenir des maus
Que ce petit garson nous brasse?
Que si encore d'autre part

La femme veut avoir esgard
Au maintien de sa belle race.

Telle que celle d'un Sabin
Ou d'un Apule qui, soudain [1],
A courir ne trouve son mêtre,
Au retour de son mary las
Elle avancera des eclas
Pour après le feu dedans mettre.

Puis, enfermant ses gras trouppeaus,
De laict remplira ses vaisseaus
Pour l'entretien de son mesnage :
Cela fait, ira droit au vin,
Après cueillira de sa main
Les herbes de son jardinage.

Le conchil, le friand turbot,
Ou le Denté, si quelque flot
Que le vent ça et là manie
Nous en poussoit jusques icy,
N'entre point dans moy, n'y aussy
Le bon Francolin d'Yonie.

De ces viandes le désir
Ne scauroit mon ame saisir
Ainsy que les olives palles
Cueillies d'un huilleus rameau,

---

[1] Les mœurs des Sabins et des Apuliens étaient exemplaires.

L'ozeille, la mauve et l'agneau
Occis aus festes Terminalles[1].

Entre ces metz plus gratieus
Que le Nectar delicieus,
Quel plaisir, voiant de sa table
Un trouppeau de jeunes brebis
Qui, retournant des gras herbis,
Va de soy mesme dans l'estable?

D'entrevoir les taureaus lassez
Trainer de leurs cols abaissez
Les charrues ja tournoiantes?
Et de ses chambrières les filz
Qui contre le feu sont assis
Entre les landes flamboiantes.

---

[1] Les Terminales, fête du dieu Terme, se faisaient le 7 des calendes de mars, c'est-à-dire le 23 février: on immolait ordinairement des agneaux.

XXII

LE TOMBEAU

DE CHARLES DE LORRAINE, CARDINAL

FRANCE, si quelquefois on a veu de tes yeux,
Ainsy que d'un ruisseau qui s'ecoule en deus lieus,
Sortir les grosses pleurs pour la mort trop soudaine
De quelque bon seigneur qui, d'un' ame hautaine [1],
Avant que d'estre enclos au destiné tombeau,
Soutenoit de son Roy la charge et le fardeau [2] *:*
Or, France, peus-tu bien, d'une main violante,
Arracher les beaus nœus de ta tresse sanglante!
Tu peus bien fondre en pleurs et soupirer celuy
Qui, pour te voir si grande, a tant souffert d'ennuy.

C'est Charles, ce grand prince a qui ceus de Lorraine [3]
Doivent l'avancement de leur maison qui règne,

---

[1] Édition de 1605 :
De quelque grand seigneur qui, d'une ame hautaine.

[2] Édition de 1605 :
Des affaires d'Estat soustenoit le fardeau.

[3] Édition de 1605 :
C'est Charles, ce grand prince, ornement de la France,
Colomne de la foy et des bons l'espérance.

Si au moins c'est regner que florir en vertu [1]
Après avoir par fer et conseil abbatu
Le meurtrier qui couvoit, au fond de sa pensée,
Des princes et des Roys la perte commencée.

Ha Dieu! Quel crevecueur! Quels soupirs! Quelles pleurs!
De se voir depouillé de tant de bons seigneurs!
Helas! si tost mourir pour avoir pris la peine
De perdre et renverser l'ennemy sur l'areine!

Charles, si ton esprit, sans tant se travailler,
Eust voulu seullement de ton bien se mesler
Et non perdre le boire et le jeu, pour defendre
Ce sceptre qu'on vouloit par cautelle surprendre,
Or tu serois en vie et non pas au cercueil
Qui pourrit le cerveau, le cerveau, dis-je, et l'œil
Qui ont tant de fois veu, avant plusieurs années,
Ce dont nous menaçoient les fières destinées.
Ouy tu vivrois! Mais quoi? Charles, tu sçavois bien
Que vivre en casanier ce n'estoit le moien
D'engraver à jamais, au temple de Memoire,
Dans un marbre poly, le renom de ta gloire [2]

Mieus vaut d'un masle cueur se ruer au travers
Du camp des ennemis qui troublent l'Univers [3],

---

[1] Ce vers et les trois suivants ne se trouvent pas dans l'édition de 1605.

[2] Édition de 1605 :
Dans un marbre éternel le renom de la gloire.

[3] Édition de 1605 :
Des traitres ennemis qui troublent l'Univers.

Qu'a l'ombre d'un palais, forlignant de sa race,
Avoir le cueur plus froid que la nege ou la glace [1] *!*
Qui ore connoitroit la vertu et le nom
D'Hercule, de Nestor, d'Achil, d'Agamemnon,
S'ilz n'eussent méprisé la volupté, la vie,
Pour mettre contre bas la detestable envie
Qui depite, s'écrie et sent que son effort
Est trop foible pour mettre un tel seigneur a mort [2].

Donc, Charles, quand, suivant ta race genereuse,
Tu vins de ton conseil rendre la France heureuse,
Tu songeois que la mort, de son trait empenné,
Ne pouvoit offencer un prince si bien-né.
Ainsy, foulant aus piez ceste langue secrette [3],
Qui vouloit enserrer, dans la tombe muette
Et de toy et des tiens le beau nom revestu
De Noblesse, prenant sa source de Vertu,
Tu as passé le feu, la tempeste et la foudre
Qui des sages ne peut l'entreprise résoudre.

Que si dessus ce point pour un jamais, je veus
De main en main bailler par vers a noz nepveus

---

[1] Édition de 1605 :
Avoir le cœur, de crainte, aussi froid que la glace.

[2] Édition de 1605 :
N'est bastant pour mener leurs renoms à la mort?

[3] Édition de 1605 :
Ainsi foulant aux pieds ceste envie secrette
Qui vouloit enterrer dans la tombe muette.

Le conte de tes faitz et de ces vertus rares
Qui ont mesme fleschy la fierté des barbares[1],
Je n'auray jamais fait. Car comme le grand chef,
Du monstre Lernéan recouvroit de rechef
Deux testes, quand Hercul luy en abbatoit une,
Tout estoit a ses faits contraire la fortune :
Ainsy, après avoir d'un immortel outil
Engravé dans ces vers quelque beau fait gentil,
Un autre surviendra, donnant tousjours matière
Dont l'on pourroit escrire un' Iliade entière.
Et toutesfois, afin que la posterité
De ce prince scavant connoisse la bonté,

Je veus dire le mieus qu'il me sera possible
Qu'au plus vert de son âge (hé qu'est-il impossible
A cil qu'époint l'amour d'un eternel renom?)
Il vint suivre les Rois, ne désirant sinon[2]
Montrer que sa maison, vertueuse et fidelle,
Opposeroit sa vie au cousteau du rebelle.

Donque, comme jadis on vit le grand Atlas[3]
Soutenir tous les cieus, le fardeau de ses bras :

---

[1] Édition de 1605 :
Qui ont mesmes fleschy le cœur des plus barbares.

[2] Édition de 1605 :
Il vint suivre nos rois, ne desirant, sinon
Monstrer que sa vertu, heureusement fidelle.

[3] Édition de 1605 :
Donc ainsi qu'autresfois on vit le grand Atlas.

Ainsy, Charles, avant que la cruelle Parque
T'eut fait entrer la bas, dedans la fresle barque,
Ton esprit soutenoit la charge des Valois [1]
N'outrepassant d'un pouce ou les divines lois,
Ou le commandement de ton roy débonnaire.
S'il falloit a quelcun un' ambassade faire,
On s'adressoit a toy. Car tes motz prononcez
Passoient en parangon les foudres elancez
De la puissante main de Jupiter qui, père [2],
Du seul clin de son œil tout le monde tempère.

N'a ton pas veu, jadis, sous tes propos dorez [3],
Mille peuples fléchir, comme aus champs azurez
Les bleds jaunes et verds, sous la puissante rage [4]
D'un vent qui, messager du pluvieus orage,

---

[1] Édition de 1605 :

Ton esprit soustenoit la charge de nos rois
Sans violer en rien de ce grand Dieu les lois.
S'il falloit a quelcun rendre prompte response,
S'il falloit contenter quelque Duc, quelque nonce,
On s'adressoit a toy, etc.

[2] Édition de 1605 :

De la puissante main de ce souverain père
Qui, du clin de ces yeux tout le monde tempère.

[3] Édition de 1605 :

Ne vit-on pas jadis soubz tes propos dorez.

[4] Édition de 1605 :

Les bleds jaunes et secs soubz l'effroiable rage.

Meine dans les forests et les plaines un bruit?
Venise le scait bien, dont le peuple, séduit
Par tes mieilleus propos, connut que l'ignorance
Sous son ventre affamé ne couvoit plus la France.
Car, comme en plain hyver, mille bruians ruisseaus,
Le nuage crevé, se ruent des couppeaus
De quelque hauts rochers, et le torrent saccage,
Brise, froisse, renverse au plain d'un paisage
Le tect du laboureur, et, de ses flotz béans,
Emporte les greniers et les trouppeaus bélans [1];
Ainsy ton Eloquence, en sa bouillante force,
Des peuples ravissoit la trouppe qui s'efforce
D'ouïr, louer et voir le prince des Lorrains,
Qui emporte en parlant le pris sur les Romains [2].

Que l'ignorant se taise, et, après mille années,
Retire de cecy que les chansons sonnées
Sur le beau luth d'Orphée attiroient les caillous,
Les arbres estonnez, des eaus le glissant cours,
Mesmes qu'elles pouvoient, tant estoient emmiellées,
Attirer après soy les roches oreillées,
Veu que ce bon Lorrain, vraye race des Dieus [3]
Des hommes reveré, favorisé des cieus,

---

[1] Édition de 1605 :
Emporte les celliers et les trouppeaus bélans.

[2] Édition de 1605 :
Qui parlant emportait le prix sur les Romains.

[3] Édition de 1605 :
Veu que ce bon Prélat, Prince sage et pieux.

Par le miel ensucré de sa voix non pareille
Attiroit du barbare et l'esprit et l'oreille.

Filles de Jupiter, par voz larmeus ruisseaux [1]
Troublez le cristalin de vos profettes eaus;
Plombez vostre poitrine et plus que pour Orphée
Aiez l'ame de dueil et de rage eschauffée.

Car, s'il vous en souvient, ce fut luy le premier
Qui orna vostre front d'un trionfant laurier,
Apres qu'eustes vaincu cet hydre monstrueuse
Qui couvoit dessous soy la France paresseuse.
Donques, Seurs d'Apollon, pour le favoriser [2],
Luy qui ne voulut onc voz carmes mepriser,
Dedans un antre obscur ou le soleil n'eclaire [3]
Allez, pour larmoier, vous rendre solitaire;

---

[1] Ce vers et les trois suivants ne se trouvent pas dans l'édition de 1605 ; ils sont remplacés par ceux-ci :
Qui donc n'auroit regret d'avoir si tost perdu
Un tant brave Seigneur, qui enfin eust rendu
A son lustre premier la justice, l'Eglise,
Les sciences, les arts, et bref tout ce qu'on prise
De beau et de louable en ce grand Univers?
Ha celeste Uranie, ha chantres ayme-vers,
Souspirez pour sa mort, et a pleurs descouvertes
Tesmoignez a chacun le mal'heur de vos pertes.
Las s'il vous en souvient, etc.

[2] Édition de 1605 :
Donc, o sacré trouppeau, pour le favoriser,

[3] Édition de 1605:
Dedans un antre obscur ou le soleil n'esclaire
Allez, pour mieux pleurer, vous rendre solitaire,

Vostre deuil sera grand, aussy d'un tel seigneur
Le los éternizé, la Vertu et l'honneur
Merite qu'a jamais soupiriez la journée [1]
Que par un sort fatal, sa vie fust bornée.

XXIII

SUR LA BRIEFVETÉ

DE LA VIE HUMAINE

HÉLAS! *mon cher amy, les ans fuyars s'ecoulent* [2],
Et si la piété, tant les destins nous foulent,
Ne peut l'homme exenter que sans veines et ners
Au giron de sa mère, il ne paisse les vers.

Amy, quand tu ferois trois fois un' hécatombe [3]
A Pluton chaque jour, si est-ce que la tombe

---

[1] Édition de 1605 :

Merite qu'a jamais regrettiez la journée
En laquelle, ô mal'heur, sa vie fut bornée.

[2] Dans l'édition de 1605, cette pièce est adressée à M. Beard, secrétaire du roi.

[3] Édition de 1605 :

Quand bien il offriroit une riche hécatombe
Chaque jour à la mort, si est-ce que la tombe
Ne le pourroit fuyr etc.

Ne te pourroit fuïr. Car le nocher Charon
Tout homme doit passer, soit roy, soit bucheron,
Soit laboureur qui ait les mains tout ampoullées
D'avoir tranché des chams les entrailles foulées,
Soit un grand empereur qui, comme Jupiter [1],
La terre ebranlera s'il se veut depiter.

En vain le casanier, tout bouffy de fumée
Evite les assaus d'une guerre allumée [2]
Contre son propre Roy. Car soit tost ou soit tard
Si doit-il estre seur de son certain depart.
Aussy fuit-il en vain des homicides ondes
Les torrens perilleus et les fosses profondes [3];
En vain, dis-je, craint-il qu'embarqué sur la mer,
Il ne voye sa nef dans les eaus abimer
Et, entre les eclairs et l'orage, la vie [4]
Luy estre a l'impourveu par les destins ravie.

---

[1] Édition de 1605 :
Soit un grand Empereur qui, du clair de ses yeux,
Faict trembler quand il veut et la terre et les cieux.

[2] Édition de 1605 :
Evite les dangers d'une guerre allumée
Contre son propre roy : car il faut tost au tard,
Dieu ainsi le voulant, se resoudre au départ.

[3] Édition de 1605 :
Les torrens perilleus et les syrtes profondes
Craignant, tant il est fol, qu'embarqué sur la mer.

[4] Édition de 1605 :
Ou qu'entre les esclairs ou l'orage, la vie
Luy soit à l'impourveu, par le destin ravie.

Redoute qui voudra le trenchant des cousteaus [1],
De voguer et courir sur les parjures eaus
Si est-ce que la loy et seure et géneralle
Eprouver te fera le trait de la mort palle.
Il faut aller la bas où est l'onde crasseuse [2]
Du triste Phlegeton, que son eau paresseuse
Fait croupir dans le fond d'un limonneus bourbier,
Où nous doit rendre un jour le triste nautonnier.
Là, nous verrons le Styx de qui l'onde jurée
Ne peut estre, sans mal des hauts dieus, parjurée;
Ainsy le confirma le grand Père des dieus
Qui, ébranlant son chef, fit trembler tous les cieus.

Et afin, mon amy, qu'envers la destinée
Ton ame quelquefois ne soit point obstinée [3]

---

[1] Édition de 1605 :
Evite si tu veux les alarmes, les coups,
Les forests, les deserts, les tigres et les loups,
Si est-ce que la loy certeine et generalle.

[2] Ces vers ne se trouvent pas dans l'édition de 1605, ils y sont remplacés par les deux suivants:
Tu as beau reculer, quelque jour avenir
Comme tes devanciers, il te faudra finir.

[3] Édition de 1605 :
Ton ame quelquefois ne se rende obstinée,
Scache que Dieu nous fait plus de bien que de tort;
Quand de bonne heure il fait tomber sur nous le sort,
Et qu'il seroit meilleur, etc.

Sache qu'il faut mourir et, dans un certain tamps,
Laisser ville, maisons, femmes, biens et enfans,
Et qu'il seroit meilleur ou de ne jamais naitre,
Ou mourir aussy tost qu'on auroit pris son estre.

XXIV

ADIEU AU MONDE

ODE

TROIS *et quatre fois heureus l'homme*
Qui ne veut estre poursuivant
Les riches honneurs, que le vent
Le feu, le tams et l'eau consomme.

Aussy j'estime davantage
Le laboureus qui, souffreteus,
Cultive quelque champ pour ceus
Qui vivotent en son mesnage,

Qu'un brave seigneur, lequel couve,
Au fond de son cueur envieus,
Quelque desir ambitieus
Sans que satisfait il se trouve.

Je regarde; mais depuis l'heure
Que j'aspiray je ne scay quoy,
J'ay tousjours quelque vif emoy
Qui dans mon cueur fait sa demeure.

Toute la nuit, quand je repose,
Morphé, ce traitre, ce trompeur,
M'offre maint titre, maint honneur,
Ou je voy la richesse enclose.

Aucune fois je suis grand prince,
Et tout le monde qui me voit,
S'ebahissant, me montre au doit
Comme le chef de sa province.

Combien de fois, sous un faux songe,
J'ay eu d'escus pleines les mains,
Heureus entre tous les humains
Si ce n'eust point esté mensonge.

D'autrefois, dedans un' Eglise,
Comme evesque j'ay le roquet,
Et d'autre-fois, dans le parquet,
Comme president je devise.

Mais las! mais las! quand je m'eveille
Et, deconforté, je me vois
Estre tousjours de mesme bois,
Ma vie estre tousjours pareille.

Lors, crevant de depit, j'accuse
Tous les Dieus de m'avoir ainsy
Mon heureus sommeil accourcy,
Et l'espoir d'un bien qui m'abuse.

Doncque, sans plus a rien m'attendre
A ce monde, je dis adieu.
Je veus, pour mieus servir a Dieu,
Dedans quelque rocher descendre.

Là, mon ame, de peu contante,
Aus piez foulera les honneurs,
Du monde les vaines douceurs
Et le beau de l'or qui nous tante.

Je veus vivre en un hermitage
Elevé sur un haut rocher;
Là ne puisse aucun approcher
Pour en divertir mon courage.

Si tost que l'Aube rousoiante
Aura lancé ses premiers rais. . .
. . . . . .

Ici se termine le manuscrit, dont la dernière feuille paraît avoir été seule enlevée.

LES REGRETS

DU COMTE DE MONGOMMERY

LES REGRETS

ET TRISTES LAMENTATIONS

DU

COMTE DE MONGOMMERY

SUR

LES TROUBLES

Qu'il a esmeuz au Royaume de France depuis la mort du Roy Henry deuxiesme de ce nom jusques au vingt-sixiesme de juing qu'il a esté executé

AVEC UNE

PRÉDICTION SUR LA PRINSE DE SON FILS,

En la ville de Charentan

PAR C. DEM. P.

A PARIS

PAR PIERRE DESHAYES IMPRIMEUR

DEMEURANT PRÈS LA PORTE SAINT-MARCEL

1574

AVEC PRIVILÈGE

I

AU LECTEUR

ESCOUTE, *France, escoute les accens*
De ma guiterre et sa saincte douceur:
A celle fin que, louant le Seigneur,
Tu aye part a l'aise que je sens.

En ces vers cy raconter je pretens
De nostre Dieu la tardive rigueur,
Et du mutin la poignante douleur,
Un repentir qui luy trouble le sens.

Mongommery, peste de l'univers,
Mi-mort soupire, et se plaint, en ces vers,
D'avoir ainsi saccagé son pays.

Puis tu verras comme le Dieu puissant
Sans se haster renverse le meschant,
Juste loyer du travail qu'il a pris.

II

LES REGRETS

DU COMTE DE MONGOMMERY

SUR LES TROUBLES

QU'IL A ESMEUZ AU ROYAUME DE FRANCE DEPUIS LA MORT DU ROY HENRY, DEUXIESME DE CE NOM, JUSQUES AU JOUR QU'IL A ESTÉ EXECUTÉ

PAR C. DEM. P.

LAS! *sur ma triste fin je commence à cognoistre*
Que Dieu vers les humains juste se faict paroistre,
Et qu'il veut que le monde, obéyssant aux Roys,
Aime, prise et honore eux et leurs sainctes lois.
Hélas! depuis le jour que, d'une main guerrière,
J'ostay au Roy Henry la vie journalière [1],

---

[1] Le 29 juillet 1559, à la fin d'un tournoi dans lequel Henri II, ayant fourni quelques courses assez brillantes, voulut rompre encore une lance avant de se retirer, il ordonna au comte de Montgommery, alors capitaine des gardes, de courir contre lui. Les lances furent rompues, mais le comte oublia de jeter le

Je n'ay point proffité, et sens dedans mon cueur
Un triste repentir, une vaine douleur,
Qui, sans aucun repos, fierement m'epointelle [1]
Et appaise sa faim, me rongeant la moüelle
De mes os, ja plus secs que ceux d'un homme mort.
Ha lasche desespoir! Ha piteux deconfort!
Devoy-je en ceste sorte hardiment entreprendre
Le combat contre un Roy? Et puis les armes prendre
Contre ses sages fils qu'avons cruellement [2]
Par armes assailly dès le commencement
De leur regne troublé? L'homme qui par trop ose
Souvent de son malheur est la source et la cause.
Or il fault que je meure et le destin piteux
D'un infâme sommeil vienne clorre mes yeux.

Ha! déesse sans yeux, fortune piperesse
Qui nourris les humains d'une foy menteresse,

---

tronçon qui lui restait dans la main et en frappa mortellement le Roi. Malgré tous les efforts de l'art et, en particulier, ceux du fameux Vesale, accouru de Bruxelles sur l'ordre de Philippe II, Henri expira le 10 juillet. Un éclat de bois avait pénétré dans la cervelle.

[1] M'épouvante, me remplit de crainte.

[2] Montgommery, retiré en Angleterre, embrassa les opinions des Réformés, et lorsqu'éclatèrent, en 1562, les guerres de religion, devint l'un des chefs les plus redoutables des Protestants.

Qui commandes cy bas et faits trembler les Dieux
Et les manes blémis de l'Orque rigoureux [1],
Devoy-je tant durer et prolonger ma vie
Pour ores m'estre icelle honteusement ravie!
Déesse! tu debvois aux allarmes de Mars,
Estant en un assault entre mille soldars,
Faire dessous l'effort d'une outrageuse guerre
Couler et renverser mon cerveau contre terre,
Sans me contregarder et en ce point icy
Me livrer, malheureux, à si cruel soucy.
Lorsque je conduisois par les eaux mes armées [2],
Capitaine asseuré des galeres ramées,
Que n'ay-je veu les vents balayer les sillons
Ou se loge Neptun et les moites Tritons;
Forcener sur la mer d'une escumeuse rage
Et de boüillons enflez couvrir tout le rivage?
Que n'ay-je veu un flot s'elancer dans ma nef,
Plongeant dedans la mer mon miserable chef?

---

[1] Orcus, dieu des Enfers, nom de Pluton. Ut Verrès, alter Orcus, venisse Ennam et non Proserpinam asportasse, sed ipsam abripuisse Cererem videretur (Cic., *Verr.* 2, 4, 50).

[2] Le 19 avril 1573, Montgommery, à la tête d'une flottille anglaise composée de petits bâtiments équipés par les réfugiés protestants qui avaient quitté, à la hâte, les ports d'Angleterre de peur d'être arrêtés par ordre d'Élisabeth, tenta de secourir La Rochelle et fit parvenir quelques munitions aux Rochellois.

Que n'ay-je veu, hélas! mes galères, rompues,
S'eclatter en morceaux sur les ondes chenues?
Ou bien lors que j'estois entre les durs assauts
De la fière Bellonne, endurant mil travaux,
Que n'ay-je veu au moins d'un gendarme l'espée,
Dans mon sang espandu vaillamment détrampée?
A grand peine j'estois en la fleur de mes ans
Que je fis craquetter les corselets pesans
Sur mon dos recourbé, en supportant les armes
Pour attaquer au camp les ennemis gensdarmes.
Toutes-fois je n'ay peu faire que le Destin
D'un canon ou d'un glaive à mes ans mit la fin.

Heureux, heureux celuy qui, d'un masle courage,
S'approche brusquement du Martial orage
Et qui, après avoir vaillamment combatu,
Enfin d'un brave coup est en terre abatu!
Un chacun va semant mainte rose pourprée
Sur son sang espandu, sur sa face enferrée,
Chacun dit, en passant : en paix et en repos
Pour un temps eternel puissent estre tes os,
Chacun puisse graver ta vertu et ta gloire
Dans le marbre poly du temple de Mémoire!
En ce point on a veu nos pères, nos ayeulx,
Eterniser leur nom et s'egaler aux Dieux.
Mais celuy qui met fin a sa maudite vie
A jamais diffamé d'une lache infamie,
Et qui, les armes bas, par la justice pris [1]

---

[1] Après avoir fait des prodiges de valeur en Nor-

Sert de fable et de jeu aux propres ennemis,
Hélas quel crevecœur! Quelle rage felonne
A grands flots ondoyans dedans son cueur bouillonne

Voilà pourquoy au cueur je porte un soing poignant
Me voyant en ce point mourir honteusement,
Las! contraint de laisser d'une façon estrange
Mon ame qui desjà vers Acheron se range.

Ha! monstre outrecuidé, maudite ambition,
Que la feinte Juno engendra d'Ixion,
C'est toy qui m'as causé une mort si piteuse
Car t'ayant pourchassé d'un' ame courageuse,
Je meurs, pour tout guerdon, en lasche deshonneur,
N'estant plus estimé ou plus riche seigneur
Qu'estois auparavant: car ceste femme nue
N'herite que les vants d'une fuiarde nue.
Celuy qui te poursuit, il te poursuit en vain,
N'embrassant qu'un espoir leger et incertain.
Lorsque premierement nos courageux gensdarmes
Firent dessus leur dos craquer les fortes armes,
Et que de tous costez l'homicide Enyon [1]
Fit trembler les François d'un martial frisson,

---

mandie, attaqué dans Domfront par le maréchal de Matignon qui le poursuivait avec des forces bien supérieures, il fut forcé de se rendre et stipula qu'il aurait la vie sauve. Par l'ordre de Catherine de Médicis, il fut jugé et condamné à mort.

[1] Enyon, nom grec de Bellonne; de Ενυω pour ανυω, conficio, occido.

Et face mutata bellum integrabat Enyo.

Nous pensions ja tenir le royaume de France,
Chatouillé et ravis d'une vaine espérance :
Au contraire survint la dure pauvreté,
Le triste desespoir et la nécessité ;
Et tousjours du malheur la grondante tempeste
Pendoit à un fillet sur nostre pauvre teste.
La faim nous assailloit, la crainte, la frayeur
Nous glaçoit tout le sang caillé au-pres du cueur,
Et tous, plus estonnez qu'un homme attaint de foudre,
Nous avions, mais en vain, le corps couvert de poudre.

Ha, Charles de Valois, vrayment j'ay merité[1]
D'estre en ce point puny pour t'avoir despité!
Toy qui ne poursuyvois que le salut de France,
Ennemy de la guerre et de l'outrecuidance.
A grand peine avois-tu le sceptre dans la main
Que nous fusmes tous prests (ô courage malin)
D'assaillir ton enfance et de douteux alarmes,
Te faire maugré toy amasser des gensdarmes.
Quinze fois le soleil et le flambeau moiteux
Ont du tout accomply leur chemin dans les cieux,
La terre a de son sein fait germer la verdure,
Bannissant de nos champs la poignante froidure,
Tout durant lequel temps armez contre le roy,
Nous avions ja mis tout en piteux desarroy.
Comm' on voit un trouppeau de louves affamées
De rage, de colère et de pattes armées,

---

[1] Charles IX de Valois.

Courir sur un mouton qui, loing du pastoureau,
Est le riche butin de ce cruel trouppeau:
Ainsi plus inhumains qu'une louve bourrelle
Nous assaillions le roy d'une façon cruelle.
Mais Dieu qui, en pitié, du ciel le regardoit,
En moins de quatre mois nos dessins il brisoit.
L'homme juste et prudent qui en Dieu se confie,
Hardy, ne crains jamais la brigade ennemie,
Ny l'injuste fureur du peuple boüillonnant,
Ny la superbe voix d'un tyran menaçant,
La foudre et les esclairs que l'air contre nous darde,
Et la pluye et le vent sa vertu ne retarde,
Mesme si les neuf cieux en pièces se rompoyent[1]
Sans qu'il en eut frayeur, les esclats le tueroyent.
Ainsi ce sage Roy, ecoré d'un bon Astre,
Bien que tousjours advint quelque triste desastre,
Toutes fois il faisoit retourner le malheur
Sur celuy qui estoit et le chef et l'autheur;

---

[1] Allusion à l'astronomie des anciens, qui ont admis autant de cieux solides qu'ils ont observé de mouvements différents, comme si cette solidité était nécessaire pour soutenir les astres qui y sont attachés. Ainsi, ils en avaient sept pour les sept planètes : le ciel de la Lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter et de Saturne. Le huitième est pour les étoiles fixes, qui est le firmament. Ptolémée ajouta un *neuvième* ciel, le ciel *premier mobile*, lequel communiquait le mouvement aux autres.

Et comme, aux jours d'hyver, Aquilon rase-terre
Chasse loing devant soy la nue qui enserre
Soubs sa brune espaisseur la courbure des cieux;
Ainsi le Roy des Roys et le vray Dieu des Dieux
Accabloit de sa main les brigades armées
Contre leur juste Roy follement animées.

Hélas! je le sçay bien et, proche de la mort,
Je confesse hardiment qu'un piteux deconfort
M'epoinçonne le cueur, ayant repeu ma rage
Sur Charles de Valois, dès l'Avril de son age.
Maudit soit donc celuy qui, premier, eut le cueur
D'acquérir par le fer un royaume, un honneur,
Mettant en grand danger une puissante armée,
Pour un bien qui se passe aussi tost que fumée,
La seulle ambition et le desir d'avoir
M'ont faict si hardiment tel crime concevoir.
Or je suis guerdonné [1] *ainsi que je mérite,*
Et encor de mon mal la peine est trop petite,
Ayant souventes fois d'un moyen cauteleux
Fièrement offencé les hommes et les Dieux.

Or vous, soldats mutins, au milieu des alarmes,
Mirez vous dessus moy et mettez bas les armes,
Voyant que le loyer de mon traistre conseil,
Par un' honteuse mort, un destin nonpareil,

---

[1] *Guerdonner*, récompenser ; en provençal *guazardonar*. Ancien français : Qui Dieu sert, Dieu le guerredonne.

Me faict aller là bas, pauvre ame criminelle,
Attendre d'un Æac la sentence cruelle [1].
Obeissez, soldats, a la divine loy
E ne vous armez point encontre vostre roy.
Mirez vous sur les faicts de la maison d'Aumale
Qui a tousjours esté à son prince loyalle.
Les Hercules Gaulois, les princes Guiseans [2]
Puissent à bon chemin guider vos jeunes ans,
Celuy qui, bataillant, peut prodiguer sa vie
Pour son prince, son roy et sa noble patrie,
Il acquiert, en mourant, un renom éternel
Que le fer du Faucheur et l'orage cruel
D'un vant brise-rocher, onc ne pourront abbatre,
Tant qu'on verra aux champs la Nimfette folâtre
Fouler du pied les fleurs en la verte saison
D'un prin-temps gracieux, et tant que le rayon
Du Soleil loin-tirant dardera en ce monde
Les rayons crepulus de sa perruque blonde.

Donc aymez vostre Roy et pour luy n'ayez peur
D'opposer vostre corps a l'aveugle fureur
D'un mutin esquadron, plus fier que la lionne
Que l'importune faim ou la rage esguillonne.
Pour un vollage honneur, un tiltre ambitieux,
Ne t'eslève jamais contre les fils des Dieux,

---

[1] *Æacus*, nom de l'un des trois juges des Enfers, fils de Jupiter et d'Europe.

Princes de Guise. De pareilles altérations sont fort communes à cette époque.

Les rois, que Juppiter cherit et favorise.
Les biens par ce moyen et la richesse acquise
Ne dure pas trois jours ; mais le noble renom
Qu'on acquiert pour mourir secourant sa maison,
Son prince, son pays, et la Chrestienne Eglise,
Il dure pour jamais et, sainct, il eternise
Un soldat qui, la bas, iroit se lamentant,
S'il n'eust un jour acquis telle gloire en mourant.
Si j'eusse esté loyal à la race Valoise,
Si je n'eusse assailly la couronne Françoyse,
Si j'eusse, pour mon Roy, eu le costé ouvert
D'une playe honorable, ayant le corps couvert
D'un' espaisse poussière ; et, en somme, si j'eusse
Ma vie prodigué pour mon Roy, je ne fusse
Jamais cheu en tel honte et destin si piteux.
J'eusse hanté la court entre ces Semi-Dieux
Qui, loyaux à leur prince, ont tout ce que desire
Leur cueur humble et devot, ou my-mort je souspire,
Accablé d'un destin qui diffame mon nom,
Ma vertu, ma prouëssse et ma noble maison.

Or, adieu je vous dis ; mon ame, ja voisine
De la mort, vers Pluton légère s'achemine,
Si le Seigneur puissant et du monde le Roy
Ne regarde en pitié celuy de qui la foy
A esté laschement mille fois corrompue,
Ne remportant sinon une honte cognue
En l'hyver de mes ans ou estre je devroys
Chery et estimé des princes et des Roys.

III

LA JUSTICE DE DIEU

ET COMME ENFIN ELLE PUNIT LES REBELLES

L'ÉTERNEL *tout puissant ne ferme jamais l'œil*
Assopy dans le ciel d'un paresseux sommeil.
Il œillade tousjours la trouppe saincte et sage
Monstrant le port heureux ou, libre du naufrage,
Se doit rendre la nef du sainct homme Noé,
L'église qui, ayant un si long temps vogué,
Maugré l'effort grondant d'Aquilon rase-terre
Sans peril et sans peur se revoit sur la terre,
Comme un pin planté près d'un cler courant ruisseau
Dresse dedans les cieux son fueillage nouveau,
Et si croît d'autant plus que l'onde cristaline
Luy bat le pied et trempe en ses eaux la racine;
Ainsi las! d'autant plus que l'orage mutin
Assaille ce navire, pour en avoir la fin,
D'autant plus il est ferme et dresse au ciel la teste
Maugré le foudre aigu d'une noire tempeste.
Ja un Astre nouveau, de ses cheveux orins [1]
Chasse du ciel changé les nuages mutins.

---

[1] D'or, doré, qui est d'or.
Et Latone au chef *orin*, a dit Luc LA PORTE, *Trad. d'Horace*, Od., liv. Ier. RAYN., t. II, p. 144.

Le ciel, monstrant a cler son azuré visage,
Appaise de Borée et de Caure [1] *la rage.*
Dieu aussi a froissé les Géants serpens-pies
Qui rompoyent traitrement leur laches amitiez,
Pensans, o trayson, froudroyer la puissance
Et le ferme soustien de l'invincible France.

Semence d'Abraham et du peuple Israël
Chantes du haut Seigneur le renom immortel.
Vous, poëtes sacrez, qui, sur le vert rivage
De l'onde Aganipide [2], *ou au frais de l'ombrage*
Des antres Pimpleans [3], *ou au roc d'Helicon,*
Faites couler le miel d'une docte chanson,
Laisses les arcs turquois [4], *les doux-cuisantes flèches,*
La trousse, les brandons, l'amorce et les flammeches

---

[1] Caure, de *Caurus*, vent du nord-ouest.

[2] Aganippe, nom d'une fontaine du mont Hélicon, en Béotie, dont les eaux avaient une vertu souveraine pour inspirer les poëtes; d'où les Muses s'appelaient quelquefois *Aganippides*. Le cheval Pégase avait fait sortir cette fontaine de terre d'un seul coup de pied.

[3] Antres habités par les Muses, qu'on appelait quelquefois Pimpléides, Pimpléiennes, de *Pimpla*, fontaine de Macédoine qui leur était consacrée.

[4] Turquois, turquin, bleu foncé, *pannus turquinus*. On lit, dans des lettres de rémission de l'an 1400 : Quatre aulnes de drap turquois retrait et retondu. (Du Cange, *Gloss.*, t. V, p. 62, col. 2, édit. Henschel.)

Du tiran Cupidon, laisses moy l'œil meurtrier
D'un visage celeste a qui le beau courrier
De l'Olimpe azuré son raion d'or n'egalle.
Chantez, fils d'Apollon, sur la roche Natalle,
Du Seigneur la Justice et le nom glorieux
Qui remplit l'air, la terre et la mer et les cieux.
C'est luy seul qui a mis, entre les mains de France,
Le fier Mongommery, qui avoit espérance
De renverser un jour le royaume François
Et le tige sacré des valeureux Valois.
L'homme dans son esprit mille choses propose
Que le juste Seigneur à son vouloir dispose,
France, c'est à ce coup qu'ayant l'extrême fin
De tes fiers ennemis, par le vouloir divin,
Tu dois recercher l'or d'un bien plus heureux age.
Mongommery, le traitre, a passé le rivage
Du fleuve ou le vieillard passe tous les venans,
Ne repassant aucun de ces manes errans.
O que Dieu est puissant, benin et débonnaire
D'avoir si doucement gouverné nostre affaire!
Cent fois les ennemis, plus fiers que le Lyon,
Ont voulu renverser des Valois la maison;
Mais en fin le Seigneur a puny leur malice,
Balançant le merite au poix de la justice.

Gaspar de Coligny pourra estre tesmoing
Que Dieu a de son peuple et des Princes le soin,
Ce ruzé, ce renard, l'Architophel de France,
Machoit en son esprit, enflé d'outrecuidance,
Mils conseils outrageux. Mais la fortune, enfin,
Renversa tout d'un coup son malheureux dessein.

Et comme un roux Lion aux forests de Libie,
Destournant du chasseur la sagette ote-vie,
S'appareille a combattre et, de rage bouillant,
Il escume le meurtre et le courroux sanglant;
Mais, quoy qu'il vueille faire et cruel entreprendre [1],
Il voit enfin un coup qui au cueur le vient prendre :
Ainsi bien que ce chef et l'auteur de nos maux
Print les armes au poin, endurant mil travaux,
Et quoy qu'il ait tasché a defendre sa vie,
Et que de renverser la France il eut envie,
Toutes-fois un seul jour vrayement qui est sainct
L'a veu cruellement de cent mils coups attaint.
La majesté de Dieu, en son beau trosne assise,
Contemple des meschans et des bons l'entreprise
Et, selon qu'est le droit, il élance si-bas
Le foudre trois-pointu, la force de son bras.
Mais que diray-je icy de ce fier Capitaine,
Ce fier Mongommery qui, d'un' ame hautaine,
Se prométtoit desja le sceptre des Valois,
Conjurant contre nous et l'estat de nos Roys?
Pour les maulx qu'il a fait a la chetive France,
Pour jamais nous avions ja perdu l'espérance

---

[1] Gaspard de Coligny, attiré à la cour après la paix de St-Germain, y fut accueilli avec une foule de caresses, comme tous ceux de son parti. Mais, dans la nuit du 23 au 24 août 1572, un bohémien nommé Besme, soudoyé par la cour, l'assassina chez lui et jeta son corps par la fenêtre.

De pouvoir ramener la paix chasse-soucy
Ou la Justice regne et la Concorde aussi.
De tous cotez Mavors [1] *et la fière Bellonne,*
Ecortez par les champs d'une trouppe felonne,
Faisoit tamper les flots et le sein escumeux
De la Seine, ondoyante en nostre sang moiteux.
Aux villes et aux champs les redoutez gensdarmes
Brisoient et rompoient tout par flammes et par armes.
Sur tous Mongommery ça et là s'avançoit,
Et, pour nous outrager, hardiment s'elançoit,
Comm' un torrent enflé s'elance par la plaine,
Se roulant du sourcy d'une roche hautaine,
Et, par l'effort bruiant de ses flots courroucez,
Froisse et traine avec soy les arbres arrachez:
Ou bien comm' Aquilon, horreur de la Scytie,
Sur tous va horriblant [2] *sa rage et sa furie;*
Ainsi ce Comte, esmeu d'un espoir incertain,
Il vouloit briser tout d'un courage malin.
Or selon son mérite il a finy sa vie.
Plus nuire ne pourra aux François son envie.
Ainsi puisse mourir quiconque s'armera
Contre son juste Roy et qui renversera,
Par l'effort belliqueux d'une trouppe ennemie,
Les autels du Seigneur bastis dans sa patrie.
Puisse il, quiconqu'il soit, de ses infets boyaux
Nourrir les chiens urlans et les hideux corbeaux.

---

[1] Mavors, surnom de Mars, dieu de la guerre.
[2] Épouvantant, glaçant d'effroi.

IV

PREDICTION

SUR LA PRINSE DU FILS DU DICT MONGOMMERY [1]

L'AURORE *chasse-nuit avoit jà débarré*
Les portes du chasteau de l'Olimpe azuré,
Et, tressant les filets de sa blonde crinière,
Au monde ramenoit la flamme journaliere,
Quand le père des Dieux, qui, d'un bras recourbé,
Jette et darde cy-bas son tonnerre emflambé,
Envoya son herault, le cauteleux Mercure,
Pour assembler les Dieux a celle fin d'avoir cure
De la chetive France: un royaume que Mars,
Ja long temps y avoit, couvroit de ses soldars.
Quand les Dieux assemblez luy firent audience,
Contenant leur propos soubs la clef d'un silence.
Il se mit en son trosne et de graves propos
En ce point fit trembler l'air, la terre et les flots:

---

[1] Dans une édition du même opuscule, imprimée à Paris en cette même année 1574, cette pièce est intitulée : *La Consultation des Dieux sur la Prinse du Mongommery.*

Jusques a quant sera-ce, o sanglante Bellonne,
Et toy, Mars, dont le cueur de colère bouillonne,
Qu'estendant çà et là vos estandars dorez,
La France couvrirez de soldars assurez?
N'a-t-elle pas donc assez esprouvé vostre rage?
Et assez engraissé de son sang le rivage?
Depuis le jour fatal que le Roy bien-aimé,
Le vertueux Henry fut par mort consommé,
Vous n'avez onc cessé de renverser la France.
Par armes et par feu et par cruelle outrance,
Vous l'avez tourmentée, ainsi que, sur la mer,
On voit un vant hideux dans les flots abimer
Du marchand hasardeux le voyager navire
Qui, au bon gré du vant, se vire et se revire.
Quand voulez-vous finir? Et comm' auparavant
N'espouvanter les tours d'un alarme sanglant?
Il est temps de fuir et à paix faire place,
Vous retirant bien loin aux deserts de la Trace.
Aussi bien cy après nous logerons aux cieux
Mon Charles de Valois, Prince victorieux,
Et Henry, mon mignon, que la Poloigne embrasse,
Ravie de son los [1]*, sa vertu et sa grace,*
Gouvernera la France et sy, pour un jamais,
Il nous doit bienheurer d'un' éternelle paix,
Son Royaume, dontant d'un soldat l'arrogance,
Soubs luy s'appaisera la rancune et l'offense
Des aigneaux et des loups; soubs luy s'écouleront
Les ruisseaux argentins qui de laict blanchiront.

---

[1] Los, réputation, gloire, *laus*.

Partant fuyez d'icy et faites que la guerre
Soit chassé a present de la Françoise terre!
Or affin que cecy soit fait plus aisément,
Escoutez mon conseil; je vous diray comment :
Vous sçavez comme un jour, de ma main equitable,
En bas je renversay le trouppeau effroyable
Des mutins, qui avoyent, l'espace de douze ans,
Cruellement surpris, par cauteleux moyens,
Les villes et les tours ou l'humble populace
Faisoit fumer d'encent nos autels, dont la grace
Despendoit de l'or jaune et du solide argent
Que le peuple devot nous offroit saintement.
Gaspar de Coligny, d'une guerriere espée,
Justement, vit ce jour sa poitrine frappée;
Mongommery tout seul s'eschappa de nos mains,
Mongommery, la peste et l'haine des humains.
Tu le vois, o Mavors, ayant l'ame enflammée,
Et versant dans la France une moisson armée
De lances et d'escus qu'il a ensanglanté
Dans le sang malheureux du peuple tourmenté.
Tes eaux escumeroyent le sang; puisse, par armes,
Ton dos seroit frappé de tes p. opres gensdarmes,
Tes fils qui, en prenant les armes contre toy,
Mettroyent tout en ruine et piteux desarroy.
Donc, Mars, je te supply, deroche ton courage,
Fais prendre a ce pirate envenimé de rage
Les armes, escorté d'un cueur masle soldart;
Et fais tant qu'à la fin, enserré quelque part,
Il soit pris là dedans, affin que dans Lutèce
Par sa meschante mort les François il repaisse.

Jupiter dit ainsi, les Dieux a ce propos
Menerent un tel bruit qu'on voit mener les flots
Lorsque la mer commence a derider sa face,
Neptune ayant chassé Aquilon plein d'audace;
Ou comme un esquadron de fillettes du ciel,
En allant par les prés pour confire le miel,
Piller les belles fleurs, d'un bourdon fait rebruire
Les jardins et les bois où, seul, il se retire:
Ainsi ces Dieux m'envoyent un petit bruit d'accord,
Et, sur l'heure, chacun, se complaignant bien fort
Du Dieu Mars qui ainsi troubloit la pauvre France,
On vouloit, contre luy, donner briesve sentence.
Mais Jupiter se lève, et Mars, qui luy promet
Que selon son vouloir tout cecy seroit faict.
Il descend de l'Olympe avec sa seur Bellone.
Chacun d'eux tire a soy, chacun d'eux esguillonne
Nostre Mongommery a lever des soldars,
Et faire flamboier en leur mains mille dars.
Or, pour mieux achever l'affaire commencée,
Bellone par Junon aux Fureurs adressée,
En ce point attaqua l'infernalle Aliecton [1] *:*
Semence de la nuit, ministre de Pluton,
Herisse tes cheveux d'anguilles venimeuses,
Arme tes fortes mains de torches furieuses,
Il faudra que tu aille a un Mongommery
L'induire à faire guerre, et, dans le corps meurtry
De la France troublée ensanglanter ses armes
Et amasser partout mille et mille gensdarmes.

---

[1] L'une des trois Furies.

Que si par un arrest et stable destinée
Nous n'amoindrissions point sa collère obstinée,
Ha, malheureuse France, infortuné pays
Tu serois tout couvert de soldats ennemis.
C'est toy qui peut mouvoir les frères a s'armer
Contre leur propre frère et, par haine abismer,
Les plus riches maisons ; tes couleuvres rampantes
Et tes flambeaux gommeux sont armes suffisantes.
Puis tu as mille noms, tu as mille moyens
De nuire à un chacun. Donc de tes feux cuisans
Eschauffe luy le cueur et luy verse dans l'ame
Ton venin, et du feu la detestable flamme.

A tant se teut Bellonne et la fière Alecton,
Laissant les flots ombreux de l'avare Achéron,
S'en vint droit à ce Comte a cell' fin de l'induire
A renverser la paix, et partout faire bruire
Les tristes craquetis des lances, des harnois,
Pour estreindre de Dieu et des hommes les loix.

Mongommery, dit-elle, ayant usé ton aage
A verser çà et là un martial orage,
Ores tu es oisif et comme casanier,
Tu n'oses sortir hors, et, n'estant plus guerrier,
Tu laisse estendre icy ta chetive vieillesse
Et enroüiller le los de ta noble proüesse.
Doncques le souvenir de la cruelle mort
De tant de Ducs, en qui tu mettois ton confort [1],

---

[1] Gabriel de Mongommery descendait d'une antique famille dont l'illustration remontait à Roger de Mon-

Pour la France assaillir ton ame n'eguillonne?
Lève toy, paresseux : la sanglante Bellonne,
D'un cornet haut-bruyant, et l'héraut clere-vois
Ja t'appelle à l'assaut ; fais craquer le harnois
Sur ton dos si puissant et, soubs ta main guerrière,
Fais trembler les reflots de l'onde marinière,
Les champs et les forests: Mavors avec sa Seur
Te promet cy après pour jamais sa faveur.

Elle dit : En ce point et dedans son courage
Luy versa le venin d'une boüillante rage.
Mongommery s'appreste et jà, de tous costez,
La-France nous remplit de soldats redoutez,
Poure homme qui ne sçait que sa vie doit être
Borné a ceste fois par un malheur senestre.
Mais quoy? L'homme ne sçait en quell' place ny quant
Il doit finir sa vie et moins encor comment.
Ce pirate, écorté d'un malheur invisible,
Brigandoit par la France et, plus qu'un foudre horrible,
Passoit tout par le feu et le feu violant.
Enfin les sages Dieux, par un destin puissant,
L'enferment dans les murs d'une ville qui, prise,
Et par l'effort vaillant de nos soldats r'acquise,
Baillé entre nos mains ce larron qui, de peur,
Se cacha dans Domfron, pensant estre plus seur ;

---

gommery, gentilhomme normand qui accompagna Guillaume-le-Bâtard à la conquête de l'Angleterre et eut un commandement important à la bataille d'Hastings.

Mais enfin il fut pris, contraint en sa vieillesse
De mourir sans monstrer acte de sa promesse.

Lecteur d'un vers maché sur un roc bien pointu
Et dans un antre frais, de mousse revestu,
J'eusse, sur les beaux nerfs de ma lire dorée,
Fait rebruire de Mars la trompette enrouée,
Les assauts d'une ville et l'orage ferré.
Mais j'ay esté surpris pour avoir esperé
Que plus tard periroit l'ennemy de la France,
Qui de nous foudroyer avoit bonne espérance.

V

ODELETTE

EN LA LOUANGE DE DIEU

DORESNAVANT *soubs les abris*
De cent beaux aubepins fleuris,
Ou bien auprès des ondelettes
Qui roulent, aux chams bigarrez,
Leurs courses trepignardelettes
Et leurs petits flots azurez,

Je feray chanter à mes vers
Le vray Seigneur de l'univers,

Qui a, par sa miséricorde,
Livré la France des assaux
Dont la trop mutine discorde
Faisoit de sang rougir nos eaux.

Soit que bien matin l'œil flambeau,
Sortant de l'abisme de l'eau,
Vienne ralumer en ce monde
Le jour gratieux et serain
Et qu'il monstre la soye blonde
Qui va reluisant en son crin;

Soit que l'œil palle de la Nuict
Ait cy bas ses moreaus conduit,
Encernant d'un humide voile
Toute la courbure des cieux
Où brille mainte et mainte estoille
D'un petit rayon tortueux;

Je veux que mon luth yvoirin,
D'un carme plein de miel sucrin,
Face redire aux forets vertes,
Et aux christalins ruisselets,
De Dieu les forces découvertes
Par une infinité d'effets.

Vous feriez bien, ingrats François,
Si d'une douce et chaste voys
Vous n'esleviez sa saincte gloire;
Veu qu'il vous a pris à pitié
Faisant humer de l'onde noire
Aux pipeurs de ton amitié.

Le traitre Mongommery sçait
Que ton jugement est parfait,
Et que tu punis la malice
De celuy qui, injustement,
Vient renverser une police
Par l'effort d'un assaut sanglant.

Ainsi jadis cognut Aman
Que la semence d'Abraham,
Les Juifs, l'innocente race,
Estoit en ta tuition,
Et que tu luy donnois ta grace
Pour garder sa religion.

Or, ainsi perisse celuy
Qui voudra donner de l'ennuy
A ceulx, Seigneur, qui te defendent
Et qui, sans changer de vouloir,
Mille prières te presentent,
Tesmoignage de leur devoir.

VI

DIVERS SONNETZ

OU AMPLEMENT EST DECRITE LA JUSTICE DE DIEU, ET COMME JUSTEMENT ON A PUNY MONGOMMERY ET SES REBELLES.

SONNET I

Comm' on voit l'esquadron des nües pluvieuses
Armé d'esclair, de gresle, et de foudre bruyant,
Renverser contre bas le beau bled jaunissant
Et d'un jardin fécond les plantes fructueuses:

Ainsi le Dieu puissant de foudres orageuses
Accable, froisse et rompt l'esquadron fremissant
Des cruels ennemis dont le glaive trenchant
Par la France semoit mille morts outrageuses.

Gaspar de Coligny, l'Architophel François,
Et le mutin de l'Orge, ennemy de nos roys,
Nous en pourront donner un certain tesmoignage,

Car enfin le Seigneur a estendu son bras
Sur ses deux qui, conduitz au destiné trespas,
Ont esprouvé de Dieu le juste et sainct courage.

SONNET II

RICHER, *pour le présent raconter je ne veux*
Comme près les ruisseaux d'une vive ondelette
Tu fais bruyre, a l'envy, ta muse doucelette,
Guidé par la faveur du Dieu aux beaux cheveux;

Et moins, comme aux fredons de tes vers savoureux
J'ay veu danser le soir la brigade doüillette
Des Nimfes de ce bois, et la trouppe muette
Des poissons, s'arrester a leurs bors escumeux.

Pour cest' heure presente, il faut que sur la lire
Nous faisions, pour jamais, bien hautement rebruire
La divine vertu et le los du Seigneur.

C'est luy qui a vaincu des ennemis la rage,
Metant entre nos mains et livrant au malheur
Mongommery, l'auteur de maint et maint outrage.

SONNET III

LE *soleil crepulu, soit qu'il sorte de l'onde,*
Devancé par les rais du flambeau matineux:
Soit que, dessus le soir, il desrobe des cieux
Le crespe deslié de sa perruque blonde,

Il ne voit rien qui soit de plus grand en ce monde
Que les Roys ensceptrés, que le père des Dieux
Avoue pour ses fils, et veut qu'en ces bas lieux
Ils gouvernent pour luy ceste machine ronde.

Partant disposez-vous a aimer vostre Roy,
Et embrasser du tout son arrest et sa loy.
Perisse mal celuy dont l'ame desloyalle

Forgera mils conseils pour en fin renverser
D'un orage ferré la puissance royalle
Qu'on doit en bien faisant chérir et caresser.

SONNET IIII

Vous *qui semez, pour nous faire nuisance,*
Les maux cachez dans le fatal vaisseau
D'une Pandore, ouvrage dont le beau
Eut peu mouvoir la mesme temperance,

Vous, dis-je, las! qui attraitz d'espérance
Cruellement, pour quelque cas nouveau,
Faites rougir un argentin ruisseau
Du sang tiré des playes de la France;

Retirez-vous, retirez-vous, mutins,
Dieu tout puissant, le Seigneur des armées,
Renversera vos malheureux desseins.

Et, en la fin, vos forces consommées
Pourront servir à la posterité
Pour s'estranger de l'infidelité.

SONNET V

Si *quelquefois, ô malheureuse France,*
Tu as veu pendre a tes yeux milles larmes,

Si tu as craint de tes filz les alarmes
Et d'un mutin la rebelle puissance,

Si tu as veu la fureur et l'outrance
De mils soldats, au milieu des vacarmes:
Si tu as veu les flamboyantes armes
Prises afin de te faire nuisance;

C'est a present que, bannissant bien loin
De ton courage, et le pleur et le soin
Humble, tu dois au Seigneur rendre grâce;

Car, peu à peu, il a mis dans tes mains
Les ennemis qui, par mauvais desseins,
Te deschiroyent les mains, les bras, la face.

SONNET VI

Comm' *un laurier ou un pin grand et beau*
Qu'un laboureur garde soigneusement,
Pres la fontaine ou maint œillet sanglant
Mire son teint au cristal du ruisseau,

Sans point faillir, au joly renouveau,
Est revestu d'un branchage plaisant,
Et, vers les cieux ses fueilles hérissant,
Tousjours apporte un fruict doux et nouveau;

Ainsi l'Eglise et la France, que Dieu
Soigneusement contregarde en tout lieu:
Maugré la force et l'envi des mutins,

Elle verdoye et, elevant aux cieux
Sa belle face et ses deux blanches mains,
Elle rapporte un fruict delitieux.

SONNET VII

QUELLE *bouche de fer, quelle plume d'airain*
Pourra dire ou escrire une chose si belle!
La louange de Dieu qui brise la querelle,
Renversant le pouvoir d'un gendarme mutin!

Nourrisons d'Apollon, d'un vers doux et sucrin
Chantez pour un jamais la Justice eternelle
De nostre Dieu puissant qui punit le rebelle
Accablé soubz l'effort de sa puissante main!

Dieu a les pieds de laine et ne veut nous reprendre
Desque le crime est fait; mais peu à peu vient prendre
Celuy qui si souvent s'est pris à sa grandeur.

Et d'autant plus qu'il a retardé le supplice,
D'autant plus en est grande et rude la Justice,
S'il ne se convertit l'adorant pour Seigneur.

SONNET VIII

COMME *la roche, en l'abisme des eaux,*
Resiste fort contre un mutin orage
Qui bat ses flancs et, bouillonnant, ravage
D'un nautonnier les passagers vaisseaux:

Ainsi la France en tourmens si nouveaux,
Ferme se tient contre l'estrange rage
De l'ennemy, et, libre du naufrage,
Tient en sa main les verdoyans rameaux ;

Aussi le Dieu et le prince des princes
Defend le mur de nos fortes provinces,
Et renforcit le lon-béant rampart.

Donc a toy, Dieu, soit la gloire donnée,
Non pas à nous ; la ville abandonnée
De ton secours, se voit en grand hazard.

SONNET IX

Comme *le cerf, après avoir lontams*
Brossé un bois, cherche quelque fontaine
Dans un verger ou une verte plaine
Qui a dans soy mils ruisseaux doux-coulans :

Ainsi mon âme, ô crainte des meschans,
A toy soupire et, comme hors d'haleine,
Se tire vers ta bonté douce et pleine
D'humanité, garde des sainctes gens.

Et jour et nuict, mon boire et ma viande,
Ce sont soupirs quand je voy une bande
De conjurez s'eslever contre toy.

Ha! pauvre gens quelle folle follie
Vous a ravy? C'est bien grande manie
De bâtailler contre un si puissant Roy.

SONNET X

Comme *en un mesme tams on voit plouvoir bien fort*
Et luire le Soleil, ainsi la pauvre France,
Voyant Mongommery, par la juste sentence
Du souverain senat, delivré a la mort.

Elle se resjouit, et un vain reconfort
Semble luy arracher la longue souvenance
De mille maux souffers et faits à tout outrance,
Sentant d'un ennemy le trop cruel effort.

Toutesfois elle pleure et, au dehors joyeuse,
Elle a dedans son cœur une playe angoisseuse
Qu'elle sent encor seigner quand il lui en souvient.

Ha France, sur qui Mars a repeu sa furie,
Non sans cause tu ris et tu pleure ta vie,
Voyant tantost le mal et le bien qui t'avient.

SONNET XI

Comme *le traitre Aman voulant reduire en cendre*
Les Juifs circoncis et la maison d'Hester
Qu'il vouloit en un coup par armes foudroyer ;
Faisant, à son vouloir, le prince condescendre,

Il fit enfin le Roy collère se reprendre
Et faire honteusement en un arbre trancher
Celuy qui trop mutin vouloit tout renverser,
Et du bon Mardoché la ruine entreprendre.

Ainsi Mongommery, qui d'ire bouillonnoit,
Qui par armes et feu la France renversoit,
Plus a plaindre que n'est un foudroyant orage,

A present on le voit mourir honteusement
Et recepvoir le pris de sa maudite rage,
Qui vouloit tout froisser d'un vacarme sanglant.

FIN.

CL. DEMORENNE.

TABLE DES MATIÈRES

NOTA. Un * indique les pièces déjà publiées.

		Pages.
NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE		I-XXVI

LIVRE PREMIER.

I	Elegie	3
II	Sonnet	7
III	Elegie	8
IV.	Chanson	10
V.	Sonnet	12
VI.	Autre Sonnet	13
VII.	Chanson	14
VIII.	Sonnet	15
IX.	Le Feu d'Amour	17
X.	Chanson	22
XI.	Sonnet	23
XII.	A Cassandre	24
XIII.	Qu'on me bride la langue, etc., etc.	25
XIV.	Sonnet	26
XV.	Eglogue	27
XVI.	Sonnet	34
XVII.	Autre Sonnet	35

Pages.

XVIII. Chanson 36
XIX. Sonnet 37
XX. Ode 38
XXI. Sonnet 40
XXII. Chanson 41
XXIII. Sonnet 43
XXIV. Autre Sonnet 44
XXV. Adieu 45
XXVI. Elegie 45
XXVII. Epithalame de Monseigneur Anne de Joyeuse, duc et pair de France, et de Madame Marguerite de Vaudemont. . 49
XXVIII. Epithalame de M. de la Valette et de Mademoiselle du Bouchage. 57
XXIX. Chant nuptial de Monseigneur le Conte du Bouchage et de Mademoiselle de la Valette 62
XXX. A Monseigneur le Cardinal de Joyeuse. 68
XXXI. Adieu à toutes folles Amours 70

LIVRE SECOND.

I. Le Printams 75
II. Les Plaintes de la France sur le départ d'Henry de Valois, roy de Poloigne. . 79
III. La Jalousie 83
IV. A Monsieur de Gros Bois 86
V. A Monsieur le secrétaire René Moulinet. 88
VI. * Le Tombeau du Roy Charles IX . . . 89
VII. * Eglogue sur le même subject 97

Pages.

VIII. Le Puis de Sainte Cecile. 107
IX. Imitation des vers d'Horace: *Diffugere nives, etc.* 108
X. Autre imitation sur l'ode: *Bacchum in remotis, etc.* 110
XI. Sonnet. Prière au vent 113
XII. L'Age d'or. 114
XIII. La Bienvenue d'Henri III, roy de France et de Pologne. 115
XIV. Le Chant des Nymphes. 124
XV. Souhaits pour Henry de La Chastre seigneur de Nançay 127
XVI. Eglogue. A Monseigneur le duc de Joyeuse sous la personne de Damon. 130
XVII. * Sonnet sur la mort de Odet Turnèbe. . 141
XVIII. Le Printams. Chanson. 142
XIX. Le Nautonnier désespéré 146
XX. * Epitaphe de Monsieur Budée, maistre des requestes et conseiller du Roy . . 150
XXI. Les Plaisirs de la Vie rustique. 151
XXII. * Le tombeau de Charles de Lorraine, cardinal 156
XXIII. * Sur la briefveté de la vie humaine. . . 163
XXIV. Adieu au monde 166

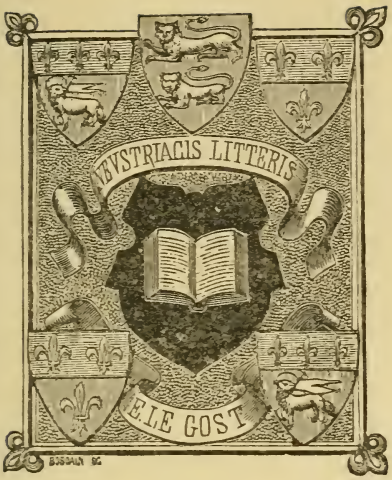
Les Regrets et tristes Lamentations du comte de Mongommery, etc.

I. * Au lecteur. 173
II. * Les Regrets du comte de Mongommery, etc. 174

Pages.

III. * La Justice de Dieu et comme enfin elle punit les rebelles. 184
IV. * Prediction sur la prinse du fils du dict Mongommery. 189
V. * Odelette en la louange de Dieu 195
VI. * Divers sonnets où amplement est decrite la Justice de Dieu et comme justement on a puny Mongommery et ses rebelles 198

Universitas BIBLIO



DÉDIÉE AUX BIBLIOPHILES NORMANDS
CETTE ÉDITION DES POÉSIES DE CL. DE MORENNE
A ÉTÉ IMPRIMÉE A CAEN PAR GOUSSIAUME,
ORNÉE DE VIGNETTES PAR BOSCAIN,
AUX FRAIS ET PAR LES SOINS
DE E. LE GOST, ÉDITEUR.
M D CCC LXIV.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002534831b

CE PQ 1647
.M6A7 1864
C00 MORENNE, CLA POESIES PR
ACC# 1387519